

Chronique d’un temps troublé

René Benjamin

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

1

20 mai 1937.

Oui, Hélène, c'est moi ! Ne prenez pas votre air meurtri… Une telle distance nous sépare ! Vous avez retrouvé ce que vous préférez au monde : votre sainte et active solitude en Orient. Peut-elle être atteinte par une lettre ?

J'ai décidé de vous écrire, mais ne vous prie même pas de me répondre. Je suis éclairé maintenant. Amour, mariage ! Je sollicitais des joies que vous aviez dépassées. Ma tendresse ne pouvait être qu'un épisode touchant, mais terre à terre. À mes heures, je suis humble. À d'autres, l'orgueil me reprend. Quand je pense à ce que je perds en vous perdant, je me rengorge de vous avoir aimée !

Pardonnez le mot : je ne l'emploie ni pour vous troubler ni pour m'attendrir. Tout cela est fini. Vous avez le goût du sublime ; vous êtes partie pour échapper à la banalité. Mais moi, j'ai du dépit de rester tout seul banal. Et je viens d'essayer de faire peau neuve. Oui, Hélène ! Là je vous intéresse ? Merci ! Permettez donc que je me raconte. Vous êtes loin ; je me sens près. À l'âge difficile, celui de la maturité, si proche de la pourriture, vous allez m'aider à voir clair dans mon esprit, tout en le préservant de devenir insensible.

Chère Hélène, j'ai vendu mes meubles, détruit mes papiers, et je suis réfugié dans une chambre d'hôtel, comme un voyageur. La

vie n'est qu'un passage ; vous ne cessez de le dire ; je viens de l'accepter.

Tout cela s'est fait en quelques heures. J'ai cru m'éveiller. J'étais devant mon miroir. « Mon pauvre ami, me suis-je dit, quelle vie manquée que la tienne ! Un tissu de contradictions, d'erreurs, d'à peu près. Sans cesse en mouvement, mais tu n'as rien fait, rien atteint !… »

Circonstance atténuante : je suis Français ! C'est un trop riche héritage : comment s'y reconnaître ? Comment tout garder ? Le cœur et l'esprit voudraient leur part, sans se combattre. C'est facile de trouver Louis XIV grand ; c'est naturel d'être envoûté par le Mariage de Figaro ; mais les aimer ensemble ! Alors, on hésite entre la sagesse et l'équité ; et le temps qu'on y perd est perdu pour l'action. Or, vivre c'est agir ; un homme qui n'agit pas n'est plus qu'un mort ; le nombre des morts, parmi les vivants, dépasse celui des cimetières. Ce n'est pas faute d'esprit, il y en a trop dans le monde ; mais faute de caractère. Et voilà mon cas : je n'en ai jamais eu. J'ai cru longtemps que l'intelligence gênait l'action — quelle niaiserie ! — sans comprendre qu'une idée profonde, poussée, ne naît jamais de l'intelligence seule. Est-ce qu'une femme seule peut enfanter ? L'intelligence, cette vieille fille, doit être mariée tout de suite. Alors, au lieu d'idées-fantômes, elle produit des pensées actives, nourries du sang, du cœur, et du corps, et de tout l'être ! C'est par eux que la raison s'anime, et qu'un intellectuel – stade de l'enfance – devient un homme. Il y a très peu d'hommes… À quarante ans, j'ai peur de ne pas mériter ce titre.

Si je fais le bilan de ma vie, quel chaos ! Au début, des études de droit ; je deviens avocat ; je plaide aux Assises. Un jour, à

force d'éloquence, je fais condamner un homme à mort. Il a commis trois crimes, mais l'idée qu'on va le tuer me rend malade. Un client, il faut bien que je l'assiste ! Dans la voiture qui nous emmène à l'échafaud, je me sens perdu d'émotion ; je dois être livide ; il s'en aperçoit ; il me prend la main, et dit : « Du courage !... Faut pas s'en faire ! » Le lendemain, je renonce à ce premier métier.

Je pars pour l'Afrique ; je pense voyager ; mais quelqu'un me propose de vendre des bananes. Je me rappelle le mot d'un ami : « Pourquoi se faire voleur, quand on peut entrer dans le commerce ! Et je deviens commerçant. Peu de temps. Ma mère meurt, je rentre en France ; je reprends goût à ce que j'appelle la civilisation, mot qui vous fait rire ; j'achète un petit journal hebdomadaire, batailleur et insolent. Mais... on ne fait pas tout le temps de l'esprit, sans être en rapport tout de suite avec le Diable, qui est l'esprit même. Quelle fréquentation ! Je perds tous les jours de mon naturel : je prends peur. Un camarade de lycée me propose de devenir avec lui entrepositaire d'oranges de Jaffa. Je me rue vers cette vie simple. Si simple qu'en trois ans je fais fortune sans savoir comment. Ne dites pas : « Voilà de l'argent qu'il faudra rendre ! » Je l'ai rendu depuis longtemps : je l'ai placé tout de suite ! C'est la Bourse qui ne l'a pas rendu...

Croyant avoir au moins de quoi nourrir une femme, je me marie. Le silence s'impose sur cet acte important qui fut une erreur. Erreur, si je songe à celle qui porta mon nom ; mais chance aussi, puisque j'ai un petit garçon d'une intelligence bouleversante. Je crois que je fus seul à m'en apercevoir. Je fus seul en tout cas à l'élever, à lui donner de mon souffle et de mes forces. Il avait huit ans quand sa mère mourut, brusquement, d'une mort incompré-

hensible, comme sa vie. Sorte d'infection, qui gagna le cœur, et l'arrêta net. Je me trouvai désemparé, trop libre tout d'un coup. Mais je serrai l'enfant dans mes bras : ma vie maintenant serait toute à lui. Ah bien oui ! Il en était encore à des dictées de trois lignes, des analyses logiques portant sur trois mots ; il fut qualifié par un spécialiste de « surmené scolaire ». La famille le sut, et me somma de l'expédier dans la montagne. Je l'y conduisis moi-même, j'en revins sans force… Et c'est alors que je vous connus.

Hélène, votre âme est toute fierté, mais elle habite un corps d'une grâce si accomplie que j'ai connu le désir de vous prendre dans mes bras. Ce qui vous parut effarouchant, peut-être vulgaire. Pourtant, c'est le simple destin de tous les hommes devant une femme noble et belle. Le mieux serait de ne pas trop penser là-dessus. On ne pense guère sans faire des phrases. Toute une littérature faussement délicate encombre le sujet. Quand lui rendra-t-on sa santé ? Pour ma part, sans mélancolie, je vois dans notre aventure le dernier chapitre d'une vie française, où tout est manqué, faute de caractère, et d'une idée nette. Je ne suis qu'oppositions. Sous de brusques hardiesses, un timide. Ayant le goût de toutes les libertés ; prisonnier de tous les partis pris. J'ai des désirs fous ; pas de vrais besoins. Soudain, je m'enthousiasme pour des saints, des héros ; puis je n'en rencontre pas, et je verse dans l'anarchie. J'ai le mépris des hommes, mais ne peux me passer d'eux. Enfin tout me sollicite, parce que tout « m'intéresse » ! Ce qui me donne, quand je le constate, des nausées sur moi-même. Et c'est ce dégoût qui m'a débarrassé de ce que je possédais. J'ai fait table rase, enfin ! Pourquoi garder des livres ? Il y a les bibliothèques ! Et des meubles ? En dehors d'un lit, tout est superflu. La naissance, l'amour, la mort, l'essentiel se passe dans un lit. Le reste aussi doit s'y passer. J'ai un lit ; je vous

écris de ce lit. C'est dans ce lit, qu'après avoir cru faire peau neuve, après m'être senti un homme rajeuni, prêt à l'action, je viens de m'apercevoir que j'étais aussi démuni, désaxé, désolé, qu'entre ma femme et mes oranges ! Hélène, il est trois heures du matin : je n'ai pas fermé l'œil ; mes couvertures m'étouffent ; j'ai jeté mon oreiller dans la chambre, et je me demande si j'aime encore Paris… la France… la vie !

Paris… où je suis né, où j'ai tant vécu ! Pendant quarante ans, j'ai dit avec des étrangers ou des provinciaux qui en rêvaient : « Ah ! oui… Paris !… » et je faisais un sourire heureux, quand on m'énumérait des plaisirs que j'ignore et des beautés que je n'ai pas vues. Mais tout de même, pendant quarante ans, j'ai adoré cette ville, qui allume l'esprit et active le cœur, parce qu'on y a sous la main et les yeux un prodigieux échantillonnage de ce qui est humain et inhumain, des trouvailles magnifiques ou imbéciles de l'homme. Paris, c'est tout, on y croise tout, et du fait de cet incroyable rapprochement, l'excès devient tolérable, et le médiocre prend de la couleur. Il y a comme un grand accommodement, une tolérance générale, de la raillerie devant la beauté, de la froideur devant le monstrueux ; ce n'est pas de l'indifférence mais de l'équilibre. L'air n'y est pas respirable, il ne s'agit plus d'y respirer. À sa place courent des ondes, qui vont droit aux nerfs et au sang, tandis que les poumons marchent au ralenti. On y gagne une fièvre, qui tue ou qui fait vivre. Paris pour des artistes est une griserie ; et ceux qui font de l'art ne sont pas les seuls artistes : bien des hommes qui agissent modèlent leur action selon des goûts de peintre, d'écrivain, d'auteur dramatique ; ils l'ignorent, mais cela est, et Paris est utile aux actions bien modelées. Pour moi, j'ai cru, sans agir, y être actif. Je me suis senti précis et rapide à Paris. Et puis, j'ai tant aimé, sur certaines places, dans

quelques rues, cette aisance avec laquelle l'histoire la plus noble se rappelle et s'impose dans un présent familier. Que de drames et de grands hommes ! Et quel coup de fouet que ces souvenirs !

Oui… mais est-ce que tout cela n'est pas, sinon fini, du moins gâché ? Les sentiments et la mémoire résistent-ils à l'explosion d'un nombre illimité de moteurs ? Camions, cars, autobus, des voitures grosses comme des maisons ont changé Paris en cauchemar. Le corps se défend, la pensée sombre. Il ne reste au Parisien que l'instinct de conservation parmi cette ferraille injurieuse. À quoi bon de l'esprit ? La matière domine de son bruit infernal. Et personne, bien entendu, ne songe à rien réformer. Il n'y a plus de chefs qui aient de l'âme : ceux qui dirigent n'ont d'yeux que pour des gains. Alors, tout ce qui part de Marseille, Toulouse, Bordeaux, que ce soit des caisses ou des cochons, passe par Paris, inonde Paris, pour gagner Lille, le Havre, Rouen. Et Paris se crevasse, se dégrade, meurt, comme les vieillards, en tremblant !

N'allez pas me dire :

— Tout meurt. Pourquoi Paris…

J'allais le penser ! Et Paris mort, on l'évoquera peut-être avec plus d'émotion qu'on en éprouve à le voir se survivre, invivable.

Croiriez-vous que dans ma lassitude — je passe une nuit pathétique — je ne suis même plus sensible à l'idée qui m'a tant révolté, que Paris, un jour, peut être ruiné par des avions. Paris regorge de chefs d'œuvre ? Avant qu'une guerre les anéantisse, ils sont déjà si compromis !… Paris autrefois avait des dômes, des tours, des clochers, qui dominaient et exprimaient une valeur spirituelle. Mais maintenant !… Huit, dix étages de matériaux. Les salles de bains montent plus haut que les églises ! Rien n'a

plus de sens. Voilà un des faits dégradants de l'âge moderne. Et il s'est construit des quartiers aussi grands qu'une province, tout en maisons laides comme l'argent, de la forme des coffres-forts. Dire qu'on parle de la banlieue rouge ! Entre la ville, la vraie, celle de la Seine, et cette misère, il y a pis, l'horreur du capital, entassé à Passy, Vaugirard, Montmartre, Montrouge. Image étouffante de la ville moderne. On y vit en série ; ce sont des ruches ; l'homme s'est fait insecte !

Quelle métamorphose pour l'esprit ! Adieu le charme et la bonhomie !

Paris, si sensible, a été le plus atteint par l'affreuse déchéance du monde. C'était une ville d'abord aimable : commerce, théâtres, soupers, on savait acheter, surtout vendre, se mettre à table, se divertir. Hélas !... Personne ne reçoit plus ; autant de boutiques, autant de faillites ; et l'écran, où les histoires sont toutes en deuil, a remplacé la scène et l'éclat qu'y prenait la vie. Pourquoi étant libre, ayant quatre sous de côté, viens-je de commettre l'erreur de me réinstaller dans Paris ?... Est-ce pour quelques amis ? Je connais leurs tours et leurs détours. L'amitié vraie ne serait-elle pas celle qui fleurit dans le silence, portée par l'imagination ? Est-ce que la présence est utile ? Je me figure que j'aimerais de toute mon âme, au fond de la Vallée des Rois, certains amis de Paris.

Reste le plaisir si vif de rencontrer des femmes, qui s'habillent mieux que nulle part. C'est le dernier attrait positif de Paris. Vite courons aux Champs-Élysées ! Juste ciel ! Ils sont chaque jour en état de siège. Police et gardes mobiles. Que d'hommes en noir ! Comment se laisser vivre et rêver aux Trois Grâces, parmi ces gaillards-là ?

Mais je plaisante, et c'est plus grave qu'on ne dit. Paris, l'étonnant Paris devient inhabitable, parce que la France… va peut-être mourir ! Vraiment, dans mon angoisse, je me le demande ! Et je sais que c'est la question des faibles, des inquiets, des neurasthéniques. Peut-on toujours se séparer d'eux ? On meurt comme eux ; c'est justement de mort qu'il s'agit.

Je me doute, Hélène, qu'elle ne vous fait pas peur au milieu de vos sables où règne si peu de vie. Mais la France, elle, en avait tant !

Réfléchissons. Est-ce que tout ce qui faisait le prix, l'honneur, la séduction de la France, n'est pas en train de sombrer ? On parle toujours de révolution. Allons ! Il faudrait de la force ! Moi, c'est la décadence que je vois. Quand on est dans son lit tout seul, et non dans le monde, où les usages exigent qu'on pense faux en parlant de travers, peut-on croire raisonnablement que la France vaut mieux que ceux qui la mènent ? En quoi ? Pourquoi ? Les principes sont établis, et les constitutions sont là, qui affirment que les hommes sont égaux ; donc plus d'élite ! On appelait élite ceux qui valaient mieux, mais si tout se vaut !… Ce n'est pas la masse qui a décrété cela ; ce sont les philosophes, au XVIII siècle. Et leurs successeurs au XIX siècle furent pires. La France est un pays de professeurs, qui instruisent des ouvriers. Si vous préférez les troupeaux aux maîtres d'école, et les pâtres aux mécaniciens, faites-vous Suisse… ou fumez l'opium : seul moyen pour rester Français sans périr d'inquiétude. Les gens vraiment cultivés en France deviennent un anachronisme ; les gens courageux en France sont des isolés ; et les gens qui discernent encore la vérité en France sont des phénomènes, au sens qu'on donnait à ce mot dans les foires, il y a vingt ans. Quand la France à l'air de subir un

gouvernement composé de primaires, d'hommes sans cœur, d'esprits faux, elle est dans son ensemble parfaitement représentée : regardez ses journaux, ses spectacles, le visage de ses villes, la tenue de ses familles. Tout dans les foyers, la rue, la presse, l'opinion, s'harmonise à la vulgarité, à la cupidité, au mensonge des gouvernants. Remplacez-les tout à coup par vingt bonshommes, choisis dans le premier train ou dans n'importe quel trou, vous aurez le même ensemble, mêmes bobines, mêmes idées, et le photographe dira : « Mais je les ai déjà pris ! » La France n'est pas supérieure à ceux qui la conduisent. Si elle l'était, elle les reconduirait. Qu'elle ne dise pas : « Je ne peux rien ! » Elle peut s'abstenir de lire des feuilles qui mentent ; elle peut envoyer promener une T. S. F. qui ment ; elle peut hurler sous les fenêtres de ses ministres : « Menteurs ! » Mais les mieux nés sont devenus si veules qu'avilis et ruinés, ils aiment encore entendre qu'on les fortifie et qu'on les enrichit ! Comme les malheureux qui boivent, ils goûtent l'illusion. Une nation de buveurs, voilà ce que la démagogie a fait de la France ! Elle n'a plus d'hommes libres ; plus un homme illustre. Citez donc des noms qui ne soient pas sur des tombes ! Tout le pays appauvri, desséché, traversé par un fleuve qui brûle au lieu d'arroser : l'Envie. De jalousies en jalousies, de rancunes en rancunes, de petitesses en petitesses, ils en sont venus au point d'être mal à l'aise, rien qu'au voisinage de la grandeur, et eux qui vivent en serfs, ils accusent autour d'eux tous les pays qui se relèvent et s'élèvent, de sacrifier leurs libertés… C'est à pleurer !

Je ne pleure pas moins, lorsque j'entends de ces phrases lénifiantes : « La France paraît perdue, mais la France sera sauvée ! Ne le fut-elle pas toujours ? Au dernier moment, la Providence suscite un homme ! » Raisonnements de patronages ! Peut-il ve-

nir un homme, quand on a pris soin de les étouffer tous ? Depuis soixante ans, la République ne prépare que des électeurs, des fonctionnaires, des francs-maçons, des mouchards.

Alors ? Alors ? Quel goût reste-t-il à la vie ? Comment l'endurer ? À qui se vouer ? Que faire ? Vous êtes partie : il ne peut plus être question d'amour. Lire les poètes ? Où ? Dans quelle île ou sur quel nuage ?

Je m'abandonnerais bien à ma religion… si j'étais seul à la pratiquer !

Hélène, chère Hélène, à l'heure qu'il est, ce que je ferais sans doute de mieux, ce serait de m'endormir.

2

25 mai 1937.

Chère amie, pourvu qu'en voyant mon écriture, vous ne disiez pas : « Encore lui ! » Si je vous écris, c'est qu'il y a du nouveau dans mes sentiments.

Ma dernière lettre vous exprimait mon désarroi. Je l'ai fermée dans la nuit ; j'étais brisé de fatigue. J'ai dormi ; au réveil, je me suis trouvé frais comme le matin lui-même ! Pourquoi ? Ah ! grand mystère que le corps ! Je l'éprouve depuis longtemps ; l'esprit marche ou divague, selon que le corps le nourrit ou l'empoisonne. Sans compter l'air, les grands courants du monde, et les astres et Dieu ! J'ai toujours rêvé, quand je me sentais mal, de convoquer ensemble un médecin, un astronome et un théologien,

pour qu'à eux trois ils posent les principes d'une science désirable… et impossible ! Ce matin-là, j'étais bien. J'ai couru à ma fenêtre et poussé mes volets.

Mais… il faut que je vous dise où je me trouve dans Paris. « L'hôtel… » ce n'est pas une adresse… Je suis à l'endroit le plus beau, au-dessus des Tuileries. Lorsque le matin est rose, le Louvre me fait l'effet d'un palais italien, et vous ne pouvez savoir le plaisir qui monte du jardin, de ses bassins, de ses dieux, de ses déesses, de son ordre. J'aperçois le dôme des Invalides au-dessus de la gare d'Orsay… que j'oublie de voir. Je paye par jour 100 francs de pension. Est-ce trop ? J'ai peur que ce ne soit pas assez. Si vous voyiez comme c'est beau, le soir, vers la Concorde !

Je ne sais pas ce qui m'a pris l'autre nuit, pourquoi j'ai joué au penseur et cru résoudre une série de problèmes. Je n'ai pas messe mon cerveau ; c'est lui qui m'a mené. Mais lui-même, qu'est-ce qui l'agitait ? Mon dîner ? Ou un grand-père qui se réveillait en moi ? Comme on se trompe sur son cas ! Renier Paris ? C'est du dépit amoureux ! Et où saurais-je vivre ailleurs qu'en France, entre la Méditerranée et l'Océan, parmi cette race latine et celte, travaillée comme moi par tant de contrastes ?

Ma chambre est claire, et je l'espère spirituelle, grâce à trois objets, une peinture, un buste en bronze, une petite figurine en plâtre peint : tout ce que j'ai gardé d'une vie dont je ne veux plus me souvenir.

La peinture est un chef-d'œuvre. Dans les gris, les bruns, les beiges, avec délicatesse et sobriété, c'est le portrait d'un petit singe douloureux, éveillé à la vie de l'esprit, privé de la parole et du rire. Tantôt il me console des hommes ; tantôt me rejette vers

eux. Qui a peint cette toile ? Elle n'est pas signée. Elle doit avoir un demi-siècle. Je la tiens d'un ami doux et mélancolique, mort à trente ans.

Le buste est une des belles créations de l'art égyptien. Je l'ai rapporté d'Afrique. Une tête d'homme d'il y a cinq mille ans. L'image de l'équilibre : maîtrise et mépris. Presque pas de cou, des yeux bridés, des pommettes hautes, une moue défensive. Moi qui suis faible et sociable, je me sens médusé par cette autorité solitaire.

La petite figurine est ce qu'on appelle à Marseille un Santon. Je l'ai achetée pour quelques sous, sur les allées de Noailles, une année, à Noël. Elle faisait partie du cortège nombreux des petits personnages de la crèche, représentant le plus naïf, le plus pur, celui qui est fasciné, qui adore rien qu'en regardant, le « Ravi ».

Entre ces trois objets j'ai cru pendant quelques heures que je commençais une existence nouvelle… décidément libre ! Je le croyais encore, même en ne croyant plus ce que la nuit je croyais. Je me disais : « Il ne faut pas confondre la société et la vie ! La société, hélas, on peut l'analyser, faire son bilan… ne pas y croire. Tandis que la vie, notre destin, quel problème ! Il vaut mieux s'y consacrer ! »

Sur cette réflexion je me suis aperçu que j'avais faim et j'ai sonné.

Rembrandt a peint son philosophe sous un escalier. Moi, je suis en haut, au cinquième. Mais je peux m'y créer une retraite aussi sage. Pas de téléphone ; pas de T. S. F. J'ai regardé mon singe : étant peint, il n'avait pas de puces. Tout me parut parfait. Malheureusement, la femme de chambre ne venait pas…

L'Égyptien en bronze eut l'air de dire : « Moins tu auras de rapports avec les humains… »

Il faut bien se nourrir ! Je resonnai.

Je ne sais pas pourquoi, j'ai ouvert à ce moment-là mon livre d'adresses. Il traînait sur ma table. J'aurais dû le détruire. C'était la première chose à supprimer. Tous ces noms, mon Dieu ! Et toutes ces têtes qu'ils évoquaient ! Je me suis dit : « Serais-je méchant ? » Non ! La France est belle, et les Français… ne sont que ce qu'ils peuvent. Une victoire ne se fait pas qu'avec des chevaliers et des archanges ; il y a tant de médiocres, indispensables.

Puisque aucune communication ne semblait s'établir entre ma sonnette et le service, je me mis à faire couler un bain. L'eau, quelle merveille ! L'eau, les nuages, les rivières !… J'étais dans un état poétique ; je me disais : « La vie est un cadeau inouï ! » Et je pensai brusquement à mon fils, qui s'en rend compte, rend hommage à tout, qui est ardent, qui aime. La première chose à faire, c'est de ne pas lui léguer mon livre d'adresses. Pauvre petit ! S'il pouvait éviter les imbéciles ? Il y a dans ce pays cent mille âmes, qui ne sont possibles que sur cette terre et sous ce ciel. On n'a que l'embarras du choix pour se faire une existence radieuse.

Je déchirai mon livre d'adresses, et j'entrai dans mon bain. J'y fis des plans. En sortant de l'eau, j'étais heureux ; j'aperçus le « Ravi » ; c'est dans la joie que je sonnai pour la troisième fois.

Toujours rien. Je me décidai à voir ce qui se passait. Je trouvai dans le couloir la femme de chambre assise, en train de lire un feuilleton. Je lui dis gentiment : « Je vous ai sonnée trois fois… » Elle répondit d'une voix bourrue :

— On est en grève !

Je restai stupéfait de la nouvelle et du ton. Cette servante, que j'avais toujours vue plaisante et vivante, était agressive et butée. Comme je reprenais doucement :

— Si c'est la grève, pourquoi êtes-vous là ?

Elle m'envoya de nouveau comme un paquet de sottises :

— Parce qu'on occupe !

Et elle ajouta :

— Pourquoi que l'hôtel serait pas à nous comme à vous ?

L'œil me parut si bête ou si mauvais que je ne répondis plus ; je descendis. Mais en descendant, je me disais déjà : « J'ai cru qu'un hôtel, c'était le rêve. Il y a peut-être là une erreur ! » Je voyais des chambres ouvertes, et des valets de chambre enfoncés dans des fauteuils. Au milieu du hall, en bas, les cuisiniers feuilletaient des revues illustrées.

Près de la « réception », j'aperçus un Anglais à qui j'avais déjà parlé. Cet homme, qui a la couleur des maisons de briques dans son pays, semblait dans une extrême tension. Il vint au-devant de moi ; ses sourcils roux s'élevèrent ; et il me dit avec gravité :

— Je ne connais pas de malchance comparable à la mienne ! Je dormais, je rêvais : le patron m'éveille par téléphone pour m'annoncer que je n'aurai aucun breakfeast ! Et en dormant j'avais trouvé le secret du monde !... J'avais compris l'énigme de l'amour et de la mort !

Je fis : « Oh ! » Il dit : « Oui !... Mais j'ai tout reperdu !... »

Puis, avec un geste navré :

— Quoi de plus délicat que le mystère ! L'homme prédestiné pour le découvrir devrait être entouré d'infinies précautions… Est-ce que les grévistes s'occupent de ces choses !

Le patron, M. Seigneur, arriva sur ces mots :

— Je m'excuse, me dit-il, vous n'aurez pas de déjeuner. Vous n'aurez plus rien, même pas de lit, si un plongeur m'annonce qu'il veut occuper le vôtre !

Je tins à le rassurer :

— En ce cas, lui dis-je, j'occuperai le lit du plongeur.

Est-ce que cette parole lui a semblé dangereuse ? Je m'aperçois de plus en plus que la peur est un sentiment imprévisible, qui naît chez tous, partout, pour tout. Bref il m'entraîna, avec l'Anglais, dans son bureau. Et là le pauvre homme, fort agité — il vivait l'heure tragique de sa vie bourgeoise — nous dit sa rancune en petites phrases essoufflées. D'abord, d'abord, l'ingratitude du personnel envers lui qui n'était pas un patron comme les autres ! Il n'avait jamais eu qu'un souci : être humain ; jamais embauché ni homme ni femme sans lui dire : « Ici c'est une famille ! Au moindre ennui, venez me trouver ! »

— Et aujourd'hui, s'indignait-il, ils me fichent à la tête leurs délégués ! Je suis menacé par ceux à qui je voulais du bien ! Tenez, fit-il en devenant pâle, le concierge, qui est chez moi depuis vingt ans, le concierge qui n'est pas un employé vulgaire — il voit, écoute, renseigne, saisit des secrets, sait les garder, enfin c'est presque un monsieur, — il est à la tête des grévistes ! Je ne le reconnaissais pas, ce matin. Je lui ai dit : « Ce n'est pas vous, c'est

impossible ! On vous a fait boire quelque chose ! » Il me regardait sans répondre avec des yeux stupides… et menaçants.

M. Seigneur se laissa tomber dans un fauteuil.

— On a tout tué chez les Français ! soupira-t-il. Ils ont perdu le respect, la pudeur, l'honnêteté. Ils n'ont plus que du cynisme !

J'étais atterré. L'Anglais restait impassible : je crois qu'il essayait de reconstituer son rêve. M. Seigneur ne s'adressa plus qu'à moi.

Il se mit à évoquer des souvenirs de jeunesse : il avait senti une vraie vocation ! C'était dans sa nature de recevoir, de faire plaisir. On peut faire payer les gens, m'expliquait-il, et pratiquer l'hospitalité.

— Enfin, concluait-il un peu solennel, je comprenais, monsieur, la vie à la française. C'est une expression qui n'a plus de sens !

L'Anglais venait de sortir. J'essayai de faire comprendre à M. Seigneur que je partageais sa tristesse. Mais il me réédita la phrase : « Avant la guerre, nous ne connaissions pas notre bonheur ! » Il y a de ces formules qui me hérissent. Je répliquai : « C'était un autre genre de misère. Nos parents ont tout manqué ! »

— Tout manqué ! Ah ! n'importe, fit M. Seigneur, ils étaient heureux !

— Dites, repris-je, qu'ils étaient inconscients !

Je tenais à mon idée ; je ne lui en fis pas grâce. Je voulais bien reconnaître les bonnes intentions, mais toutes avaient raté.

— Monsieur Seigneur, lui dis-je, la bourgeoisie a d'abord cru au patriotisme : elle l'a raté avec Boulanger ! Elle a cru ensuite à la poésie : les Russes, n'est-ce pas, ou le mirage oriental ! L'Alliance russe combla les cœurs romanesques ; on acclama l'amiral Avellan… et il remporta tout ce qu'on avait d'économies : la poésie était ratée ! Restait la vérité : l'affaire Dreyfus fut l'occasion d'y croire. Quel drame ! Avec quel échec ! Alors les Français se dirent : « Si on s'adonnait aux Beaux-Arts ? » Ils firent l'Exposition de 1900 ! Quand on la ferma, il ne restait plus que l'impossibilité d'avoir aucune espèce de foi. Pardon, il y avait Dieu ! Dans leurs couvents les moines le suppliaient d'améliorer la société. De quoi se mêlaient-ils ? La société chassa les moines. Ce fut la dernière gloire, disons le dernier malheur de nos parents ! lui affirmai-je en conclusion.

— Bien sûr ! fit M. Seigneur.

Il n'avait rien entendu, comme les gens préoccupés. Il approuvait seulement… en pensant à sa femme, qui était près de sa mère mourante.

— Car j'ai encore cela ! dit-il tout haut, ma belle-mère se meurt !

Et il reprit :

— On a tout à la fois ! Monsieur, monsieur, soyons inquiets pour nos fils ! J'ai deux fils ; je vous réponds qu'ils ne prendront pas ma succession ; j'en ferai des fonctionnaires !

Ne voulant pas le croire cynique, je fis mine de le croire aigri :

— Vous ne ferez pas cela, monsieur Seigneur !

— Je le ferai, monsieur, sans hésiter ! Mes fils ne seront pas exploités ; ils seront exploiteurs ! Ils ne ficheront rien, auront une retraite, et les autres paieront pour eux !

Je m'inclinai ; il continua :

— Cette grève est abjecte : ils n'ont averti personne. Ils ont tenu un meeting secret ; à minuit la bombe a éclaté. Ici, c'est le lift qui a tout mené. Un bachelier dyspeptique ! Il s'est imposé à de vieux maîtres d'hôtel, pleins de bon sens et de santé. Bien entendu, le gouvernement fait le bon apôtre ! Il à l'air de secourir le peuple, en créant une agitation qui le met hors de lui. Beau travail ! Belle victoire ! On fait une vie impossible aux patrons ; après quoi, on les montre au prolétaire, en lui disant : « Regardeles : ils ne veulent rien faire pour toi ! » Ces chers représentants du peuple ! Ils ne pensent qu'à son bonheur… ou à leur élection. Car le peuple ne vote pour ses démagogues que s'il est mécontent. Donc, c'est le mécontentement, pas le bonheur qu'il s'agit d'entretenir !

Il soufflait de colère… et de satisfaction. Il ajouta :

— Que le populo n'y pige rien : ils sont si bêtes ! Oui, monsieur, si bêtes ! Moi qui les ai aimés, je m'en porte garant ! Mais que des patrons refusent de comprendre ce manège de tartuffes !

Là, je me permis de lui dire :

— C'est qu'il y a aussi des patrons qui sont bêtes.

— Bien sûr ! dit M. Seigneur sans entendre.

Il tira sa cravate, serra son col, se mit en état de défense :

— Je ne céderai pas ! fit-il. Ils sont quarante-deux contre moi. Je ne peux pas les empêcher, dans un pays qui n'a plus ni police ni justice, d'occuper mon hôtel ; mais moralement, je ne céderai pas !

Il lui venait presque des larmes aux yeux.

Àce moment, le concierge en manches de chemise, redingote sur son bras, entra dans le bureau, comme chez lui, et se choisit une plume sur la table du patron. Ce sans-gêne mit M. Seigneur au comble de l'exaspération.

— Dire, s'écria-t-il tout à coup, que j'ai été élevé par une servante qui est restée soixante-trois ans dans la famille, sans prendre un jour de congé ! Elle gagnait trente-cinq francs par mois, qu'elle rendait scrupuleusement à mon père pour qu'il les mît de côté, et elle allait chaque matin à la messe de six heures, prier pour nous !

Cette longue phrase sur le ton d'une proclamation fit fleurir sur les lèvres du concierge un sourire insolent, et j'avoue que je me détournai, parce que je me sentis moi-même un peu gai.

Mais c'est alors, juste sur cette scène, que se produisit un coup de théâtre. Apportée par un télégraphiste, une dépêche fit son entrée.

— Merci, balbutia M. Seigneur devenu très pâle, avec le pressentiment qu'il ne disait pas le mot juste.

Il ouvrit le papier bleu :

— Elle est morte !... fit-il. J'en étais sûr... Qu'est-ce que je vais devenir ?

— Qui est mort ? demanda le concierge en reprenant un ton de parfaite éducation.

— Ma belle-mère, dit M. Seigneur accablé.

Le concierge eut l'air de réfléchir. Il lâcha la plume, remit sa redingote, la boutonna, et s'avançant vers son patron :

— Si vous devez vous absenter…

— Est-ce que je peux lâcher mon hôtel ! dit M. Seigneur sur le ton du désespoir.

— Je vous aurais remplacé, dit placidement le concierge.

— Comment ? fit M. Seigneur. Oui ou non, êtes-vous gréviste ?

— Je ne le serai plus, si je vous remplace, reprit le concierge de la même voix.

En un instant, il avait retrouvé sa figure des meilleurs jours, avec un air encore plus digne. M. Seigneur fut bouleversé. Au point qu'il se tut. Et c'est le concierge qui reprit, la tête droite, le nez sévère :

— Faites-moi confiance ! Je saurai les tenir !

Alors, les larmes que M. Seigneur avait retenues dans sa colère, jaillirent dans l'émotion.

Je me demandai si je devais présenter des condoléances ou des compliments.

— Il n'y a qu'un ennui… dit le concierge.

Il nous regardait.

— Le journal dit que les Pompes funèbres aussi vont se mettre en grève.

— Oh !... fit M. Seigneur, d'un air de dire : « Si ce n'est que cela ! »

Il était presque heureux — secrètement, bien entendu ; mais à l'idée de quitter son hôtel occupé, de laisser ce cauchemar, d'aller prendre l'air... il oubliait son deuil. Et... il avait envie d'embrasser le concierge.

Pourtant, il ne pouvait pas partir sans un minimum de sécurité. Il lui fallait une explication.

— Pourquoi, demanda-t-il d'un ton affectueux et navré, puisque vous êtes ce que vous êtes, avez-vous fait la grève ?

Le concierge dit ingénument :

— Je n'avais pas le choix, monsieur.

— Comment, vous, avec les grooms, les plongeurs, les graisseurs !

— Monsieur, chaque fois qu'il y a une mobilisation, on est avec qui on peut : on ne se demande pas si c'est agréable.

— Une mobilisation ? Ainsi, c'était la guerre ?

— Mais, Monsieur... il faut ce qu'il faut.

— Et maintenant, vous passez dans l'autre camp ?

— Mais, Monsieur... je crois que c'est mon devoir.

M. Seigneur avait l'air égaré, en même temps qu'il se sentait de l'estime pour ce serviteur logique. Il leva les bras :

— Et les autres… qu'est-ce qu'ils vont dire ?

— Rien, dit le concierge. Je ne les laisserai pas parler.

Cette déclaration était admirable. Le concierge se retira. J'exprimai ma surprise et mon enthousiasme, et me rappelle que j'eus dans ma chaleur des phrases comme celle-ci :

— De pareilles choses ne peuvent se voir qu'en France ! Pays de ressources inouïes ! On croit tout perdu, parce qu'on croit tout prévoir. Mais il y a l'imprévu, le miracle, la grâce, qui sort de ces intelligences magnifiques qu'on trouve dans le peuple !

— Surtout dans le peuple ! reprit M. Seigneur.

— Allez tranquillement enterrer votre belle-mère, lui dis-je, vous n'avez rien à craindre !

M. Seigneur me regarda avec beaucoup d'amitié.

— Où allez-vous déjeuner, mon pauvre Monsieur ? me dit-il.

— Dans le premier bar venu, lui répondis-je. Et je vais causer. Je vais tâter l'opinion. Je veux voir ce qu'on pense de cette grève… Quand on se sent des idées un peu plus saines que la majorité des gens, il me semble qu'on a un devoir, — et c'est de causer !

— Mais, bien sûr, dit M. Seigneur, qui cette fois m'écoutait.

— Malheureusement, repris-je, ils sont trop. Nous ne sommes pas assez. N'importe, faisons l'impossible !

M. Seigneur approuva, et nous nous séparâmes. Il allait à ses tristes obligations de famille. Moi, je restai sur mes réflexions.

Je me demandai si en faisant « table rase », je n'avais pas versé dans l'anarchie. C'est très gentil de vouloir séparer sa vie de la société, mais si on est en ce monde pour aider Dieu et y créer un peu d'ordre, ce n'est pas dans la lune qu'on peut l'essayer. Je vous raconterai, ma chère Hélène, dans ma prochaine lettre, ce que j'ai tenté.

3

28 mai 1937.

Quand je suis sorti, chère amie, pour reprendre contact avec la société, je devais avoir l'air d'un homme qui part conquérir le monde ! En trois pas je fus dans la rue Saint-Honoré. La rue Saint-Honoré est une rue que j'aime. J'ai choisi ma chambre pour sa vue, mais en me disant aussi : « Derrière, il y a la rue Saint-Honoré ! » Elle a deux siècles, et est intacte. La modestie des maisons m'y enchante. Balcons, façades, tout est sans prétention. Elle n'est pas droite ; on ne peut pas dire qu'elle tourne ; elle se penche, à droite, à gauche, offrant les plus variés des magasins, en sorte que la promenade y est une suite de surprises. La rue Saint-Honoré commence modestement, mais tout de suite, elle annonce ce qu'elle sera. Elle s'essaye près du Théâtre-Français ; à la rue Royale elle s'accomplit. Les premières des boutiques exposent, sans beaucoup de goût, des fanfreluches un peu voyantes ; il y a déjà de quoi pourtant charmer les yeux d'une provinciale ; et c'est une façon de lui dire : « Prenez cette rue… qui est pour vous ! » Elle est aussi pour les hommes, s'ils aiment les femmes. Cependant, à la hauteur de Saint-Roch, tout ce petit

bonheur s'évanouit ; la rue se transforme : plus que des fruitiers, des épiciers, des marchands de vins ! On mange, on boit… au milieu des souvenirs d'histoire. Puis doucement, la vie féminine reparaît. Et ce sont des commerces discrets et raffinés : beaux cuirs, beaux gants, belles écailles ; jusqu'au faubourg exquis, qui débute entre les friandises et les parfums. C'est une rue où se promènent les élégantes, où travaillent les mains les plus fines, où l'homme se ruine pour la femme belle. On ne connaît pas de rue pareille à Rome, à Londres, à Amsterdam.

C'est une rue aussi qui est aristocratique, bourgeoise, populaire. J'y allais pour causer. J'y ai rencontré tout ce qui fait une nation, en attendant la « classe unique » définitive.

D'abord Guy du Buit d'Origny. Il me séduit et m'irrite. C'est un reste de la plus vieille race. Celui-là est de la côte de Saint-Louis. Suprême élégance, tête fine, des mains de prince, mais de tout cela quel usage fait-il ? Il gémit ! Je sais bien qu'il possède un château, avec soixante-dix fenêtres dont les persiennes battent, et deux kilomètres de toits dont les ardoises volent. Mais à force de se ramasser sur ses soucis, au milieu d'une steppe d'oisiveté, ne fréquentant que des gens vides, il a trouvé que son âme était gênante et démodée, et il a dû la mettre dans une armoire, où elle se mange aux mites. Du temps qu'il la portait encore, il a fait un fils merveilleux. J'ai vu ce garçon grandir, ardent, toujours gai, chaque matin recréant le monde. La poésie même, un être de féerie ! Il a été se faire tuer au Maroc. Je me le rappelle, dans cette rue Saint-Honoré avec sa chéchia rouge, une femme splendide au bras. Et je viens de revoir le père au même endroit, au coin de la rue des Pyramides, représentant la fin d'une tradition, l'épuisement d'une race, le passé tout aboli. Il avait comme fond

de tableau le Grand Parvenu sur sa colonne. On ne perd pas, me direz-vous, un fils de vingt-cinq ans, et de cette qualité, sans mourir soi-même. Il était mort bien avant son fils ! Mais cette fois, au lieu d'immobile, je l'ai trouvé tremblant. Il m'a dit :

— Je suis débordé !... Je ne vois plus !... Je ne comprends pas !... Où est notre devoir ? En avons-nous un ?

Puis effrayé et confidentiel :

— Il paraît que ça ne va pas aujourd'hui ! Qu'est-ce qu'on dit ? Que pensez-vous qu'ils vont faire ? Quelles canailles ! Une amie de ma femme affirmait tout à l'heure que les troupes dans l'Est étaient sous les armes : parbleu, on craint l'invasion, si la grève se généralise !

Dire que je me croyais capable de causer ! Je sentais la baisse de mon courage après chaque phrase découragée. Et pourtant, cet homme a donné un héros ! Mais pourquoi parle-t-il de ce qui ne le regarde pas ? Pourquoi ne laisse-t-il pas les journalistes et les politiciens s'épuiser de paroles, sans lire les premiers, en ignorant les seconds ? Pourquoi raisonne-t-il au milieu des nuées et des mensonges ? Son seul destin, c'est de s'occuper de noblesse et d'honneur.

Je n'ai retrouvé mon souffle et mon aisance, qu'en me sauvant, quand j'ai été loin, que j'ai respiré à grandes gorgées. Mais je suis tombé dans les bras de Bailly, l'avoué, qui sortait de son étude. Il était sur sa porte, entre ses panonceaux. Quelqu'un l'accompagnait, que j'ai reconnu vite : son frère. Ce frère est un médecin remarquable ; lui un bourgeois cossu. Arrivé le second ! Son frère avait pris tout l'esprit. Ce dernier a-t-il vu que je savais ? Comme je le louais d'être un grand guérisseur, il m'a dit :

« Il y a tant de misères… à quoi on ne peut rien !… » Il regardait son frère. Puis il s'est esquivé. Je suis resté avec l'autre. Pas longtemps.

— Alors, m'a dit cet homme qui vit entre les affaires, le droit, l'argent, trois monstres, vous n'avez pas l'impression qu'il faudra en découdre ?

C'est un mot comique dans cette bouche ronde, d'où les phrases s'échappent comme des bulles de savon. Le pauvre, qu'est-ce qu'il découdrait ? Mais il n'en parle que par peur d'être décousu ! La peur, voilà son sentiment premier et dernier. Il a peur d'être ridicule, ce qui lui fait croire à tous les faux bruits : si jamais ils étaient vrais, n'aurait-il pas l'air sot en n'y croyant pas ? Il a peur d'être ruiné, ignorant que tout ce qui est beau, le Paradis, l'amour, les enfants, ne s'achète pas. Il a peur surtout d'être tué. Le catéchisme lui a bien dit qu'il y a une vie éternelle, mais dans des termes abstraits qui ne l'ont pas atteint. Je le regardais, en pensant à son frère. Et je l'entendais dire :

— Nous arrivons à l'heure décisive… du moins, je crois !…

Il attendait que je proteste : j'ai eu soin de ne pas broncher.

— C'est horrible ! continua-t-il. Moi, je réprouve toute violence et tout excès !

J'avais envie de répondre :

— Comment ferez-vous pour mourir ? La mort doit être violente. Et comment avez-vous eu un fils — unique bien entendu — mais il vous doit la vie ; il a fallu, un soir, être excessif avec M Bailly !

Je pensais cela… tout bas. Encore une fois, j'étais dans cette rue pour causer, et je ne parlais qu'avec moi-même !

Le grand mot d'Espagne est arrivé. Bailly a dit vivement, comme pour se préserver :

— Terrible peuple !… Je me rappelle des voyages : toutes ces églises, ces Christs saignants !…

Il ajouta, la face ronde comme un soleil :

— Ce n'est pas ainsi que je vois la vie !…

Avec Guy du Buit d'Origny, je m'étais senti bourgeois, bûcheur, obstiné. Avec ce bourgeois je me sentais peuple. J'aurais voulu l'emmener manger un haricot de mouton, pour lui emplir la bouche, et qu'il se taise ; puis lui faire décharger des sacs sur les quais, afin qu'il ait des courbatures et des cals.

Un rêve ! Je dis que j'étais pressé, tendis la main, le quittai en hâte.

J'allais si vite que je tombai dans des travaux. Une espèce d'ouvrier, perché sur une sorte de grue, versa sur moi toute une charge de mortier. Je me tirai de là avec deux pieds blanchis, et du bout des lèvres, poliment, je dis merci. L'espèce d'ouvrier entra dans une rage meurtrière

— Ah ! ça va ! J't'ai rien démoli ! Tu vas pas l'faire à la victime !

Je secouai mes souliers sans répondre.

— N'te nettoie pas trop bien ! Tu seras vite à ma place !

Cette prédiction avait pour but de me terrifier : elle me divertit. Je le regardai :

— Mais alors, tu seras à la mienne ?

— Probable !

— C'est que moi, lui dis-je en riant, je travaille quinze heures par jour.

— Quinze heures !

D'un regard circulaire il chercha une masse pour m'écraser. Rien. Il me montra le poing, et cria :

— T'as pas le droit !

C'est un mot important. Le résultat de tant de théories ! En somme, ils raisonnent tous, le noble, le bourgeois, l'ouvrier. Ils ne cessent de raisonner sur la chose publique (c'est un poison, une maladie !) au lieu de faire leur métier, d'occuper leur place et rien qu'elle, au lieu de vivre. Le rationalisme a tué le réalisme. Ah ! le Moyen Age, qui dut être si sensé, si près toujours de la vie naturelle, on comprend qu'ils parlent avec horreur de ce temps bienheureux, où l'intelligence encadrée n'avait guère d'occasions de dire de trop grosses sottises !...

J'entrai dans un bar. Les bars sont créés pour qu'on trouve au fond des verres ce que le raisonnement ne peut pas donner. Je demandai un café noir. Deux hommes et une jeune femme consommaient debout, deux hommes tristes, une femme gaie. Celle-ci faisait la trempette avec deux doigts roses et un croissant doré, dans un chocolat qui embaumait les deux hommes, chacun

rêveur au-dessus d'un verre de blanc. Elle était dans la mode ; elle dit avec impertinence :

— Quand la vie monte, il n'y a que les idiots qui sont victimes ! Il faut avoir l'œil et pas perdre de temps. Moi, on m'augmente le feutre, la paille, les rubans : j'augmente les chapeaux. La demoiselle qui passe, et m'en achète un, n'a plus qu'à augmenter son petit ami !

— Mais lui, le petit ami, si il sait pas se faire augmenter ? dit l'un des hommes avec une moue.

— Eh bien, c'est un serin ! répondit la modiste en riant. À cache-cache, il y a toujours un serin qui reste en plan. C'est pareil dans la vie !

De tels propos s'échangeaient près de Saint-Roch, où est enterré Corneille, mais Corneille n'entend plus. La demoiselle finit son chocolat, se lécha les babines, et fit « bonsoir ! » avec un trémoussement qui fit dire aux deux hommes :

— On n'est pas de taille !

Puis ils me dévisagèrent. Un mouchoir dans la poche : ils se dirent : « C'est un fasciste ! » D'ailleurs, je leur trouvais des airs rancuniers ; je me dis : « Hum !... Communistes ! » L'un d'eux, qui n'avait pas de regard, le visage fermé, un peu comme un dos, venait de lire des « artiques » dans le Journal des postes (il était postier) et restait dans l'admiration du discours d'un sous-secrétaire d'État, qui avait affirmé que les progrès de la Science sont indéfinis, et qu'on vit une période simplement transitoire. Il dit à son ami, en me regardant de côté :

— Une supposition que t'aies la cambuse à balayer. Viendra un jour où t'auras plus besoin de balai. T'appuieras sur un bouton : ça se balaiera ! Et pareil dans tous les travails !

Pour la première fois, je sentis l'irrésistible envie de parler. Je pris mon air le moins agressif pour demander :

— Quand on ne travaillera plus… qu'est-ce qu'on pourra bien faire ?

Ah ! Dieu ! Comment les peindre ? Ils se dressèrent, le sang au visage, et répondirent en chœur :

— On s'instruira !

C'était l'annonce d'une foi, d'un culte ! J'allais fuir, quand le postier reprit :

— La Science dissipe les mystères. Nous sommes matérialistes et biologiques !

Je m'inclinai.

— Le malheur, remarquai-je, c'est que la matière est mystérieuse…

Le postier s'avança comme pour une exécution :

— La matière est un peu plus prospectée, tous les jours !

— Mais il y a la mort, Monsieur !

— Qu'on possèdera, M'sieur ! Affaire de temps !

— Croyez-vous qu'alors vous vivrez à coup sûr ?

— Il y a des chances !

— Et si je vous tue ?

Il en resta bouche bée. Il n'avait pensé qu'aux hommes qui ne veulent pas mourir, sans réfléchir à ceux qui veulent donner la mort ! Mais je sentis qu'il se disait : « Cela, c'est encore du fascisme ! » J'avalai mon café, saluai, partis, puis me mis à courir… comme un assassin !

Quand je pense que j'étais sorti pour parler ! Je n'avais plus qu'une pensée : rentrer pour me taire. On nuit à tous ces gens, en parlant même un peu, puisqu'ils parlent déjà trop. Leur grand malheur, c'est ce qu'ils appellent les idées ; les idées, qui viennent de partout, et tombent par douzaines, sur des êtres démunis. Pas une n'est vérifiée, pas une approfondie. Ils les acceptent, comme les chefs de gare, les soirs de fêtes, reçoivent les foules qui leur arrivent. Eux du moins se dépêchent de les entasser dans des trains ; les trains partent ; ils ne les voient plus. Tandis que les autres demeurent parmi cet essaim de mauvais insectes ; ils sont piqués ; ils enflent !

Vous savez la phrase chère aux Français. Ils y tiennent comme à la prunelle de leurs yeux. Elle sert à afficher leur libéralisme, leur sagesse, l'horreur de la violence. C'est :

— Toutes les idées sont respectables.

Juste ciel ! Elles sont presque toutes absurdes ou criminelles. Les idées ne devraient être maniées que par des êtres subtils et sensibles. Comme les explosifs. Répandre des idées, c'est détruire le bon sens, l'instinct, la conscience, tous les dons humains. Se livrer aux idées, c'est risquer la peste et les contagions ! Pauvre race, qu'un goût indiscret de juger a jeté dans le désordre et dans une sorte de fornication de l'esprit, où le cœur reste égaré !

Tout n'est pas perdu, puisque cette aristocratie finie est capable de faire des héros, que cette bourgeoisie bornée peut donner de grands esprits, que ce peuple, malgré son délire, offrira demain, après-demain, un homme simple, sain, riche d'audace, et on le sent quand on est près des Halles, où les travailleurs s'aigrissent rarement, parce qu'ils sont en rapport avec les biens terrestres, nature et vérité. (Contre cent quincailliers neurasthéniques, y a-t-il un charcutier jaloux ?) Mais ce qu'il faut d'abord, ce sont des assemblées à huis clos, des journaux paraissant en blanc, une diplomatie secrète ; d'abord une cure de silence et de modestie !

Je vous l'écris, chère amie du désert, parce que vous êtes depuis toujours de cet avis, et que vous sourirez de mes déboires, après mes élans.

4

4 juin 1937.

Ma chère Hélène, comme il faut du temps pour comprendre les êtres ! Il est vrai que vous vous exprimez peu… Mais j'ai cru d'abord que vous partiez pour l'Orient afin de retrouver une nature à l'abri des hommes sacrilèges ; vous aimiez, me semblait-il, les paysages intacts. Et je songe maintenant que votre raison profonde est peut-être de sauver le goût que vous avez si vif d'une vie personnelle. Ah ! Vous avez vu juste ! L'Occident bientôt ne le permettra plus… qu'à certains êtres, qui, quoi qu'on fasse, resteront toujours en marge : artistes, moines, inventeurs, et les

fous !... Partout, on installe des modes de vie en masse. C'est l'œuvre du prolétariat et de ses intellectuels.

Jusqu'ici, en France du moins, quand un salarié se sentait une pointe d'esprit, il avait l'ambition de sortir du troupeau, pour mieux vivre à part. Maintenant, l'ambition fait place à l'envie, et croupissant dans l'esclavage, il prétend par représailles l'imposer au reste des hommes. C'est la situation retournée. La bourgeoisie n'en revient pas... ou fait mine de n'en pas revenir. Je crois qu'elle a vu arriver le drame, mais paresse ou lâcheté, elle a étouffé ses pressentiments.

Depuis longtemps, j'avais envie d'approcher l'un de ces grands bourgeois, meneurs d'industries, qui ont créé des usines comme des villes, dans lesquelles ils mènent des armées d'ouvriers. La vie de ces gens-là est le couronnement, au XX siècle, des pensées du XIX. Quand je dis des « pensées », le pauvre n'a guère eu le temps d'en avoir. La science découvrait trop vite. Mais justement, j'étais avide de vérifier chez ces grands chefs, s'il y a le sentiment tragique de leur erreur, même inconsciente. Vous savez que j'ai une sœur qui reçoit beaucoup : je vous parlerai d'elle un jour. C'est chez ma sœur que j'ai rencontré, l'autre soir, Lévi-Prune, l'homme qui fabrique par jour trois cents voitures. Des grandes, des petites ; les « petits pruneaux » comme on appelle les petites. Je suis arrivé ; il sortait : « Ah ! monsieur, m'écriai-je, comme je voudrais voir vos usines ! » Il m'a répondu : « Il faut trois heures et quart, monsieur ! » J'ai dit : « Ce n'est pas trop ! » Et sur-le-champ, il m'a donné rendez-vous.

Je n'avais pas eu le temps de voir ce qu'annonçait son visage : il était parti. Mais j'avais entendu une voix gaie. J'ai trouvé en ef-

fet un petit homme follet, falot, qui a une tête de clown. Il m'a dit quand je l'ai retrouvé, sur un ton mi-flatteur, mi-goguenard :

— Il paraît que vous êtes artiste ?

— Moi ? ai-je fait surpris. Qui vous a dit cela ?

— Votre sœur.

Je n'ai rien répondu. Il a ajouté :

— Je ne vous en fais pas grief !

Puis, content de lui :

— Vous allez voir en trois heures la fabrication complète de cette merveille qu'est une auto. À travers trois usines, qui sont des chefs-d'œuvre d'organisation, vous irez de la matière brute et inorganisée à la rangée de voitures terminées, accomplies !

En l'écoutant, je pensais que rien ne peut m'éprouver davantage que de voir des usines ; mais j'y tenais. Ce n'est pas la première fois que j'en visite, pour mon malheur. Je n'en supporte ni la vue, ni l'odeur, ni le bruit surtout, affreux comme à la guerre… Une usine, c'est du fer : rien ne m'offense autant que le froid et la dureté du fer. Les machines trempent dans l'huile chaude : cette senteur fade soulève le cœur. Enfin, cette frappe continue, ces marteaux-pilons, qui produisent un vacarme où l'homme n'est qu'une victime ! Il n'y a pas que l'oreille de meurtrie : le cœur et l'esprit chavirent sous tant de coups répétés. Dans le tapage inhumain d'une usine, je sens une pitié sans bornes. On s'en va répétant : « C'est admirable les machines ! Mais l'homme n'est pas de force : près d'elles il devient une bête. Et la machine qui

change les hommes en bêtes, même quand elle fait de la matière une merveille, est une affreuse machine ! »

« Du courage, me suis-je dit. Je vais voir si le « personnage » possesseur de ces monstres, a le même sentiment que moi. »

Pour commencer j'ai vu ce qui est le plus dur à voir… et encore plus dur à vivre : les fours ! On n'y emploie que des Arabes, les seuls qui supportent tant de chaleur. Le travail est atroce ; atroce la matière travaillée. Je pensai qu'à la même heure, il y avait des hommes qui arrosaient dans des jardins. Mais… le visage de Lévi-Prune indiquait un vif amusement.

— Les forges de l'Est, dit-il, fournissaient des aciers mal trempés. J'ai décidé de les tremper moi-même !

Et il m'entraîna dans une poussière noire, sur un sol qui tremblait.

— Tous les fours sont à l'huile lourde. C'est magnifique ! dit Lévi-Prune.

Quelle force de pouvoir être content ! La première réussite, c'est cette satisfaction. L'huile lourde créant de l'allégresse !

Et les chiffres ! L'étendue de l'usine calculée en hectares ; les matières premières en tonnes ; l'outillage en argent !

— Pour fabriquer le longeron, rien que le longeron, dit Lévi-Prune, j'ai un million d'outillage. Pour la carrosserie, quinze millions !

— Ah ! c'est inouï ! dis-je tout haut.

Et je pensais tout bas : « Pourvu qu'il ne dise pas cela en paraissant devant Dieu !… Ça ne ferait aucun effet ! »

L'usine vibrait et ruisselait d'huile : les murs, les machines, les visages. Des moules puissants saisissaient avec violence des plaques de tôle, auxquelles sur-le-champ ils imposaient leurs formes.

— C'est beau ? dit Lévi-Prune.

Je me contentai cette fois, de faire « oui » de la tête. Les mots chez deux hommes n'ont pas le même sens. Qu'est-ce qui pouvait être beau ? La tôle ? La violence ?… Saura-t-on jamais comme arrivent les idées. À cet instant, devant ces moules abominables, je vous revis, Hélène ! Mais c'est peut-être justement ce simple petit mot beau, qui me fit voir votre image.

— Nul autre que moi, dit Lévi-Prune, en quittant cette usine, ne possède rien de pareil en France !

« Si c'était vrai ! » pensai-je.

Nous montâmes en voiture, et passâmes d'un quartier hideux à un hideux quartier. Lévi-Prune me donna les noms : ici Clichy, là Levallois. Rien à retenir pour l'âme. Des murs mornes, des rues mortes.

— Nous arrivons, dit Lévi-Prune, à une usine encore plus remarquable. Ici, je fabrique mon électricité avec du charbon, et j'utilise la vapeur pour le chauffage !

Je le regardai bien. Cet homme à la tête de trois usines, et de trente mille ouvriers, a d'abord, sans le moindre doute, une figure vaniteuse. Mais la vanité est le résultat du succès, non la

cause. Son visage ramassé, l'amusement des yeux, la rapidité du regard, sa tête mobile, si vite à droite, tout de suite à gauche, indiquent aussi son excessive curiosité. Il a l'œil à tout, contrôle tout, sans fièvre, en plaisantant. Très vite, je l'ai défini : c'est un joueur ! Il ressuscite l'âge de fer, mais pour lui c'est une distraction ! Un pari avec soi-même, qu'il gagne. Le pari d'avoir les plus vastes usines, et avec le plus grand nombre d'ouvriers, de sortir chaque jour le maximum de voitures. Il n'y a dans ses paroles ni inquiétude ni doute. Il trouve en tout de quoi se satisfaire. Le bruit, c'est l'affirmation du travail, les machines la preuve du génie, les plus mornes manœuvres des hommes à qui il fait gagner leur pain. Il simplifie, comme les enfants qui jouent, ne se posant pas de questions qui pourraient dépasser sa nature ; et s'en tenant à ce qu'il veut, il est euphorique devant les effets de sa volonté.

Dans la seconde usine, strictement copiée aux États-Unis, il me fit voir comme on fabrique les auvents des voitures. Deux pièces. Une machine les prend, et en trente secondes les joint, dans une odeur de fer et de soudure, avec un grésillement farouche. Il en riait de plaisir !... Moi, j'éprouvai une courbature. Je me sentais une chair et des os misérables, devant ces monstres sur lesquels il lisait : « Force : quatre cents tonnes. » Mon Dieu, pourquoi de pareilles industries ? Dans quel but imiter l'Amérique ? Est-ce le rôle de la France ? Elle qui avait le vin, les belles-lettres, l'art des robes !

— Ici, dit Lévi-Prune en pleine joie, nous fabriquons les portes. Regardez ! Regardez ! On les voit sortir comme des gâteaux !

Il ajouta :

— J'ai pour quatorze millions de matrices !

Nous arrivions devant un innommable amas, une montagne de rognures, de bouts de ferrailles informes. Mais pour cet homme tout est bonheur. Il annonça, le visage heureux :

— Par jour, j'ai trente tonnes de déchets !

Je n'eus pas le temps de frémir : il ajouta :

— Moitié moins que l'an dernier !... Dix ingénieurs ne s'occupent que des déchets. Et l'électro-aimant — regardez ! regardez ! — les prend et les donne aux machines, qui font des comprimés !

Les machines forçaient, écrasaient, broyaient. La matière était soumise, à quelle épreuve !

— Après tout, me dis-je, la matière ici devient peut-être de l'esprit... puisque c'est l'invention de l'esprit qui la reforme !

Mais comment méditer ? Nous arrivions à la troisième usine, aux Épinettes.

— Un nom bucolique, remarquai-je.

— Oui, reprit Lévi-Prune dans un rire éclatant, je l'ai construite sur des terrains de maraîchers ! J'ai tout chassé, tout vidé ! Il y avait quinze hectares de cloches à melons ; je suis venu ; deux mois après, je fabriquais des engrenages !

En entrant dans l'usine, nous pénétrâmes dans un nuage de poussière. Le soleil, lui, n'entrait pas. On le voyait aux vitres du haut, il s'arrêtait là. D'ailleurs, j'étais seul à penser au soleil. Les ouvriers, « à la chaîne », ne pensent pas.

— J'ai ici cinq mille ouvriers ! dit Lévi-Prune dans le contentement.

Cinq mille esclaves, soumis à leurs machines, épousant le rythme fou, obligés de suivre… dans l'engrenage. Les travaux forcés ! L'objet arrive sur un glissoir, passe par une main, rentre dans une autre. Si quelqu'un s'arrête une seconde, il a dans les doigts deux objets au lieu d'un : il n'y a plus qu'à crier au « secours ! » … ou à faire stopper l'usine. Ce serait trop de chance ! Je me voyais, me sentais ouvrier : il faut imaginer pour comprendre. Mais quand on comprend, comment vivre en société ? La société ne survit que par l'inconscience. Ce Lévi-Prune est inconscient.

On ne peut pas dire pourtant qu'il plastronne. Sa vanité reste légère, elle a presque de la grâce, mais comme elle est sa raison de vivre, il en vit, il l'étale. Cette troisième usine lui donnait un plaisir encore plus vif que les deux autres : c'est qu'on y joint les pièces qui arrivent fabriquées, et la voiture y apparaît. Une voiture terminée, toutes les cinq minutes ! Alors, mon Lévi-Prune fit un heureux sourire de prestidigitateur

— Vous allez voir la fin, comme c'est amusant !

Joujou ! Toujours joujou !

Il me montra les bains de vernis, où les châssis disparaissent, pour sortir éclatants, l'arrivée des roues, qui tombent du ciel, se rejoignent, se montent toutes seules ; puis, dès qu'elles sont fixées, vite de l'eau, de l'essence, et on essaye ! Première, deuxième, troisième vitesse ! Du même coup, il me montra les hommes qui faisaient l'essai, les tableaux lumineux marquant les résultats. Puis le miracle de la carrosserie. La voiture a sa forme, mais elle n'a l'air encore que d'une bagnole de clown ou de chif-

fonnier. On commence par la brûler à 300 degrés, après quoi on la plonge dans l'émail, et on se met en hâte à la garnir. Les ouvriers n'ont que deux mains, il leur en faudrait trois : on leur a donné des marteaux aimantés. Ils se mettent un cent de clous sur la langue ; une main saisit l'étoffe, et l'autre tient le marteau, qui de lui-même va leur tirer les clous du bec !

C'est inattendu. Ma foi, comme Lévi-Prune, j'ai failli m'amuser ! Et, quand dans la cour, j'ai vu les représentants venir chercher les autos, et celles-ci démarrer, partir pour l'aventure, l'inconnu, la joie ou l'accident, à raison d'une par cinq minutes, je n'ai pu m'empêcher de dire :

— C'est vrai… que c'est étonnant !

Le fait aussi que la visite était terminée me soulageait bien. Je m'en aperçus, quand Lévi-Prune me dit :

— Ce moteur des « petits pruneaux » ne fait plus aucun bruit. J'ai obtenu le silence. Eh ! je ne vous ai pas montré l'ingénieur du silence ! Rentrons ; il faut que je vous le montre !

— Oh ! lui dis-je,… si vous m'expliquiez ?

Mais Lévi-Prune avait raison… L'ingénieur du silence, c'est à voir ! Un homme dans une cage, au centre de l'usine. On l'aperçoit à travers des vitres. Il est penché sur un moteur, qui tourne à toute vitesse. L'usine tournant aussi fait un bruit à crever le tympan, et avec une attention éperdue, cet homme, ingénieur et ingénieux, essaye de créer du silence !

— Ah ! dis-je, c'est fantastique ! Comment peut-il entendre… qu'il n'entend plus ?

— Ici, dit Lévi-Prune, il n'y a jamais de difficultés.

« Pourvu, pensai-je, qu'il meure facilement ! »

Là-dessus, je fus invité à déjeuner (c'était compris dans les trois heures et quart) et Lévi-Prune annonça même qu'il me conduirait à son magasin de vente, au rond-point des Champs-Élysées.

— J'ai un bureau comme vous n'en avez jamais vu !

Le déjeuner, rue Royale, fut rapide et excellent. Lévi-Prune, à table comme à l'usine, est précis. Quelques idées ; pas de sentiments. Il en a un, qui lui suffit : celui de la réussite. Il résuma les visites des usines. Je lui demandai quel intérêt il portait aux ouvriers. Il répondit vivement :

— Énorme ! Ma grande pensée, c'est que chaque ouvrier devrait avoir son « petit pruneau ». J'ai trente mille ouvriers, ce qui ferait trente mille pruneaux à fabriquer en plus !

— Oui, dis-je, mais… l'industrie elle-même…, vous ne trouvez pas que c'est troublant ?

— Je ne vois rien qui me trouble ! dit Lévi-Prune en riant. C'est la nature qui est troublante, et le paysan qui est troublé. Il faut toujours qu'il s'attende à tout, et ne compte sur rien. Tandis que dans l'industrie, le moindre détail est prévu et réglé… grâce à cela ! (Il mit le doigt sur son front.)

— Oh ! cela, lui dis-je, ce n'est que l'intelligence ! Elle ne résoud pas tous les problèmes… Loin de là : elle les complique.

— Je ne vois pas ! dit Lévi-Prune.

— Vous avez trente mille ouvriers, c'est compliqué, lui dis-je.

— Je ne vois pas ! répéta Lévi-Prune, qui pensa définitivement : « C'est peut-être un artiste, mais il ne comprend rien ! »

Et en moi-même, je me dis : « Voilà la preuve de ses limites. Il est calme ; il est euphorique ; seulement, c'est parce qu'il ne comprend rien ! »

Tout cela, brusquement, me désola. Dans la voiture, qui nous conduisit au Rond-point, je me laissai glisser à une tristesse noire : « C'est épouvantable un homme qui ne voit pas… et qui triomphe ! D'autant plus que son triomphe marque l'accord avec ce siècle qui périt sous le signe trop : trop d'occupations, trop d'idées, trop d'inventions, trop de tout ! Et lui-même fabrique trop de voitures ! Toutes pareilles, pour des Français pareils. Voitures indistinctes…, et abêtissantes. Car quand on a une machine qui roule, il faut bien rouler : et c'est du temps de pris sur une vie où ce qui manque le plus c'est du temps, lui seul permettant le recueillement, qui seul donne aux personnes leur personnalité. Sans quoi…, il n'y a plus personne ! »

— Eh bien ! dit Lévi-Prune, en me tirant de mon rêve, avez-vous déjà vu cela ?

Nous nous trouvions dans une pièce en bois de citronnier : murailles, parquet, plafond.

— Et les sièges, dit Lévi-Prune, et la table, et le téléphone !

Il s'amusait toujours comme un enfant.

— Je vais vous montrer le bouquet, me dit-il. Ceci : j'appuie sur un bouton. Regardez bien ce qui s'allume. Un chiffre : 210 ! Le numéro de la voiture, qui est à l'usine en train de sortir. Deux cent dix depuis ce matin ! À chaque minute, je peux contrôler ma production. Et l'année prochaine, ce sera mieux : j'aurai, toujours en citronnier, un appareil de télévision ; en même temps que le numéro de la voiture… je la verrai !

Le grand joueur continuait à jouer ! Décidément, il n'avait que ce goût-là dans la vie !… Depuis trois heures et quart que nous étions ensemble… (— Vous avez tout vu. Je vous quitte. Je suis à l'heure. Au plaisir !)… avais-je entendu dans sa bouche un mot, un seul, indiquant autre chose que des jeux et du divertissement ? Il est des êtres qui naissent chargés d'une hérédité compliquée. D'autres viennent au monde, allégés de tout. Ce Lévi-Prune est sans tradition, donc sans inquiétude. À son aise, comme dans un monde neuf. Il est arrivé vide, et par ses hardiesses d'inconscient, qui risque, réussit et s'amuse, il a conquis la vieille France ! Y a-t-il plus gobeur que les vieux ? Leur expérience les décourage, puis brusquement, ils éprouvent le besoin d'espérer !

Lévi-Prune ! Pas de nom plus populaire… avec Rothschild ! Connu des petits enfants du dernier des villages… Seulement, il n'est que cela !… Pas antipathique, — (je sais même ce qu'il ne m'a pas dit : qu'il a installé des cités ouvrières, des infirmeries, des foyers, des crèches, fait des discours enivrés, établi des statistiques enivrantes) — mais en fin de compte… il est si médiocre ! Intelligent ? Bien entendu ! Est-ce qu'on crée de ces entreprises sans l'être ? Du point de vue humain, aucun intérêt. Un phénomène ; un échantillon drôle. Peut-on mesurer ce que des gens pa-

reils préparent et déchaînent ? Ce doit être épouvantable ! Ils obéissent à leur instinct, sans voir les suites. Au petit bonheur ! Ils créent ; le reste n'est pas leur affaire ! Et si vous leur dites qu'ils bouleversent une civilisation : « Bah ! répondent-ils, on s'adaptera ! L'humanité ne s'arrête jamais, elle évolue. Je lui permets d'évoluer ! »

— Après tout, me dis-je, ils ont raison… en un sens. Et c'est ce qui est terrifiant dans ce monde vieilli, où nous promenons nos intelligences énervées — en un sens, on a toujours raison. C'est cela… et ce n'est pas cela ! Cet homme est un monstre, sous un certain angle. Mais si on se place autrement pour le voir… Reste qu'il y a entre lui et saint François d'Assise quelque différence, et qu'on a le droit de préférer saint François. L'intérêt du Jugement Dernier, c'est qu'on fera de ces comparaisons. Pas tout le monde. Lévi-Prune n'en fera pas, et s'il aperçoit saint François, tout humble et si pauvre, il croira lui faire plaisir en lui offrant une place de concessionnaire !

Adieu, ma chère amie !

5

7 juin 1937.

Que vous êtes sage, Hélène ! Voilà le cri que j'ai, quand je pense à ma sœur en même temps qu'à vous. Remarquez qu'en vous disant : « Je vous parlerai de ma sœur », je n'avais pas l'intention de me moquer d'elle. Je l'ai tant aimée petite fille ! Ce souvenir me gênerait pour n'user devant son cas que d'une froide

ironie. Je lui donne encore mon cœur… avec ma pitié. Elle la mérite. Elle mène une vie absurde, victime de son temps. Les femmes résistent encore bien moins que les hommes !

On ne s'aperçoit qu'avec l'âge que les femmes ne sont pas fortes. À trente ans, comme on ne regarde que les femmes de vingt, on ignore la brièveté de leur vie. Elles ont des nerfs à haute tension, sans durée. Il faut pour qu'ils durent l'appui de l'homme, et sa sagesse ; mais dans une société médiocre, sans poésie, l'homme est si vite la proie de son métier, de ses idées fixes : il s'épaissit, il s'abêtit. La femme s'affole, je veux dire devient folle, et la décadence va bon train !

Ce n'est peut-être pas galant d'insister sur ces misères ; mais parmi de tels dangers, peut-il s'agir de galanterie ? D'ailleurs, pourquoi toujours flatter les jeunes, le peuple, les femmes ? Les jeunes sont charmants, mais ne savent rien. Le peuple est touchant, quand il n'est pas odieux. Les femmes… sont si faibles !

Si elles ne l'étaient pas, il y a longtemps qu'elles feraient la guerre. Elles sont faites pour la paix… à condition qu'elles restent à leur place. Demandez donc à ma sœur où est sa place ?

Deux fois veuve ! Évidemment c'est trop. Avant la guerre, un voile recouvrait les veuves, et sous ce voile, sans bouger, elles mettaient trente ans à mourir. Plus de voile, maintenant. À visage découvert, elles tiennent tête à la société, au Code, aux hommes.

Ma sœur a deux filles. Le jour où elle a perdu son second mari, elle s'est écriée :

— J'ai pensé mourir aussi. Je n'en avais pas le droit ! Je me dois à mes chéries !

Elle s'est levée, et a commencé une carrière.

Je ne sais si vous avez rencontré ma sœur. Physiquement, c'est un échassier. Quand elle était toute jeune fille, on la voyait grandir à vue d'œil, mais elle avait l'air de s'élancer, et c'était charmant cet élan de la jeunesse. Ah ! comme j'étais fier d'elle ! Puis très vite, elle s'est mise à porter la tête trop haut, pour rien, et à s'envoler vers des absurdités.

Son grand malheur est de n'avoir pas suivi son naturel, et d'avoir cherché, comme tant d'autres, un rôle à jouer. Elle est entrée dans un personnage, qui, hélas ! n'est pas une personne. Agitation, désordre, fatigue pour elle et nous. Elle croit qu'en s'agitant elle agit, qu'en parlant elle pense, qu'en recevant elle prolonge une tradition. Et elle est toujours comme si elle échappait à un incendie !

Ses filles passent examens sur examens. Elle y voit une sécurité. Pauvres petites ! Elles n'étaient ni belles ni laides : elles deviennent laides. Que de diplômes elles entassent ! L'une pour l'instant est à l'école du Louvre ; l'autre fait de la sténo-dactylo. Comme toutes leurs amies. Toutes sont sténo-dactylo ou à l'école du Louvre. Dans quel but ? Si je m'enquiers, ma sœur me répond :

— Elles seront armées pour la vie !

Et si je cause avec les petites, je trouve de la bonne volonté, du courage, une étonnante soumission à leurs maîtres et aux livres,

pas le moindre sens poétique de la vie, de petites idées courtes, compactes, où ne circule aucun air.

Bien entendu, ma sœur n'a pas d'appartement. Elle vit dans un studio, c'est-à-dire un hall, sur lequel ouvrent comme des tiroirs des chambres minuscules, où il y a, paraît-il, des lits qu'on remonte contre les murs.

Dans son hall, elle reçoit des hommes de lettres, des banquiers, des diplomates, tous les porteurs de fausses nouvelles. Elle promène de l'un à l'autre une curiosité que rien n'assouvit. Elle leur arrache des jugements, des prédictions. Chacun étale ses vanités, son scepticisme d'abord, brusquement son âpreté. Cette société française, qui s'est perdue, ne se retrouve pas. Les hommes sont aigris ; ils n'en peuvent plus ; tout à coup par surmenage, défaillance physique, les voilà prêts à s'égorger !

Ma sœur, joignant les mains, les supplie de se ressaisir, de sauver le pays. On l'entend s'écrier :

— Il faut trouver quelque chose ! La France est le pays des croisades !

— Les croisades ! a répliqué l'autre jour, dans une pourpre colère, une femme du monde qui, divorcée, essaye de tenir une librairie près de l'Étoile, les croisades, ma pauvre amie, n'ont été qu'une affaire financière !

— Comment ! Comment ! a dit ma sœur, qui bat des ailes dans ces moments-là. Expliquez-moi ! Oh ! c'est affreux ce qu'on découvre !

Si j'étais le Diable, je m'amuserais parmi tant de sottises. Mais je ne suis pas de taille ! D'ailleurs, il n'y a pas que moi. Ma sœur

achète des fleurs quand elle reçoit. Il faut voir leur mine, quand elle a reçu. Elles tombent, mortes.

Ma sœur elle-même n'en mène pas large. Et c'est ce que je veux vous raconter, parce que c'est là pour moi un des éléments typiques de notre décadence.

Quand elle a trop reçu n'importe qui, trop parlé pour rien, trop voyagé aussi, car elle voyage : elle court en Suisse, en Belgique, à Londres, cacher des capitaux ; puis elle revient ; elle ne sait plus ce qu'elle a placé, elle repart ; elle déplace, rapporte, remporte, et finalement, perd son argent, gémit, s'écrie :

— Il va falloir que je travaille… comme mes filles !

Bref, elle se tue, et quand elle est tuée, elle crie au secours ! Nos mères avaient la religion. Leurs filles n'ont que la médecine.

Il m'est arrivé ces temps-ci, plusieurs fois, d'aller voir ma sœur en fin de journée. L'heure où elle se détend ; son masque tombe. À la place de Jane, ainsi qu'elle s'appelle, je retrouve Jeanne, que mes parents firent baptiser. Elle devient affectueuse ; se confesse, et à moi, qu'elle traite secrètement d'incapable ou de bohème ! La malheureuse va de misère en misère, de docteur en docteur. Je ne dis pas médecin : docteur est le mot pratique, qui ne pèse guère à l'honnête homme, et qui recouvre le charlatan. C'est inouï ce qu'est devenue la médecine. Comme le barreau. Comme les lettres. Quelle rapidité dans la déchéance ! Écoutez plutôt l'odyssée de ma sœur.

Cela commence par un malaise étrange. Son cœur fait le fou : il se met à battre, à sauter, à l'étouffer. Elle est prise de vertiges et s'évanouit. Elle se voit perdue. Elle téléphone. À qui ? À celle de

ses amies qui a le plus de santé, une baronne Van Tuppel, Française divorcée d'un Hollandais. En trois phrases la baronne la persuade qu'elle va guérir, et de la façon la plus agréable, en se racontant à un médecin, qui est à la fois un savant et un charmeur. La baronne lui doit la vie ! Ma sœur court chez lui : il s'appelle le docteur Le Héros.

Or, il se trouve que c'est un grand médecin. La baronne n'en sait rien, ma sœur non plus, mais je le connais : c'est un homme qui voit l'âme, quand il observe le corps, et il sait qu'il y a des indigestions psychiques, sur lesquelles personne ne peut rien, avec des gouttes et des cachets.

Son regard est beau ; il a de la flamme, de la noblesse. D'un coup d'œil il saisit les raisons d'une souffrance. Intuitif comme les grands artistes, il connaît ses limites comme les vrais savants.

Il paraît qu'avec ma sœur il a été gentil, galant, ainsi qu'il a l'habitude d'être, et d'une attention qui est celle de sa nature, à qui rien n'échappe, pas plus la ligne et l'étoffe de la robe que le grain de la peau, que le son des phrases. Il devine à la fois le charme, le rythme, les tares, les dons, les limites d'un être, et le dosage plus ou moins heureux de matière et d'esprit. Que pouvait-il pour elle ? Lui ordonner de l'aspirine, des bains prolongés, du blanc de poulet. C'est ce qu'il fit, en entourant l'ordonnance de propos trop simples pour la contenter.

— Ce n'est pas commode, madame, lui confia-t-il doucement, d'être médecin… et d'aimer la vérité ! Qui voit-on ? Des malades qui viennent pour qu'on leur dise : « Vous n'avez rien ! » Des gens qui n'ont rien, mais veulent qu'on leur dise… « Eh la ! Vous êtes malades ! »

Ma sœur a répondu, mélancolique :

— Je crois vous comprendre, docteur. C'est que je n'ai rien, et je suis…

— Pardon ! dit Le Héros. Pour vous, madame, c'est un cas un peu particulier !

Jusqu'à quel point le pensait-il ? Elle descendit son escalier avec moins de courage qu'elle n'avait en le montant. Il s'était montré patient, secourable, clairvoyant, plein d'esprit. Elle était déçue, et se sentait perdue parmi ses maux.

Comment rester dans cet état ! Ce fut la phrase de toutes les amies à qui elle confia sa peine. Un matin, d'une voix mourante, elle téléphona à M Zona, la libraire de l'Étoile. Celle-ci dit : « Chère amie, je vous entends à peine ! » Ce qu'elle espérait, pour pouvoir répondre : « Le jour est proche, où vous ne m'entendrez plus ! » Alors, M Zona reprit avec autorité :

— Très chère amie, j'ai un médecin extraordinaire, qui m'a complètement remise sur pied ! Et j'avais des troubles, je ne dis pas plus graves que les vôtres, mais aussi surprenants. Ce médecin, si je vous parle de lui, c'est qu'il n'a pas les méthodes ordinaires ; c'est un médecin qui pique !

— Oh ! (Jeanne eut un gémissement.)

— Attendez ! Il ne pique pas avec une seringue, mais avec des aiguilles, comme les Chinois. Êtes-vous au courant de leur système ? Ce médecin peut vous rendre vos forces en une visite !

— Une visite ? (La voix de Jane reprit du ton.)

Trois heures après, elle sonnait chez le docteur Mouxy, un homme long, paraît-il, nerveux et saccadé. Il la pria d'exposer son cas, l'arrivée, le processus, l'enchaînement de ses malaises. Elle se mit à parler ; il se mit à écrire. À l'annonce de chaque souffrance, il disait : « Bien ! Très bien ! » Puis il la palpa, et comme elle poussait un cri : « Je vous fais mal ? À la bonne heure ! J'aime cela ! »

Il prit une feuille, où était figuré le corps humain ; il marqua sur l'image chaque point douloureux. À l'épaule il dit :

— Là, j'ai la preuve de vos digestions difficiles.

Àla cuisse :

— Ici, le témoignage de vos douleurs de tête.

Ces propos jetèrent ma sœur dans une confusion admirative… et elle glissa vers le rivage de l'espérance. En réalité, il la fit entrer dans un cabinet électrique, où il lui dit :

— À l'épaule, je vais disperser le Iang ; à la cuisse, tonifier le Inn.

C'était une pièce noire, où se dressaient des tubes qui tenaient à des cadrans. Des étincelles crépitèrent. Ce docteur prit une aiguille blanche, et fit une première piqûre qui causa à ma sœur une telle révolution qu'elle se leva, paraît-il, comme les miraculées, balbutiant :

— C'est prodigieux ! J'ai l'impression, docteur, d'être une pile, et que vous m'avez rechargée !

— Madame, lui dit cet homme, voulez-vous rester allongée, que je fasse ma seconde piqûre.

Il la fit avec une aiguille rouge. Puis dès qu'elle fut faite :

— La sensation est-elle aussi forte ?

— Oh !... je crois, dit ma sœur qui se tâtait.

— Il est probable, reprit le docteur, que cette piqûre à la cuisse augmentera de quelques centaines de mille vos globules rouges.

Elle partit enivrée... et guérie !

Hélas ! après vingt-quatre heures d'exaltation, elle retombait plus bas qu'avant les piqûres. Elle revit le Mouxy. Il fit mine d'être inquiet, et se mit à la piquer partout. Quatre jours de suite le platine et l'or s'enfoncèrent sans résultat dans cette chair pleine d'espérance. Après quoi, il dit, désolé :

— C'est la première fois, madame, que j'ai sous mes aiguilles un sujet si rebelle. Ce ne peut être qu'une rébellion momentanée. Reposez-vous deux semaines, et revenez me voir.

Deux semaines ! Ma sœur ne conçoit la médecine qu'instantanée, comme la T. S. F. Et du repos ! Est-ce possible, dans sa « situation » ? Elle téléphona, avec une angoisse extrême, à son ami Z..., de l'Académie.

— Mon cher Maître, je suis très mal... Je ne peux plus rien manger. Vous qui êtes la sagesse, et connaissez les hommes, indiquez-moi, je vous en supplie, un grand médecin !

Le « cher Maître » n'hésita pas. « Docteur Delaurent, spécialiste des affections nerveuses. »

Ma sœur sauta :

— Oh ! vous croyez que ce sont les nerfs qui chez moi...

— Chez tout le monde, chère amie, dit le bon maître, ce sont toujours les nerfs !

Soumise et confiante, elle se rendit chez ce Delaurent. « Il ressemble à Bismarck, » m'a-t-elle dit. Il se leva, s'avança vers elle, posa la main sur son crâne :

— Savez-vous, lui dit-il, que vous avez là un encéphale, d'où partent toutes vos énergies ?

Elle murmura :

— Justement, docteur, je n'ai plus d'énergie…

— Si, madame, puisque vous parlez encore ! Faisant suite à cet encéphale, vous avez ici (il lui toucha le dos) le long cordon de la moelle épinière, qui communique par de fins rameaux avec les lacis du grand sympathique. Le savez-vous ?

Elle devait être comme une petite fille, calmée maintenant par les mots. Elle dit qu'elle savait. Alors, il continua. Partant du grand sympathique, en direction des organes, les nerfs, ces véhicules des forces mentales. Et il résuma. Le cerveau émet des forces ; les plexus les transforment ; les organes les utilisent.

— Madame, proclama-t-il, je vous demande de comprendre, d'analyser, de vous introspecter. La plupart des malades guériraient, s'ils s'introspectaient. Le cerveau mène tout : agissez sur votre cerveau ! Il mène votre foie, votre estomac, vos reins. Ce sont vos forces mentales qui descendent jusqu'à ces organes, les décongestionnent, les font secréter, les cicatrisent ! Êtes-vous de taille à commander à votre cerveau ?

Ma sœur n'en savait rien. Elle ne voulait pas d'un programme fatigant : elle était si fatiguée ! Mais lui s'était assis et déjà écrivait. Pour plus de sûreté, il l'envoyait chez un radiologue. Radio complète de la tête aux pieds. (Bon ! se dit-elle. Cinq cents francs !) Puis il demandait trois analyses, les urines, le sang, les selles (encore cinq cents !), et il conclut :

— Dès que je tiendrai ces renseignements, je pourrai mieux travailler. Vous, je l'espère, vous aurez sur vos organes déjà l'emprise cérébrale que j'ai dite. Et je verrai s'il y a ici ou là une déficience, une tare, un cancer…

Elle sauta :

— Cancer ! Docteur, auriez-vous vu ?…

Il prit un air de lassitude :

— Madame, je vous en prie, je suis dans les hypothèses ! Je tiens à me les permettre toutes. Vous me dites : « J'ai des douleurs de tête. » Si elles sont intestinales, je vous en débarrasse avec du sulfate de soude. Mais si c'est une tumeur au cerveau !… Et à supposer que j'aie là-dessus le moindre doute, je ne m'abstiendrai pas, je vous en avertis, je vous ferai opérer !

— Opérer ?

Elle répéta le mot, comme celui de cancer ; et tout bas, elle redit « tumeur », en regardant cet homme, dont le regard l'effrayait. Elle baissa les yeux, et demanda :

— Combien vous dois-je, docteur ?

— Deux cents, madame.

« Bandit ! » pensa-t-elle. En tendant les billets, elle sourit pour l'amadouer.

Il les prit avec rapacité. Elle partit en hâte.

Elle avait eu tellement peur que dans la rue elle ne sentait plus aucun de ses maux.

Mais le lendemain, elle souffrait affreusement de la tête, et se trouvait si faible que l'idée d'une tumeur ne quitta plus son esprit. Elle connaît une duchesse, dont le nom m'échappe ; elle courut chez elle ; elle entra, elle s'effondra :

— Je viens mourir chez vous !

L'autre, effrayée, reprit vite :

— Mon Dieu, voulez-vous que je vous fasse reconduire ?

Alors, ma sœur reprit ses gémissements :

— Enfin… enfin… il n'y a donc pas un médecin dans le monde !

— Un médecin ! Chère petite, dit alors la duchesse avec cette précipitation qu'ont les gens dans une catastrophe, ce n'est pas un médecin qu'il vous faut ! La plupart sont des ânes, et ceux qui ont du bon sens sont bien incapables ! Est-ce avec du bon sens qu'on peut guérir les malheureux qui souffrent ! Dans un monde où le mal nous attaque mystérieusement, il n'y a qu'un moyen de nous défendre : le mystère. Opposons au mal que nous ne comprenons pas des forces que nous ne connaissons pas. Allez voir Balatour !

— Balatour ? dit ma sœur.

— Balatour, reprit la Duchesse, et ce n'est pas un médecin ! Il a été fabricant de gâteaux ! Il avait une petite usine de biscuits, genre Huntley Palmers ratés, à la Garenne-Bezons. Un jour, dans une gare, il regarde une femme. Cette femme s'évanouit. On se précipite. Elle dit : « C'est cet homme… qui m'a envoyé des ondes ! » Tout le monde pense qu'elle est folle, mais lui, devant cet incident, réfléchit. Il se livre à des expériences. Sa femme a sur la main une plaie qui ne se ferme pas : il concentre sa pensée sur la plaie : le lendemain, elle est sèche ! Il a un ami médecin, qui dirige une clinique où personne ne guérit. Balatour demande à aller à la clinique. Il entre, au cours des visites, dans les chambres des malades. Il les regarde attentivement, leur donne des forces ; ils sont sauvés !… C'est cela qu'il a fait pour moi !

— Mais il est extraordinaire ! Qu'est-ce qui se passe ? C'est un fluide ? dit ma sœur passionnée.

— Ma petite amie, ne cherchez pas ! En ce monde il n'y a rien à chercher ! dit la duchesse. Dieu n'a pas voulu qu'on sache ! Mais je vous garantis que c'est le salut. Il habite à l'hôtel, près de la Madeleine ; il n'a pas le droit d'avoir un cabinet : il serait accusé d'exercice clandestin de la médecine ! Je vais vous donner un mot. Allez le voir tout de suite. Il vous fera, selon que vous êtes plus ou moins perméable, d'une à cinq séances : et vous deviendrez forte… comme moi ! Or, je vous assure, malgré ma mine et ma maigreur, que je suis forte… Car j'endure mon mari, mes enfants, mes petits-enfants, mon château, mes domestiques… mes parents, j'oubliais mes parents !… qui ont l'air morts depuis des années, mais qui revivent en moi avec toutes leurs misères, leurs rhumatismes, leurs mauvaises humeurs, leurs insomnies, la ves-

sie de mon père, et la rate de ma mère ! Sans Balatour..., je serais au cimetière depuis longtemps !

Ma pauvre sœur bondit chez Balatour. Il ne lui donna rendez-vous que le lendemain. Rien à faire pour la guérir le jour même. Toutes les demi-heures entraient chez lui un homme, une femme, à qui il redonnait de la force, en se déchargeant de la sienne. Une suite de miracles !

Àla vérité, il avait une tête ténébreuse, bossuée, d'une peau grenouillarde, qui aurait dû mettre en défiance toute sa clientèle, si elle n'était arrivée hypnotisée. Ma sœur entra comme les autres, en extase : elle se sentait déjà pénétrée par de mystérieux envois. Il recevait dans un salon doré, dont les meubles avaient une allure foraine. Au mur, d'affreux tableaux représentaient des paysages du Bon Dieu, interprétés par des couleurs chimiques. Il demanda à peine à ma sœur de quoi elle souffrait. Il la fit asseoir sur une chaise, se mit debout devant elle, croisa les bras, la regarda fixement. Pas dans les yeux ; sur le ventre : elle se sentit rougir. Comme il restait muet, à deux mètres, dans une attitude correcte, elle commença à se dire : « C'est la chaleur des ondes... que je ressens. » Au bout de quelques instants, elle éprouva du bien-être. Il dit d'une voix timide : « Vous apercevez-vous de quelque chose ? » Elle répondit : « Je crois bien ! » — Alors, il recula pour que le fluide perdît de sa force, et elle ferma les yeux pour mieux sentir ce qui lui arrivait.

Il lui sembla que ses entrailles étaient dans un état bienheureux, et son cœur commençait de connaître la douceur des sentiments apaisés.

— Cette force que je vous ai donnée, dit Balatour, en fin de séance, — il soupirait, comme un homme épuisé, – ne la dispersez pas, madame !... Ne recevez personne ce soir !... Revenez demain !

Le lendemain, les choses se gâtèrent. Balatour voulut lui envoyer des ondes sur la nuque. Elle sentit un vertige et s'évanouit presque.

— Je suis trop fort, dit-il, trop fort pour vous. Revenez après-demain, à la séance publique.

Il appelle ainsi une réunion de personnes entre qui il répartit ses ondes. Ma sœur se trouva au milieu de vieilles dames, qui fermaient les yeux pour se mieux concentrer, dès que cet homme mystérieux se mettait à leur dispenser des énergies. Certaines respiraient fort ; l'une d'elles souriait. Ma sœur, pour la première fois, n'éprouva rien.

Le plus surprenant, c'est qu'elle n'eut pas de surprise. Ce Balatour soudain lui apparaissait tel qu'il est, démoniaque avec un nom ridicule, et elle considérait ces créatures, abandonnées dans leur faiblesse à des espoirs puérils, hésitant elle-même entre la pitié, le mépris, l'amusement. Le spectacle des autres venait de l'éclairer sur soi : elle se voyait comme dans un miroir.

Elle partit désabusée, parmi des femmes dans l'allégresse... et elle était fourbue : elle dut rester deux jours au lit.

— Il m'a tuée, pensait-elle, doucement. C'est un monstre..., ou un fou. Et la duchesse est folle... Et presque toutes les femmes sont folles... Et...

Je crois qu'elle s'arrêta avant de s'analyser elle-même. Elle était possédée par une envie de dormir, que de sa vie elle n'avait connue.

Je l'ai engagée à ne rien faire pour s'éveiller trop vite ; mais dès qu'elle le pourrait, à prendre un train, et à s'en aller à deux mille mètres d'altitude, dans le silence, parmi des troupeaux muets. Elle a haussé les épaules.

La vérité, c'est que pour la guérir il faudrait au moins une révolution… et peut-être horrible, suivie d'une paix… magnifique, avec des hommes de génie, capables de rétablir les mœurs et les institutions. Elle croit qu'elle relève de la médecine ; elle ne relève que de la politique. C'est la politique qui a tout perdu, tout lâché. Les esprits maintenant sont à vau-l'eau ! Des bateaux dans un port, dont toutes les ancres auraient cédé. Ils tournent sur eux-mêmes, jusqu'à ce qu'ils se bloquent les uns les autres… Dans cette mêlée, il ne faut plus parler de bon sens, de finesse, d'honnêteté. Il n'y a plus que vertige et surmenage. Quand retrouverons-nous la chance de quelques années d'équilibre ? Car l'ordre est une chance, c'est le désordre, a dit un homme illustre, qui est normal. Notre temps n'est pas exceptionnel. Il reproduit les plus fâcheuses époques. Elles sont innombrables dans l'histoire des hommes. Pauvres hommes !…

Vous savez tout cela, puisque vous êtes partie. Chère Hélène, que la paix, sans médecin, soit avec vous !

6

16 juin 1937.

Chère amie, ouvrez grands vos yeux, et de tout votre cœur croyez à ce que j'écris. Ceci est une lettre de joie ! Qu'est-ce qui m'arrive ? Une occasion d'admirer et d'aimer. J'ai fait la connaissance d'un être supérieur et charmant. Il a convaincu mon esprit en touchant mon cœur, et je me dis : « Si c'était le salut ? »

Ne prenez pas votre air d'indulgence apitoyée. Je suis peut-être un enfant ; mais j'ai besoin d'espoir. D'ailleurs, je ne me confie qu'à vous ; je n'entraîne personne. Et si c'est une erreur, pardonnez-moi de l'appeler une illusion. Ces illusions sont des étoiles dans la nuit de l'âme.

Je l'ai rencontré, l'autre soir, chez des amis. Il m'a plu dès qu'il est entré. Comment vous le peindre ? C'est un homme de cinquante ans, tranquille, viril, d'une autorité naturelle, d'une aisance sans trace de pose. Il s'appelle Saint-Remy. Dans la séduction que j'ai subie, je distingue fort bien ce qui satisfait mon amour-propre. Ce sont mes plus chères pensées qu'il exprime avec une facilité, une perfection que je n'ai pas. Ce qui me plaît surtout, c'est qu'il s'élève ; il domine le débat. Ce n'est pas un conseiller municipal ; c'est un philosophe et un poète. Il était à peine assis, qu'il nous montrait comment l'organisation de la matière a désorganisé l'esprit. Autos, avions, T. S. F., les journaux surtout, autant d'inventions mécaniques qui brouillent la vie spirituelle. Pourquoi les machines marchent-elles ? On les établit sur des principes. Pourquoi les esprits ne marchent-ils plus ? Les principes leur font horreur. Qu'est-ce qui les enchante ? La curiosité, c'est-à-dire l'éparpillement.

Ces idées étaient tellement les miennes que je m'écriai :

— Monsieur, si nous avions beaucoup d'esprits comme le vôtre !...

Il parut sincèrement confus... et heureux. Il continua son exposé. Erreur matérialiste, erreur individualiste. Il leur faut, dit-il, un remède universel. Il n'y a qu'un ordre qui le soit : l'ordre catholique ; qu'une solution : y revenir.

Je le regardais bien, en l'écoutant. Il a le charme d'un artiste, avec une précision mathématique.

— La preuve, continua-t-il, qu'il n'y a qu'à revenir à l'ordre catholique, c'est que le bolchevisme le combat passionnément. Dieu s'est fait homme, voilà la vérité catholique. L'homme peu à peu devient Dieu, c'est la promesse des bolchevistes. Le bolchevisme a-t-il une chance de triompher ? Aucune. On le voit en échec partout. Partout il fait des ruines, mais partout est vaincu. Conclusion : agissons !

Mes amis se tournèrent vers moi :

— Notre cher Saint-Remy est déjà en pleine action. Une action qui commence ne peut pas avoir pour elle les trompettes de la Renommée ; on l'ignore encore ; mais il ne se passera plus longtemps avant que la France le découvre, et l'admire !

Il protesta pour la forme, et reprit vivement :

— Je n'ai aucun mérite personnel. Je ne suis qu'un Français comme tant d'autres, mais par là même j'ai eu la chance d'hériter de qualités trop belles pour ne pas m'en servir. Je suis d'une race logique, qui a pris, au cours de son histoire, l'habitude de raison-

ner : je raisonne. Je dis : « L'humanité n'a jamais eu que trois grands buts : le vrai, le beau, le bien. Il est rare qu'elle les ait ensemble. Aujourd'hui, elle ignore le beau. Ce qui la passionne, c'est le vrai. Si on pouvait la ramener au bien ! »

Je levai les bras : « Beau rêve ! » Pourquoi ce cri de scepticisme ? Est-ce là ma vraie nature ? Je rougis aussitôt et repris vite : « Qu'importe ! C'est vous qui avez raison. Même si c'est un rêve, il faut tenter l'aventure !... Monsieur, si vous avez besoin d'une aide... » Puis je souris de moi-même : « Pourquoi en auriez-vous besoin ? »

C'est alors que j'entendis ces mots, capables de transformer ma vie :

— Monsieur, je sens en vous une grande noblesse de sentiments. Si vous m'aidez, ce sera l'honneur de ma vie.

J'étais très ému. Je répondis : « Je suis à vous ! » Ce qu'il y a de rare chez cet homme, c'est le charme du mystère. Lui si précis, sait ne pas donner d'un coup toutes les clartés qu'il a, mais les faire attendre, réserver la surprise. Il me dit :

— Je n'expliquerai pas ce soir ce que je suis en train de tenter. Je vous donne rendez-vous demain. Mais je vous demande aujourd'hui : « Voulez-vous réfléchir cette nuit à ce que vous essaieriez, si l'on vous disait : « Faites vite pour ce pays ce qu'il y a de plus nécessaire. »

J'étais gagné !... Je n'ai pas dormi de la nuit... et rien trouvé, bien entendu. D'ailleurs, je ne pensais qu'à lui, pas à moi. Et j'ai couru chez lui, une demi-heure d'avance ! Obligé de me promener sous ses fenêtres, pour ne pas arriver comme un importun.

Mes amis m'avaient dit la veille : « Il a sept fils. » C'est admirable… et confondant ! Moi qui n'en ai qu'un… et je ne l'ai pas ! Cette séparation me pèse : j'ai envie, certains jours, de filer dans la montagne. Mais ce n'est plus le moment d'y penser.

Saint-Remy habite près de l'École Militaire. À peine étais-je chez lui, qu'il m'a dit d'un ton discret :

— Mes fils et moi, nous aimons ce quartier d'officiers. On s'y sent plus alerte et plus discipliné qu'ailleurs.

Puis sans me regarder :

— Je vous présenterai tout à l'heure, à M Saint-Remy. C'est une femme modeste, et supérieure… Elle m'a donné sept fils, ce qui n'est pas qu'une preuve d'amour, mais la volonté constante de servir son pays. Elle ne fait pas de discours, n'a pas l'âme oratoire ; elle sait dire : « Il faut… » Elle ne réduit pas la vie aux petites joies de la famille. Vraiment, elle pense à la patrie.

C'était dit avec une extrême simplicité. Je ne pus m'empêcher de penser : « Famille patriarcale… Au cœur de Paris… La France n'est pas morte ! »

Là-dessus il s'était levé. Il voulut me présenter trois de ses fils. Les deux derniers sont au collège ; l'aîné travaille en Angleterre ; le second fait son service. Je vis arriver trois jeunes garçons tellement pareils, que quand Saint-Remy me dit : « Il y a deux jumeaux. » — je ne compris pas lesquels. Ils ont dix-huit et dix-neuf ans, un air soumis, des corps robustes, des figures pauvres. Ils se présentent à leur père comme devant un chef, les pieds joints, les bras au corps.

— Leurs études sont achevées, dit Saint-Remy. Ils sont prêts à servir !

J'avoue que j'étais un peu gêné. Que leur dire ?... Tout le monde se sourit. Puis, ils se retirèrent : c'était le mieux. Un instant, je fus rêveur. Je me demandai : « Est-ce le nombre qui importe ? Évidemment... pour faire une armée... Tout cela est compliqué !... »

— La vie est si simple, dit alors Saint-Remy. Il n'y a qu'à se mettre toujours bien en face des problèmes. Voir de quoi il s'agit. À présent, refaire la France.

Je crois que j'ai eu un soupir.

— Ce n'est pas la première fois qu'on la refait ! dit Saint-Remy. On y arrivera.

Le téléphone sonnait. Il prit l'appareil. J'en profitai pour regarder autour de moi. Il n'y avait rien de beau, et j'en fus presque heureux, moi qui ne peux souffrir ce qui est laid, parce que je me dis : « Ce sont des gens purs. Rien ne les affaiblit ni ne les détourne... sauf le téléphone. Ici comme ailleurs, on ne peut pas causer ! » Mais Saint-Remy ne manifestait aucun énervement. Il était avec son interlocuteur invisible, aussi fin et fort qu'avec moi. Il tenait l'appareil d'une main désinvolte. Il mena tout de suite la conversation.

Je compris qu'il s'agissait d'une réunion à organiser. « Ce serait curieux, pensai-je, de le voir et de l'entendre devant une foule... »

Saint-Remy posa son téléphone.

— Il paraît, dit-il, que le Pape est mourant ; mais personne ne le sait encore, même pas lui… Ce n'est d'ailleurs pas pour cela qu'on m'appelait. C'est pour organiser, dans mon petit pays, à Pont-sur-Indre, que vous connaîtrez bientôt, une réunion des « notables » : retenez le mot, qui précise la chose. Il n'y a pas de parti de nos jours qui ne réussisse à se faire acclamer par quarante mille personnes ! Outre que grâce au Ciel j'éviterai de créer un parti, j'ai horreur de ces masses qui n'indiquent rien, que le besoin qu'ont les gens de se coucher tard et d'éprouver en commun des sentiments tumultueux. Ils croient que c'est de l'action. Pas moi ! J'ai surtout décidé de ne pas consulter l'opinion, ayant horreur du suffrage universel. Je m'adresserai à l'élite, ce qui ne veut pas dire les Veuves de Maréchaux, l'Institut, les Duchesses qui chassent à courre et le Recteur de l'Université. Non. D'abord, mon village ! Je commence par un village de France. Nous n'arriverons au chef-lieu que si je réussis, et à la capitale…

Sonnerie du téléphone.

— Allo !… Bonjour ! Cela, c'est drôle ! Justement je pensais à vous, et j'allais parler de vous avec un ami que j'ai là près de moi.

J'écoutais, médusé. Ce que j'admirais, c'était cette maîtrise sans défaillance, cette égalité dans l'humeur pour aborder n'importe quel sujet. Il y avait là une marque de santé.

Il était question de l'Allemagne, d'aller en Allemagne.

— Ah ! parbleu ! disait Saint-Remy, si j'avais le temps ! Mais je pourrais peut-être y envoyer quelqu'un… Je pense à quelqu'un. Laissez-moi réfléchir. Je suis tellement de votre avis. Ce sont des gens qu'il ne faut pas laisser seuls. Quand ils sont seuls, au fond

de leur cuve allemande, ils fermentent et deviennent si dangereux ! Il faut leur parler, les distraire, les… conquérir.

Je suis moi-même de cet avis. Machinalement, je fis « oui » de la tête. Saint-Remy ne me demandait rien ; il dut me voir ; il écoutait encore ; il fit « Ah ? » et raccrocha l'appareil en m'annonçant :

— Il paraît qu'ils vont faire une quatrième dévaluation dans cinq jours exactement. Si vous avez de l'argent, achetez des livres ou des dollars. Mais… ce n'est pas un banquier qui est à l'appareil. C'est un journaliste, dont l'idée me paraît excellente. Il a une marotte… qui est la mienne. J'ai peut-être tort… Je crois que dans le pays, et en dehors du pays, il faut multiplier les rapports, aborder les gens, s'expliquer carrément.

— Ah ! c'est ma conviction profonde ! dis-je avec un peu de fièvre. Le premier résultat de la démocratie c'est de faire des envieux. Mais en France, nous avons la chance… que ce soit des envieux cordiaux. Ils hésitent entre l'envie qu'on leur inculque, et la cordialité qui reste un penchant de leur nature. En sorte que si vous passez tout de suite après le démagogue qui les rend envieux, vous pouvez, avec un peu de chaleur et de conviction, en refaire des citoyens cordiaux.

— Parfait ! Parfait ! me dit Saint-Remy. C'est merveilleux comme nous sommes d'accord ! Nous allons faire ensemble un travail excellent. Il faut donc leur parler. Et leur parlant, montrer d'abord que les autres… leur ont mal parlé. Qu'est-ce qu'on leur dit dans le catéchisme révolutionnaire ? Rien que des « vérités » contradictoires, puériles. Par exemple : l'homme est la proie d'instincts immondes… mais en même temps il n'y a qu'un dieu,

et c'est lui ! Ou encore : le monde est peuplé de malheureux, bien plus malheureux qu'ils ne se croient malheureux. Il s'agit donc d'abord de leur donner la conscience de leur malheur… ce qui le rendra définitif. Ensuite, de partager les biens des riches… ce qui simplement donnera plus de pauvres. Ne croyez-vous pas qu'on puisse souligner ces simples folies aux hommes les plus simples et les moins fous.

On l'appelait au téléphone.

— Oh !

C'est moi qui sautai. Quelle invention ! Qui pourrait travailler au milieu d'exigences mécaniques de cet ordre ? Quelle conception de la vie !… Mais Saint-Remy se montrait toujours aimable. Il s'entretenait maintenant, sans irritation, avec un imprimeur de Pont-sur-Indre.

— Tout ce que vous m'annoncez de désolant, dit-il, ne me désole pas. Je serai là-bas dans quarante-huit heures, et j'espère ne plus vous y voir désolé. Puisque nous voulons sauver ce pays, c'est que rien n'y marche comme il faut. Ce qui vous arrive d'étrange me paraît ordinaire. Courage ! Et à bientôt !

Il fit encore : « Ah ?… C'est possible… Nous sommes habitués ! »

En remettant l'appareil en place, il me dit qu'un scandale sur le blé éclaterait dans la semaine. Ce qu'on venait de découvrir en Touraine dépassait l'imagination !… Mais… on ne lui avait pas téléphoné pour cela. Il était en train de faire imprimer une petite revue, qui s'appellerait B. B. R. « Bleu, blanc, rouge » et serait comme la voix de la Patrie. Du moins, il l'espérait. Pas de signa-

ture. Que le lecteur, si possible, ait l'impression d'entendre la France elle-même parler.

— C'est très beau comme idée, lui dis-je. Mais vous…

Je n'eus pas le temps d'achever : le téléphone ! De désespoir, je pris ma tête dans mes mains. Avec beaucoup de sérénité Saint-Remy parlait déjà. J'entendis : « Oui, monsieur le Président… Certainement, monsieur le Président. » C'est un titre que portent la moitié des Français. Je n'ai pas su qui parlait. Quand Saint-Remy eut terminé, il me dit :

— Il paraît qu'avant quinze jours, les États-Unis seront en guerre avec le Japon. Tant pis !

— Ce n'est pas cela qui détruira les téléphones chez nous, dis-je avec humeur.

— Cette conversation hachée vous horripile ? Allons la finir dehors, me dit Saint-Remy.

Je protestai, m'excusai, mais je crois que c'est lui qui était enchanté de prendre l'air.

— Vous le voyez, me dit-il, sans paraître accablé le moins du monde, j'ai une besogne écrasante, et l'idée de votre collaboration est un baume sur mes plaies. Il faut que j'organise une élite départementale. Il faudrait que j'aille tâter le pouls de l'Allemagne. Il faut que je prépare une revue qui sera une vibration nationale. Et c'est loin d'être tout !… Prenons une voiture. Allons aux Champs-Élysées. Je me plais dans ce décor-là.

Il arrêta un taxi. Comme nous roulions, il parla de la guerre possible. C'est un sujet où la banalité est cruelle. Il me sembla

juste et mesuré.

Dès que nous fûmes dans les Champs-Élysées, en marchant vivement, il me dit avec allégresse :

— Je ne peux pas vous énumérer tous mes projets, mais je crois qu'ils ont tous une raison de vivre et d'aboutir. La seule difficulté, c'est l'argent… J'en aurai… J'en ai déjà !

Il tira son portefeuille, sortit un papier qu'il me fit lire.

— Oh ! m'écriai-je, c'est magnifique !

— Soixante-cinq mille en moins de trois semaines !… Et des noms dont vous auriez pu douter… Alors…, fit-il, en s'asseyant à une table de café, et en m'y faisant asseoir, vous pensez… que ceux dont je suis sûr…

De quelle manière prononça-t-il ces mots ? Il arrive au théâtre qu'on est pris tout à coup aux entrailles par un accent plus beau, et comme on est venu pour rencontrer la beauté, spontanément, on applaudit ! Dans la vie, l'exaltation se traduit d'autre manière. On remercie par un élan d'amour, d'amitié, par un don.

Le portefeuille de Saint-Remy fut-il cause que je sortis le mien… et me mis à écrire ?

— Qu'est-ce que vous faites ? me demandat-il.

— Ce que je dois, répondis-je.

Je lui tendis un petit papier qui se trouvait être un chèque.

— Non ? dit Saint-Remy ! Mon ami ! Cher ami ! Ce n'est pas possible !

Je pris l'air avantageux pour dire :

— Pourquoi ne serais-je pas libre de faire les placements que j'aime ?

7

23 juin 1937.

Que c'est bon, mon amie, de vous avoir, de parler avec vous, de vous confier mes espoirs et mes dépits, car ce n'est pas suffisant de vivre sa vie : je n'y vois clair qu'en la racontant.

Suis-je né pour l'action ? Pour quelle action suis-je né ? J'ai le désir de servir. Dès que je sers, je me sens malheureux. Mais je m'analyse : pourquoi s'analyser ? Ne ferais-je pas mieux de vous énoncer les événements, comme ferait un Anglais ? Dois-je ajouter des explications, comme font les Français ? Je ne sais plus. Je me figure que vous êtes là, près de moi. Je veux vous dire ce que je viens de voir et de faire.

Saint-Remy m'a emmené à Pont-sur-Indre, où il est né, et qu'il habite l'été. Je sentais qu'il y tenait, qu'il avait là des attaches et des souvenirs. C'est un grand village mort, traversé par une route nationale. Trois mille habitants, je ne dis pas trois mille âmes : j'ai peur que ce ne soit une population stupide dans un pays laid. Saint-Remy arrange tout par un flot de paroles où on entend : « Vieille terre… Touchant passé !… Ah ! ce vieux Pont-sur-Indre ! »

En face du maréchal-ferrant, à l'angle de la route qui monte à la gare, il habite la « vieille maison de ses pères ». Il n'a eu, bien entendu, qu'un père, ayant eu une honnête mère, mais il désigne ainsi celui à qui il doit la vie, qui a été médecin trente-cinq ans dans ce trou mortel… où on ne meurt pas assez, et son grand-père, qui a construit la maison. Elle porte, au-dessus de la porte, 1850, et elle est pauvrement bourgeoise. Un perron moitié pierre, moitié briques, une marquise en verre et fer. Médiocre de matière et de forme, et menant la vie morose qu'ont toutes les demeures ratées, entre trois sapins noirs, qui, l'hiver ne rappellent pas l'été, mais l'été font souvenir de l'hiver. Derrière la maison s'étend un potager mal entretenu, où les rosiers sont dévorés de gourmands et les salades montées en graines, mais Saint-Remy m'a dit :

— Quelques fleurs… Des légumes… Un passage d'abeilles… C'est la vie du vieillard de Tarente !

Je n'ai vu aucun rapport entre ces mots et la réalité. Il a bien le droit, cet homme, d'être plus poète que moi !

Par une porte vermoulue, au fond du jardin, nous sommes passés dans un pré, au bout duquel coule une rivière.

— Ici, il y a trente ans, m'expliqua Saint-Remy, on pêchait des brochets de dix livres !

— Et maintenant ? demandai-je.

— Il y a quelques ablettes, qui ne se laissent pas prendre… Mais ne désespérons pas ! Quand la France sera refaite, les familles seront fécondes, et les rivières poissonneuses.

En longeant l'eau, nous sommes arrivés aux ruines de l'abbaye du XI siècle.

— Cent cinquante moines ! a dit Saint-Remy. Il y avait là cent cinquante moines ! Le pays entier leur appartenait. C'était le vrai communisme, avec Dieu au sommet. Venez, mon cher ami, jusqu'au cimetière, prier les morts, pour que ces temps nous reviennent !

Le cimetière est bien plus plaisant que le village. Les herbes seules y sont folles. C'est le cimetière qui m'a touché. Devant des dalles, rongées par le vent et l'eau de la nature, j'oublie l'aspect d'un village rongé par l'envie et la sottise des hommes. La modestie des morts vous donne le goût de la vie. En regagnant la maison, j'ai dit à Saint-Remy :

— J'aime la campagne, à condition d'y être actif. Trouvez-moi une occupation.

— J'y pensais, dit Saint-Rémy avec cordialité. Je vais vous demander, mon ami, un grand service. Mais d'abord, je veux vous présenter à M Saint-Remy, qui va nous donner une bouteille de Pont-sur-Indre 27. Ce n'est pas un grand cru ; vous verrez qu'il se laisse boire !

Je connus Madame d'abord, le vin ensuite.

M Saint-Remy appartient à la race des créatures fécondes, nées pour servir et obéir. À quarante-cinq ans elle est usée par un mari, dont tout le monde dit : « Quel magnifique esprit ! » — par le régiment que lui constituent ses fils, par des idées de famille portées à bout de bras, comme des bannières. Elle représente une bourgeoisie condamnée, le dernier carré de la garde.

Le vin était bon. En le buvant, Saint-Remy m'exposa son affaire. Le petit imprimeur, chargé du premier numéro de B. B. R, a été lâché par son ouvrier typographe, qui, militant de la Ligue des Droits de l'homme, a refusé de composer certain texte, où l'école laïque, mère des citoyens libres, est discutée. Or, la Ligue des Droits de l'homme a une section à Pont-sur-Indre. Le Président est Cafaret, receveur des Postes. Il s'agissait d'aller voir ce fonctionnaire, de le convaincre, et de le prier de donner un ordre au typographe.

— J'irais bien, me dit Saint-Remy, mais il me connaît ; se méfiera, se raidira !

— J'irai avec plaisir, lui dis-je sans hésitation.

N'étant plus à Paris, j'étais possédé de nouveau par mon idée qu'il faut causer, qu'on peut beaucoup. J'attribuais à mon interlocuteur, d'avance, une loyauté parfaite, d'où la fraîcheur de mes illusions.

Elle fut vite ternie. Dès que je vis la maison de Cafaret ! Quand sa femme me poussa dans la salle à manger, on eût dit qu'elle m'enfermait dans une cage ; puis elle courut en hâte au jardin, où le receveur arrosait ses légumes et ses pieds.

— Viens vite ! lui dit-elle en s'étranglant, comme si la proie était à dévorer tout de suite.

Je contemplais le buffet Henri II, la suspension, surtout trois photographies agrandies de bonshommes qui sont la gloire poussiéreuse de la confrérie : Ferdinand Buisson, Guernut, Léon Brunschwicg ! J'avais pensé parler en tête à tête avec Cafaret ; et

voici que ces sinistres visages abattaient mon élan, avant même l'arrivée du receveur.

Celui-ci entra de côté pour laisser ses sabots sur le seuil, et surtout glisser un regard de travers, avant d'être vu lui-même. Puis, sitôt entré, il s'assit à contre-jour, m'installant dans la lumière. Sa figure chafouine, où tout est plissé, se mit au guet, dans l'attente et le calcul. Je ne vis nettement tout cela qu'après ; mais je le devinai d'abord, je l'admis à priori, je le négligeai volontairement. J'ai déjà regardé des araignées en face ; je crois qu'elles s'arrêtent de tisser leurs toiles ; je regardai Cafaret. Je ne pris pas de détours, j'allai droit au but ; mon plaisir est de marcher dans la clarté, je m'en tins à mon plaisir ; j'exposai tout bonnement l'affaire.

— Oué…

C'est tout ce que consentit à émettre Cafaret, lorsque j'eus terminé. Après quoi, un temps s'écoula. Puis, il répéta ce grognement, frotta ses mains, prit deux ou trois positions sur sa chaise, et se décida enfin à insinuer :

— Personnellement, je n'approuve pas la conduite tenue à votre égard. Je l'ai laissé entendre…

— Ah ? Où et comment ? demandai-je.

— Dans des notes, que je transmets au Comité Central, fit le bonhomme, en prenant une pose avantageuse.

— Ces notes, lui dis-je, peut-on les voir ?

— Il faudrait faire partie de la Ligue, dit Cafaret.

J'eus l'impression qu'il allait me passer un bulletin de souscription.

— Mais, repris-je, fort de ces notes, vous pouvez en rappeler le contenu à… je ne sais plus son nom.

— Brutedeveau, me dit Cafaret. Non, je ne peux pas.

Un silence suivit.

— Pourquoi ne pouvez-vous pas ? demandai-je de la voix dont j'aurais dit : « Pourquoi ne voulez-vous pas m'aimer ? »

Alors, Cafaret prit un air désinvolte. Il venait d'avoir la sensation que j'étais un enfant, et il méprise les enfants. Il dit avec une moue négligente :

— Nous ne sommes pas fondés sur le principe d'autorité.

Moi qui voulais causer !… Dans un sursaut je me dis : « Voyons, c'est trop bête… ou trop hypocrite. Il ne pourra jamais me dire cela deux fois ! » L'autre n'y tenait pas : pourquoi se répéter ? Il restait immobile et imprenable. J'éclatai :

— Ainsi, c'est votre premier et dernier mot ? Vous ne pouvez rien ? Vous ne voulez rien ?

— Nous ne voulons rien non plus contre vous, dit Cafaret, levant une main prudente, la main de Ponce Pilate.

— Comment ! m'écriai-je. Qui n'est pas avec nous est contre nous !

— Cela… c'est votre conception, murmura le bonhomme, qui se renfonça dans son ombre. Mais nous avons indiqué bien des

fois dans les notes que je parle, que le droit de penser, et par conséquent de penser n'importe quoi, était le premier des droits.

— Ce qui n'est pas vrai ! lui dis-je vivement. La preuve, c'est que vous trouvez bon qu'on enferme les fous, et ce sont les plus authentiques des libres penseurs !

— Oh ! pardon, pardon ! reprit Cafaret qui pour la première fois prit un ton passionné, je suis receveur des postes, mais je n'accepterais pas, vu que je juge que c'est une situation incompatible avec la dignité humaine, d'être directeur d'un asile d'aliénés !

— Alors, lui dis-je, si vous respectez toutes les pensées, je ne dis pas : « Donnez l'ordre » mais « Conseillez à…

— Brutedeveau.

— De ne pas se dresser contre la nôtre, en ne l'imprimant pas !

— C'est qu'il y a la sienne, que la Ligue des Droits de l'homme respecte aussi.

— Pourtant, quelqu'un se trompe, lui ou nous !

— La Ligue des Droits de l'homme a été fondée pour respecter aussi celui qui se trompe.

Cafaret avait redressé la tête sur cette déclatation capitale. Je me levai brusquement, m'excusai d'être venu, et sortis.

Il faisait une soirée de juillet triomphale ! Le village était doré, et les champs rayonnaient. Le soleil paraissait le glorieux époux de la terre ; on eût dit qu'il venait de l'épouser et la comblait de

dons. Transporté tout à coup dans la féerie de ces noces, je bus l'air à pleins poumons. Je me dis :

— Les Cafaret ne comptent pas ! Quelle sottise, au grand jour, d'entrer dans ces repaires d'oiseaux de nuit !

Mais comme je marchais, j'aperçus, venant au-devant de moi, Brutedeveau lui-même ! (Saint-Remy me l'avait montré sur la route.) Ah !... un sentiment fort me poussa droit vers lui. Je l'abordai, je l'arrêtai :

— Monsieur... parlons d'homme à homme !

Brutedeveau avait une face morne, où cette apostrophe n'éveilla rien. « Je vais prendre un train, dit-il, je n'ai pas le temps... »

— Je ne vous demande, lui dis-je, qu'une minute ! Nous sommes tous deux Français, c'est-à-dire raisonnables. Je m'adresse à votre intelligence (son front avait l'air d'un mur) — et à votre cœur (une brume couvrait ses yeux). Vous êtes un homme libre. Dominez en vous le typographe malséant. Voyez plus large, plus loin !

Brutedeveau répondit lentement :

— Je me refuse à prêter la main à ce qu'on imprime un texte, qui rapport à l'école laïque la tient pour une erreur. J'estime et je considère que l'enfant, à rebours de ce que lui enseignent les prêtres, trouve à l'école laïque une vision de la vie sans dramatique. Pas d'enfer, pas de punitions ! La Paix, la Science, qui place l'enfant rapport aux choses, bien en face d'elles, pour en tirer le maximum de bonheur et de bien-être. Ceux qui se refusent à évoluer et continuent de croire une religion qui est d'un autre âge,

comme la chandelle et la diligence, je les tolère, mais personnellement je considère et j'estime n'avoir besoin ni du culte ni des prêtres, adorant Dieu partout où je le rencontre, adoptant rapport aux miracles l'attitude purement scientifique, et sachant que des pratiques telles que le jeûne et le maigre ne sont point religieuses, mais hygiéniques et pharmaceutiques !

On pouvait se demander à l'entendre, s'il parlait ou récitait. Il en était à son appréciation sur le maigre, quand un jeune lieutenant d'infanterie passa, et comme il passait, Brutedeveau fit cette remarque :

— L'armée me paraît aussi le prolongement inopportun d'une époque barbare révolue.

Le lieutenant s'arrêta net. Il avait une figure claire et décidée :

— Monsieur, dit-il, voulez-vous une paire de claques ?

— Je ne demande rien, dit Brutedeveau, je cause à ce Monsieur.

— Ainsi, dit le lieutenant, vous ajoutez la lâcheté à l'insolence ! Je vous somme de retirer le propos que vous venez de dire !

Le lieutenant avait rougi d'indignation. Brutedeveau, qui était blême, balbutia, tourné vers moi :

— Vous voyez ce qu'on devient à fréquenter les armes !

— Bien ! dit le lieutenant, je ne vous ferai pas l'honneur de vous gifler en uniforme. J'habite cette maison. Le temps de passer un vêtement aussi laid que le vôtre, je reviens et vous casse la gueule. Si vous êtes un homme, vous saurez m'attendre !

Je le vis courir et entrer chez Saint-Remy : était-ce son fils ? Je demeurai stupéfait, quand l'autre dit, le plus naturellement du monde :

— On ne peut empêcher les loups de vouloir mordre, ni les officiers de vouloir tuer. Salut, monsieur ! Je vais prendre mon train.

Je me précipitai chez Saint-Remy. Le lieutenant appelait, demandait un pantalon, un veston.

— Il est parti, criai-je, il est à la gare !

L'autre apparut, déshabillé, dans l'escalier :

— C'est honteux, fit-il, honteux !

Saint-Remy sortait de son bureau. On lui expliqua l'incident. Il dit dans un sourire :

— Calmez-vous ! Tout s'arrangera. Ne brouillons pas les cartes ; vous verrez que nous gagnerons !

M. Bourdelange, député de la Basse-Vienne, venait d'arriver. Il me le présenta avec une évidente satisfaction. Ce Bourdelange arrivait de Marseille, où il avait parlé la veille. Il devait être le lendemain à Roubaix. Il avait trouvé le moyen de venir dîner à Pont-sur-Indre.

— Celui-là est un ami, dit Saint-Remy, un ami véritable ! Nous relirons, ce soir, ensemble les Deux Pigeons !

Je fus tout de suite surpris que Saint-Remy manifestât tant de prévenances à ce parlementaire franchement commun. Mais… il avait peut-être besoin de lui !…

— Dès que le B. B. R., dit Saint-Remy, sera paru, nous aurons, grâce à Bourdelange, une clientèle patriotique de premier ordre !

— Quand paraîtra-t-il ! soupirai-je.

— Ah ! Vous n'avez pas réussi ? dit vivement Saint-Remy. Eh bien ! j'en suis presque heureux ! Une concession trop rapide de l'adversaire ne laisse plus de place à son amour-propre, qui étouffe et prend sa revanche. Il vaut bien mieux qu'il se satisfasse d'abord. Et demain ou après-demain, il se rendra !

— Il est admirable d'optimisme, dis-je en regardant Bourdelange, et c'est pour cela que je l'aime !

— Je suis comme Bourdelange, dit Saint-Remy qui lui mit la main sur l'épaule. Je crois en dépit de tout !

— Il est généreux pour moi ; c'est pour cela que je me ferais tuer pour lui ! dit Bourdelange, en me regardant.

M Saint-Remy parut, les traits tirés, l'œil inquiet.

— Je pense, dit-elle, qu'on peut se mettre à table…

— À table ! commanda Saint-Remy. Vous n'aurez, Messieurs, qu'un dîner simple, mais sain. Quant à la qualité de l'esprit, il dépend de vous !

Bourdelange sourit, s'assit, et commença de parler. Il commença et continua. Il continua et ne s'arrêta plus.

Cet homme est plus banal que commun. Il est représentatif. À lui seul il évoque non le Parlement, mais le système et l'éloquence parlementaires. Il réalise ce prodige, en ramenant tout à soi, de rester magnifiquement impersonnel. Il parla durant tout

le dîner, raconta des séances de la Chambre, des meetings, des entrevues avec les hommes les plus variés. Tout s'absorba en lui, disparut en lui, et rien ne demeura que lui. Au dessert, il évoqua Mussolini, ce que Mussolini lui avait dit : rien ne subsista de cet homme puissant ; c'était lui, Bourdelange, qu'on voyait avec son ronron sans défaillance, la rondeur de sa conception patriotarde, ses périodes que mentalement on aurait pu terminer toutes.

— Vous avez un organe magnifique ! dit Saint-Remy émerveillé. On comprend que la France entière vous écoute bouche bée !

Et je songeais à cette éloquence satisfaite, promenée du Nord au Sud et de l'Est à l'Ouest, sans qu'un effort soit même tenté pour s'adapter aux esprits, aux climats, aux intérêts, à toutes les nuances de la vie. Ce qui m'attristait, ce n'était pas Bourdelange ; il faut peut-être de ces gens-là ; c'est que Saint-Remy ne parût pas attristé. M Saint-Remy seule était triste, mais c'était le souci de sa maison. Elle n'a jamais vécu qu'avec des hommes ; on sent chez elle le respect de l'homme et de ses égoïsmes ; elle ne mange guère, pour veiller mieux à ce que les hommes mangent bien : les hommes ont besoin, paraît-il, de bien manger… Je ne pouvais m'empêcher d'être mélancolique. Cafaret, Brutedeveau, Bourdelange en une soirée ! Quel déversement de bruits affreux ! Et dire que le monde a entendu passer des êtres comme Mozart !…

Le dîner fini, on sortit dans le jardin. C'était une soirée de lune : elle commençait de monter au-dessus des arbres.

— Ah ! dis-je au lieutenant, celle-ci console de tout !

Le lieutenant était jeune, fort et rond, emplissait sa vie d'exercices précis et limités, commandait d'après le code, obéissait se-

lon le règlement, ne sentait aucun besoin d'être consolé. Il sourit.

Je dis : « Si nous faisions un tour ? » — « Faisons un tour ! » — dit le lieutenant. Mais à peine étions-nous sur la route, dans les rayons d'argent de la lune, qu'un incident se produisit, à croire que cet astre malicieux l'avait provoqué. Un pochard se présenta, qui malheureusement était l'adjudant des pompiers, et en uniforme ! Il avait un délire sinueux et blasphémateur. Il tomba sur nous, qu'il traita de « fascistes », puis de « vendus ».

Je n'y prenais pas garde, mais le jeune lieutenant s'empourpra :

— Parfait ! dit-il. Je cours passer mon uniforme, puisque vous avez l'honneur d'en porter un, et vous allez mesurer la valeur de mes muscles, quand je défends les idées pour lesquelles on m'achète !

Il disparut, avant que j'aie pu l'approuver, et presque aussitôt le pochard s'éclipsa, avant que j'aie le temps de l'accabler. En avais-je envie d'ailleurs ? Je crois que je ne cherchais plus que le silence dans la solitude. J'étais soudain comme un instrument désaccordé. Je venais d'éprouver de graves dissonances avec Saint-Remy lui-même. Je le voyais souriant devant les plus sales bêtes, admirant un endormeur, fier d'un fils honnête, mais borné. Sans doute était-ce le modèle de l'homme d'action, qui ne doit jamais opposer sa nature, mais l'adapter, ronger avec les rongeurs, ruminer parmi les ruminants.

Au fond, je me trompe sur moi-même : je n'ai qu'une passion, le beau, parce qu'on peut créer de la beauté sans rencontrer la laideur, tandis qu'on ne peut pas faire du bien sans que le mal

soit toujours là, ne serait-ce que sous la forme immédiate de l'ingratitude.

Je ne suis pas de force à fréquenter ni Cafaret ni Bourdelange. J'étouffe ; je meurs !... Quand je pense à mon enfant dans la haute montagne, je voudrais déjà qu'un train m'emporte. Qu'est-ce que cet effort pour me dominer moi-même, pour avoir l'air de servir une société à laquelle je ne crois pas ? Qu'elle prospère ou crève, avec ses tribunaux, Sorbonnes et banques, je me demande ce que cela peut me faire, ce que je regretterai si elle s'effondre, puisque je n'aurai que des sarcasmes si elle s'affermit. Que c'est difficile d'être logique ! La bassesse des hommes m'épouvante ; je rêve de m'écarter d'eux... puis m'aperçois que je voudrais surtout les aimer. Comment faire ? Quand je crie : « Non ! Non ! Plus de société ! » ce n'est pas ma pensée. J'aimerais tellement mieux que le juge soit juste, le financier désintéressé, le professeur débordant d'amour, enfin que les hommes soient des anges, et je m'élance... vers des rencontres impossibles !

C'est l'œil de Cafaret qui a raison : je ne suis qu'un enfant. S'il y avait dans le monde une femme pour m'aimer, elle dirait : « Enfant... ou poète ! » Mais sans cette femme pour me louer, je n'ai d'autre chance, ici-bas, que d'être l'égal de rien. Et après tout, que m'importe ! Rien ne peut me décourager : je le suis.

Ah ! inconstance ! fragilité ! Le lendemain, dans le train qui m'emmenait vers Paris, j'avais, une fois encore, oublié toutes mes déconvenues, et je m'émerveillais... du progrès des hommes !

Les chemins de fer, ne trouvez-vous pas, mon amie, que c'est une des plus belles inventions que l'esprit ait mises au point ? C'est la force sans effort, la vitesse sans secousse, l'audace si aisée

qu'elle rassure, et il y a de la grâce dans cette combinaison du chemin parcouru sans fatigue et de l'heure atteinte avec justesse. Quel heureux ensemble ! J'y admirais le calcul et la discipline. Tous ces trains qui, chaque jour, nous attendent à heure fixe. Il suffit que le désir nous vienne de les prendre : ils sont prêts ; ils partent ; ils vont où il faut, sans erreur. Tout cela nécessite un ordre, qui n'a d'égal… que dans l'armée et l'Église, je crois qu'on peut le dire sans sacrilège.

Bref, je suis arrivé, pénétré des miracles où peut atteindre l'esprit. Mais… comme je traversais la gare d'Orsay, une musique d'orgue emplissait l'air, et je me suis arrêté. Je me trouvais entouré d'ondes pieuses ! Parmi des voyageurs et des bagages profanes, courait le mouvement d'une prière, l'élan d'un hymne sacré. J'ai dit à mon porteur :

— Qu'est-ce qui se passe ?

Il m'a répondu, l'air indifférent :

— C't'une messe, à la radio.

Du génie je tombais dans la démence ! Le jour où Bruxelles fit au Roi Albert de solennelles funérailles, j'étais à midi dans le buffet d'une gare morte, sur une ligne des Deux-Sèvres. La bonne, constellation de taches de rousseur, tourna le bouton de la T. S. F., et voici que deux commis-voyageurs, le lampiste et moi, nous commençâmes d'entendre les chants de la liturgie sous les voûtes de Sainte-Gudule ! Je me rappelle que je me dressai devant ma table ; je me représentais la cérémonie, cette assemblée qui figurait toute la nation, le long cercueil où reposait l'héroïsme, — lorsque la bonne cria :

— Un veau au cresson, — un !

Ce n'était qu'une pauvre phrase : elle m'atteignit pour la vie. Je sais que je ne la chasserai plus jamais de ma mémoire. Elle y reparaît, la traverse, telles ces douleurs qui courent entre deux côtes. Je la trouve si symbolique de nos malheurs présents ! Rien, il n'y a plus rien à sa place ! Une messe dans un buffet ou dans une gare ! À la messe, il faudra bien penser à des voyages et à des menus.

Je rentrai à mon hôtel. Dans ma chambre, je retrouvai la messe ! Elle m'arrivait à travers la cloison. Mon voisin l'écoutait en faisant sa toilette : le bruit de l'eau se mêlait aux orgues. Brusquement, il dut l'arrêter. J'entendis la voix du speacker — c'est bien ainsi qu'on dit ? — cette voix satisfaite de Sganarelle primaire, qui répand des vérités définitives sur un monde d'imbéciles.

Je regardai mon singe, il était triste ; le Ravi : il était gai ; l'Égyptien, il se gardait de rien être. Je n'avais pas enlevé mon chapeau : je ressortis. Dimanche. Je me dirigeai vers une église. Je me disais : « Prier, seule réponse à tant de désordre ! Monter à Dieu ; laisser les hommes. » Je vous surprends ? Vous ne me saviez pas pieux ? Je n'ai pas changé, hélas ! Je me demande toujours ce qu'il faut croire. Mais j'ai des élans. Les églises me sont un refuge. Je n'y entre pas, je m'y précipite. Puis je reste des semaines sans y aller, lorsque, comme aujourd'hui, j'y suis blessé.

Récemment, j'ai trouvé dans mon courrier une lettre de Reims qu'ornait ce cachet de la poste : « Reims, sa cathédrale, son champagne. » J'aurais voulu être chez le Ministre, et lui tirer les oreilles, en l'appelant : « Petit mufle ! » Comme ç'eût été

exagéré ! Ma révolte ingénue aurait révolté la plupart de Messieurs les ecclésiastiques. Pauvre clergé ! Je viens d'assister à ce qu'on appelle encore une messe dans une paroisse de Paris. Rien n'y a plus aucun sens… comme à la gare d'Orsay. Je le signale simplement, sans rien décrire. Une description ne redonnerait pas de l'esprit à ceux qui en manquent. Je le signale, parce que mon amertume a eu des conséquences. Quand j'ai été sage quelque temps — est-ce manque de force, ou bien excès de tempérament ? — mon sang s'échauffe, mes idées s'assemblent, mes paroles se précipitent. Aujourd'hui, je regrette ce que j'ai fait hier. Je dis : « À quoi bon ? » Hier, rien ne m'aurait arrêté !

Vers la fin de l'après-midi, j'avais subi, c'est vrai, l'agacement de deux rencontres stupides. D'abord, un cortège d'épiciers grévistes, qui promenaient des écriteaux, hurlant sur l'air des lampions : « Appliquez les lois ! Appliquez les lois ! » Je regardais ces ahuris barrer la rue, assourdir les passants, croyant nous intéresser à leurs intérêts. Le plus âgé n'avait pas vingt ans. Une femme du peuple, qui portait une lourde charge, haussa les épaules et dit :

— Ça vient de naître, et ça voudrait mener le monde ! Quand ils auront comme moi trente ans de travail dans les pieds, et élevé six enfants qui ont tous un métier dans les mains, alors peut-être, je leur donnerai ma considération !

Cette femme m'aurait rendu de la bonne humeur, si trois cents mètres plus loin, je n'étais tombé sur des échappés de la Salpêtrière, qui criaient sur le même ton : « Des retraites aux vieillards ! Des retraites aux vieillards ! » Sexagénaires hébétés, après des adolescents obtus. Je me dis : « Quel régime ! » J'entre dans un café. Il traîne sur une table un journal du soir. Les gros

titres, les photographies confuses, les annonces obscènes, les échos menteurs, le roman pseudo-historique, tout est à donner des nausées ! Je m'enfuis ; je passe devant une boutique de parfumerie-mercerie. Parmi des flacons et des jarretelles je vois des livres : je m'arrête. La Chartreuse de Parme trône au-dessus d'un soutien-gorge, près d'une brochure intitulée : « Ton corps est à toi ; tu n'enfanteras que si tu veux bien. » J'entre encore. Au milieu de pelotes de fil, de chemises et de corsets, je trouve deux petits vieux inoffensifs, morts depuis longtemps, mais qu'on n'est jamais venu chercher. Je dis, en montrant la brochure : « Ce sont bien, n'est-ce pas, des conseils pour l'avortement ? » La petite vieille ressuscite : « Oh ! monsieur, répond-elle suffoquée, les Messageries ont mis cela dans notre lot, mais nous ne savons pas ce que c'est !... »

Il n'y avait rien à dire : je suis parti. Mais à ce moment-là, je me suis senti moralement submergé. Il faut une limite à la lâcheté, à la bêtise. Sinon, c'est la crue qui emporte tout. Un prêtre passait. Je l'ai reconnu : il avait dit cette messe qui m'avait tant désolé le matin. Je l'ai abordé :

— Monsieur l'abbé, avez-vous une minute ? Merci ! Voulez-vous regarder cette mercerie, qui joue à la librairie ? Voulez-vous jeter les yeux sur le marchand de journaux ? Avez-vous rencontré ces cortèges de hurleurs ? Quel sentiment éprouvez-vous devant tout cela ? N'est-ce pas celui d'un naufrage, d'une humanité à la dérive, et que le bon sens a fui ? Je vous demande pardon de ce discours, monsieur l'abbé, j'ai encore ma raison ; je vais vous en donner la preuve : ce matin, j'ai suivi la messe que vous avez dite ; elle m'a gravement atteint ! Dans une société qui n'a plus de spiritualité, j'espérais trouver là tant d'esprit ! Quelle décep-

tion ! Étiez-vous malade ? Avez-vous perdu la foi ? C'était horrible la lassitude de vos gestes pour célébrer ce sacrifice divin.

Àces mots, l'abbé, qui avait pâli, s'insurgea : — Mais, monsieur…

Je le coupai net :

— Vous aviez l'air de renoncer, comme le reste du pays ! Je sais bien qu'il n'est pas habituel, quand on pense des choses terribles, de les dire à celui qui les suscite. Je n'aurais pas été vous trouver chez vous. Je vous rencontre. C'est peut-être un signe. J'en profite !

— Monsieur, me dit l'Abbé en ricanant, seriez-vous Ministre de la morale publique ?

— Monsieur l'abbé, lui dis-je, je suis Français et chrétien. Je sais donc que vous avez la plus haute des vocations, et aussi qu'il ne doit rien y avoir de plus humble qu'un prêtre : ne m'opposez pas votre vanité meurtrie ! C'est mon humilité à moi qui, ce matin, a été blessée. Vous ne disiez pas vos prières : vous les grogniez. Vous êtes las ? Je le comprends. Vous avez une paroisse éreintante ? J'entends cela. Vous mariez, confessez, enterrez ? Hélas ! nous le savons tous ! Mais vous êtes prêtre, vous devez être sublime, et vous ne l'êtes pas. Voilà de quoi le pays meurt !

Àces mots, il me sembla qu'il tremblait… de peur ou de colère. Il regarda si on écoutait. Et je continuai :

— Vous n'avez pas l'air de sentir le respect que j'ai pour vous, monsieur l'abbé, à la minute où je vous bouscule avec cette violence ! Que n'êtes-vous un saint ! Voilà ce que je demande, avec une indignation qui peut se changer dans la seconde en admira-

tion ! Car c'est d'admiration que j'ai soif, puisque je m'indigne ! J'ai besoin que les officiers soient des héros, les médecins des abîmes de charité, les prêtres des saints ! Quand vous n'êtes pas supérieur aux laïques, que vous restez à leur niveau, que vous entrez avec complaisance dans leur vulgarité matérielle — je pense à vos patronages, vos cinémas, vos jeunes abbés qui parlent argot — je ne vois plus grand'chose pour élever et sauver ce pays ! Ah ! cette messe de ce matin, le bruit des sous pour les chaises, le bruit des sous pour la quête, l'annonce fatiguée des offices de la semaine, ces fidèles qui traînaient les pieds, les bâillements de l'enfant de chœur, et misère des misères, cette communion donnée par vous avec autant d'ennui que si vous aviez distribué des prospectus pour vente de charité !

— Monsieur !

J'ai cru qu'il allait sauter sur moi, mais il se retint, fit mine de s'écarter, revint sur ses pas. Enfin… il dit d'une voix essoufflée :

— Je ne sais pas pourquoi je m'indigne… Je crus qu'il allait me jeter des mots d'orgueil et de mépris.

— Après tout, reprit-il avec effort, c'est peut-être vrai. Je suis peut-être un sujet de scandale… Votre ton est sincère… Je vous demande pardon, monsieur !

Je le regardai : il y avait une buée sur ses yeux. N'ayant pas prévu ce retour si brusque d'une âme que j'accusais pourtant de plus de négligence que de médiocrité, je sentis une émotion. Le mot de scandale n'avait pas un son de parfaite contrition ; mais… il fait partie du langage ecclésiastique ; je ne m'y attardai pas ; je repris :

— Monsieur l'Abbé..., je ne voudrais pas vous paraître trop violent. La violence est nécessaire, à une époque où tant de niais parlent avec béatitude des progrès de la religion ! La religion ! Elle fond comme neige au soleil ! On ne voit plus que des mares et des flaques, ces symboles de la stagnation et de l'indifférence. Pascal l'a crié : il n'y a plus assez d'hommes pour se passer le flambeau de l'esprit ! Sous le prétexte de la tolérance, on a loué, fêté, fait triompher tous ceux qui n'étaient que les servants du veau d'or ! Ah !... cette fois-ci, je prêche ; je prends le vocabulaire des sermons ! Il est temps que je rentre dans la nuit, d'où je suis sorti pour vous aborder, avec une audace... que je ne regrette pas !

Àla vérité, je me demandais si je la regrettais ; c'est mon amour-propre qui décida. Celui de l'abbé, malgré ses paroles, n'était pas étouffé non plus, car nous nous quittâmes aussi maladroitement l'un que l'autre. En somme, j'étais confus ; l'abbé aussi. Quelle histoire !... et quelle lettre je vous inflige ! Mais tout se tient, chère amie. Si je n'avais pas été à Pont-sur-Indre, je n'aurais pas eu cette crise à Paris. Si je n'avais pas subi Cafaret, j'aurais laissé ce prêtre à la mollesse de son sacerdoce ennuyé. Ne pouvant « causer » avec le premier, j'ai voulu « causer » avec le second. Toujours cette manie, cette tentation, cette prétention ! Je ferais mieux...

Je n'ai pas fini ma phrase : on m'appelait au téléphone. Saint-Remy !... Devinez ce qu'il me demande ? De partir pour l'Allemagne, en voyage d'études ; et d'essayer... d'aller causer avec eux, là-bas. Ah ! le destin est le plus fort ; on n'échappe pas à son destin ! Je l'ai senti... je viens d'accepter ! Voici vingt ans, bientôt, qu'on ne s'est pas battu. Voici vingt ans qu'on parle tous les jours

de se rebattre. Il n'y a pas eu un printemps, un été libre de cette angoisse. Que croire ? Qui croire ? Je pars… et je ferme ma lettre, pour préparer ma valise. À bientôt, chère Hélène. Je vous écrirai de l'autre côté du Rhin.

8

13 juillet 1937.

Ma chère Hélène,

Si l'on en juge au nombre de pages, ceci ne peut guère s'appeler une lettre ! C'est un rapport, un mémoire ! Vous allez croire que l'Allemagne m'a converti à ses mœurs et que je ne sais plus m'exprimer que par une thèse ! Grâce à Dieu, ceci est une lettre, où il n'y a pas une ligne qui ne s'adresse à vous. Je vous parle, je vous vois, je suis heureux,… je suis bavard !

Mon amie, je viens de faire un voyage important, qui ne vaut guère par le pittoresque des aventures, mais par les quelques idées que je rapporte. Je ne vais pas vous faire un récit au jour le jour, en me complaisant à des anecdotes, mais de mes rencontres je voudrais tirer pour vous… et pour moi quelques vues d'ensemble, qui résumeront ce que je crois comprendre.

Je n'avais pas vu l'Allemagne depuis la guerre. Je m'attendais, comme quand on arrive en Italie, à rencontrer le Dictateur d'abord, tout de suite. Nous sommes tellement obsédés par cet Hitler et ce Mussolini ! Je me rappelais que sur la première des maisons italiennes j'avais trouvé la pensée du Duce au-dessus de sa signature. Passé le pont de Kehl, j'ai cherché l'autre ; mais

cette fois j'ai rencontré le passé ; il est encore là ; tout n'est pas changé ; tout n'est pas conquis ; il y a la vieille Allemagne du Sud, intacte, rêveuse et triste, avec ses villages qui sont tous de petites villes, ordonnées, repeintes de la veille, ses maisons lourdes, ses cultivateurs engoncés dans leurs bottes et leurs tabliers de cuir, sous des casquettes rigides. Toutes les petites filles ont deux nattes et une robe verte. Tous les petits garçons sortent de l'école, quand on passe. Le sac qu'ils ont sur le dos comporte un entourage en peau de vache. Toutes les vieilles femmes s'agitent avec un balai. Les toits sont épais, les volets massifs ; pas une maison qui n'ait son jardinet, où chaque caillou luisant a dû être astiqué, le matin même. Dès qu'on est dans la campagne, apparaissent les sapins : des forêts de sapins, des fourrés de sapins, des parcs en sapins, des collines couvertes de sapins, des routes bordées par des sapins, des sapins isolés, enfin tous les genres et assemblages qui se puissent voir et concevoir en fait de sapins ! Très loin d'Hitler, j'ai pensé toute une journée, à Hermann et Dorothée… Dans cet ordre mélancolique, devant tous les hôtels du Lion d'or, j'évoquais le poème de Gœthe. J'ai rencontré le pasteur, l'apothicaire, le juge. Mais soudain… nous nous sommes trouvés (j'étais dans une auto avec des Américains muets) devant un écriteau géant qui annonçait une « autostrade ». Alors, la route a commencé de tourner et de faire d'étranges évolutions, comme s'il fallait des précautions et des manières pour aborder cette haute nouveauté ; puis la voiture a pénétré, glissé, coulé… et a paru s'immobiliser, roulant à toute vitesse sur cette immense voie, où tout souvenir de Gœthe rapidement s'évanouit pour laisser la place au Dictateur, à sa volonté, à sa seule image. L'Allemagne nouvelle ! Ah ! oui, maintenant elle était là, éclatante, ad-

mirable, avec son travail acharné, son industrie parfaite, sa décision de réussir. Je demeurais stupéfait.

La machine allait comme dans un rêve, sans apparence d'effort, n'ayant plus l'air de l'emporter sur la route ; la route au contraire la portait, route en ciment, route sans défaut ! — Sans danger non plus : elle était double ; on ne croisait rien ; une vaste plate-bande, plantée naturellement de sapins, séparait les voitures qui circulaient dans les deux sens sur des pistes larges et droites. Je regardai le cadran de vitesse : nous marchions à cent dix à l'heure, et c'était si simple, que pour la première fois de ma vie je m'aperçus que la mécanique pouvait atteindre à la grâce, ce diamant de la beauté. Je ne pouvais m'empêcher de dire tout haut : « C'est merveilleux !... » Et je pensais à l'auto autant qu'à la route, à leur mariage heureux, au génie particulier de ce siècle.

Du ciment, de l'acier... et c'est une impression de douceur et de souplesse ! La route n'a ni courbe, ni variante ; elle est d'une stricte monotonie... et on ne s'ennuie pas, quel miracle !

Mais tout à coup, je ne sais pourquoi ni comment, je pensai avec quelle foudroyante vitesse camions, canons pourraient un jour s'avancer par la même voie pour tomber en trombe sur la France. Et ce fut la fin de mon plaisir !...

Il est vrai qu'au bout de l'autostrade nous atteignîmes une ville, où les visages se montrèrent empressés. Comment croire à de nouveaux massacres ? Dès que nous demandions la route, il y avait dix passants pour nous l'indiquer. Un chœur ! Ils voulaient tous à la fois rendre service. Quels braves visages de servitude et de bonté ! Servir et plaire, ces deux désirs éclataient dans leurs yeux. Les sergents de ville étaient les plus épanouis : on devinait

la profession du bonheur, celle qui met de l'ordre officiellement. Mais les autres étaient si heureux d'y aider ! Si l'on devait s'arrêter, vingt bras se levaient pour nous prévenir. Devant les rues interdites, au risque d'être écrasé, toujours un gros homme se mettait en travers. Et souriant, d'autant plus épanoui qu'il avait vu l'« F » de la France sur l'auto.

Ce fut mon impression première ; je la confirmai partout. Durant trois semaines, je n'ai rencontré que des gens aimables ! Aimables avec la passion de l'ordre, à laquelle ils m'ont associé. Des hôteliers accueillants ; des usiniers empressés ; des chefs, sous-chefs et commis de Propagande, à mes pieds, avec des documents, des invitations, des sourires. À tel point… que ce fut trop ! Je n'ai pas été ravi ; j'ai été gêné. Pour eux et pour moi. Ils l'ont senti, puisque le personnage le plus important d'un ministère m'a demandé, dans l'inquiétude :

— Nous sommes aimables, n'est-ce pas, monsieur ?

Et comme je murmurais :

— Mais voyons !

Il a dit :

— Je veux dire, n'est-ce pas, monsieur : nous sommes assez aimables ?

C'est une des nombreuses fois où moi, qui aime parler, je n'ai plus trouvé qu'à me taire.

Avec de la méthode et de l'aménité qui ne croirait qu'on réalise une civilisation parfaite ? Celle des Allemands reste pourtant grossière. Je n'ai pu m'empêcher de sourire, au Musée de Mu-

nich, devant le régiment des bustes romains. Ils sont là en exil. Ennuyeux, mais surtout s'ennuyant. Rome, la Rome affinée par les Grecs, n'a pas atteint la Germanie. Les Germains n'apportent aucun esprit à ce qu'il y a de plus important dans la vie matérielle : la table et le lit. Leur table est horrible ; ils mangent du poulet bouilli, et des pâtisseries d'un poids effroyable, véritables produits d'usine ! Quant au lit… ils ne soupçonnent pas ce que c'est. La tendresse y est un leurre : on y vit dans les courants d'air, sous un drap boutonné sur un édredon ! Enfin, ils montrent dans toute leur vie un manque de goût si certain que c'est peut-être le trait le plus important de leur nature, et qu'après s'en être amusé, on se demande : « Mon Dieu, est-ce qu'il suffit d'en rire ? Il vaudrait peut-être mieux comprendre. En riant, on les vexe ; on prépare leur rancune et le carnage. Tandis qu'en voyant clair, on peut les aider… qui sait, les consoler ! »

Procédons par ordre. Rions d'abord. Vous-même, Hélène, si délicate, et qui n'aimez pas vous moquer, auriez-vous résisté aux deux traits que je vais dire ? Je passe sur les têtes des hommes, ces têtes rasées où le coiffeur ne laisse au sommet qu'une mèche qui à l'air d'un plumage. Je passe sur les milliers de petits chapeaux verts d'une obsédante laideur. Je passe sur les sacs que tant de femmes portent en carnassières, suspendues à l'épaule par une longue courroie, et pour vous je recueille simplement deux perles.

Arrêtons-nous, au cœur de Munich, devant un magasin de souliers. Voici de quoi chausser plus de cent hommes et cent femmes, et tout de suite on est accablé par le nombre ! L'habileté dans ce commerce difficile c'est de faire un sort à la chaussure… en faisant oublier le pied. Non, les Germains ne veulent pas !

Leurs souliers se présentent alignés sur trois rangs, dans un ordre offensif. Une troupe en marche, déjà ! L'impression est suffocante. Mais pour l'apaiser — ô trouvaille imprévue ! — jaillissant d'un vase, au milieu de tant de chaussures, une gerbe de fleurs !

Peut-être allez vous dire : « Vous avez vu cette bouffonnerie une fois ! Pardonnez et passons. » Je l'ai vue dans tous les magasins de chaussures de Munich. Mais je passe en effet, je passe volontiers… et vous emmène à l'Opéra… ou enfin je l'imagine. Théâtre, musique, plaisir ! Hélène, nous allons côte à côte vivre une soirée devant un chef-d'œuvre. En descendant de voiture, vous sentez comme moi que nous laissons le monde réel ? Ah ! bien, oui ! Devant le contrôle, admirez, chère amie ! Il y a là en tenue, en blouses blanches ornées de la Croix-Rouge, prêts pour la syncope ou l'incendie, deux infirmières et un infirmier.

C'est fini… Je n'ai plus envie de me divertir. Je pense au malheur… Eux, ils y pensent aussi, mais pour être satisfaits de leur prévision et de leur sécurité. Comment sont-ils bâtis ? Voilà la question.

J'y ai réfléchi. Je crois… que les Allemands sont une race sensible, peut-être la plus sensible ; je crois qu'ils sentent tout ! Sans cesse choqués, blessés, ils demandent pourquoi on les blesse. En le demandant, ils nous énervent ; et il arrive alors qu'ils se font injurier, bien mieux, qu'ils aient l'air de l'avoir cherché… Sensibles, susceptibles, timides, tel est le fond de leur nature. Nous leur attribuons de l'audace ; ils n'en ont aucune. Ils ont l'effronterie brusque de gens qui n'osent pas, puis qui tout à coup, honteux d'être des humbles, se jettent sur les voisins ! Les Allemands sont des envahisseurs violents, parce qu'ils ne savent ni voyager, ni vi-

siter, ni s'imposer par la grâce et l'esprit. Gênés, ils deviennent maladroits ; et la maladresse enfante d'abord le mauvais goût. Les races au goût le plus sûr, les Grecs puis les Français, furent les plus inventives, c'est-à-dire les plus hardies, les plus libres. Le contraire des Allemands… si peu libres qu'ils ne conçoivent même pas le besoin de l'être ! Ils vont jusqu'à dire, avec un air d'occuper le sommet du bonheur, qu'Hitler leur a donné la liberté qu'ils désiraient : celle de vivre en commun !

Ce n'est pas cette vie qui affinera leurs mœurs. Que leurs femmes soient moins ridicules qu'avant guerre, qu'elles s'habillent en suivant de près des modes françaises, ce n'est pas une preuve de goût, mais d'imitation. C'est par le manque de goût qu'ils restent originaux.

D'ailleurs, le régime n'est pas né dans la beauté. Il est sorti d'une brasserie, à Munich. Pots de bière, fumée, voilà la mise en scène. Des buveurs, convaincus que leur race est la première du monde, et le juif le rebut de l'humanité, voilà pour les figurants. J'ai vu la brasserie, qui s'appelle Toni Gröbner. Elle est peinte en noir et sent le cigare refroidi. Au fond, une alcôve, où président maintenant les portraits d'Hitler et de ses lieutenants. Simples photographies, sans mystère, sans esprit. C'est là, qu'ensemble, ces hommes ont assemblé des lieux communs, mais décidé avec vigueur d'en faire des réalités. Un petit fonctionnaire enflammé, hitlérien de la première heure, M. Rimmermann, m'accompagnait dans ma visite ; il ne brûlait pas d'un feu clair et léger ; les Allemands, quand ils brûlent, brûlent comme la tourbe ; mais enfin il brûlait, semblait sympathique, m'a raconté cette révolution, qui fut brutale et courageuse. J'ai vu l'autre brasserie, celle où Hitler, payant d'audace, a menacé les ministres bavarois, et tiré

une balle de revolver dans le plafond pour les effrayer puis prévenir ses troupes, massées dehors. Il a obtenu un serment. Le serment a été violé dans la nuit. Le lendemain, comme il défilait avec ses hommes, il a rencontré les mitrailleuses de Berlin. Trente-six morts, et lui-même jeté en prison. Je comprends que M. Rimmermann vibre encore !

Nous avons plusieurs fois déjeuné ensemble, oh ! pas pour le plaisir : je lui tendais le menu, il disait : « N'importe quoi ! » En fait, il avalait des hachis, arrosés de bière brune, mais en les avalant, il parlait d'Hitler. Il m'expliquait : « C'est un homme du peuple, mais qui n'est pas rude comme le peuple. C'est un combattant, mais pour qui les horreurs de la guerre sont vivantes : il fera tout, vraiment tout pour la paix ! Vous le savez bien, il tend sans cesse la main à la France. Et pourquoi, pourquoi la France ne lui répond-elle pas ?... Enfin, c'est un chaste, un végétation, un anti-alcoolique ; la sobriété est le premier article de sa morale. Il a proclamé : « Tant qu'un ouvrier sera dans le besoin, je n'aurai besoin de rien ! » J'écoutais, et bien entendu sans répliquer. À la déclaration sur la France, que répondre ? On manque de confiance ; un point, c'est tout ; ce ne sont pas des choses à dire tout haut. Quant à la dernière phrase, elle n'a guère de sens. Même si la misère était abolie, ce qui est impossible, il y aurait toujours des ouvriers pour réclamer, ne serait-ce que ceux dont c'est le destin ! Mais M. Rimmermann, comme tous les Allemands, est ému par ce trait. Un jour, en sortant de table, il m'a montré les fenêtres de l'appartement de trois pièces qu'Hitler occupe, quand il vient à Munich. Il loge chez sa sœur, qui fait elle-même le ménage. Je me figure très bien tout cela en voyant les portraits de ce dictateur-prophète, sa mèche qui n'est qu'un épi, son nez en boule, sa petite moustache d'ouvrier. Il serait mal à

l'aise dans un palais, mais il y a de quoi enivrer le prolétariat primaire, c'est-à-dire l'immense majorité de l'Allemagne, dont l'esprit est si diminué. M. Rimmermann, qui est fin, s'efforce en le louant de prévoir les objections tacites. Il dit : « C'est un grand cœur » ; et devine aussitôt qu'on se demande : « Est-ce une tête ? » Alors, il ajoute vite : « Ses sentiments ont un fond rationnel. C'est un idéal-réaliste. » Puis il explique : « Surtout, c'est un Autrichien ! Ne l'oubliez jamais ! Il est souple ; il s'adapte. Il est à la tête d'un peuple qu'il voudrait assouplir. L'espoir d'Hitler, c'est de déprussianiser l'Allemagne ! »

En le disant, ce Bavarois penche la tête, attendri, sans soupçonner que l'Allemagne pourrait prussianiser son chef. J'ai osé lui rappeler le 30 juin 1936. Là, il a repris de la force :

— Vous a-t-on dit ce que nous avions subi, avant de gagner le pouvoir ? La prison et le reste !... Si ensuite, nous avons été durs, il le fallait. Je suis dur aussi avec ma petite fille... pour bien l'élever. La politique, comme l'éducation, exige qu'on soit sévère.

J'ai repris doucement :

— La sévérité n'explique pas le meurtre de la Générale Schleicher.

M. Rimmermann a paru contrit ; et joignant les talons :

— C'est un accident !

Cette conversation, je m'en souviens, eut lieu dans un musée de Munich. Musée rempli de tableaux conventionnels. Mais, à ce moment, nous sommes passés devant un portrait de Gœthe. Ah ! quelle noblesse ! Ce nez droit, ce regard d'âme, cette domination par l'intelligence ! Je n'ai pas osé dire : « Monsieur Gœthe, vous

êtes un homme ! » J'ai dit simplement : « Autre époque ! » Je ne me trompais pas. Les visiteurs, Allemands roses et timides, baissaient les yeux. La vulgarité rassure les faibles ; la supériorité les trouble. Ils s'absorbaient tous sur la date, le nom du peintre, puis passaient.

Ils passaient, sortaient, et à deux pas du musée trouvaient l'occasion d'épanouir leur nature, que la vraie grandeur venait d'embarrasser.

Au bout de la place Royale, vaste et nue, se trouvent deux « Temples de l'honneur ». Ce sont des colonnades à l'air libre, entre lesquelles reposent, dans de somptueux sarcophages, ceux qui sont tombés pour la cause hitlérienne. Des soldats en armes veillent sur leur repos, jambes écartées, le fusil sur le cœur, dans une immobilité solennelle qui saisit. Personne ne passe sans s'arrêter, sans monter les marches d'un des temples, sans s'incliner devant ce soldat vivant et les morts tombés en soldats. Honneur et valeur militaires sont autrement accessibles que la moindre pensée de Gœthe.

En la préférant, je ne diminue pas le régime hitlérien. M. Rimmermann a dû m'en grossir les résultats ; mais en faisant la part des outrances de l'amour, je constate encore des acquisitions.

— La plus importante, m'a-t-il dit maintes fois, c'est l'union des classes… bien plus profonde qu'en Italie, parce que l'Allemand pense plus profond !

Sur des propos de ce genre j'avais toujours plaisir à regarder M. Rimmermann. Il était gonflé de conviction, et je croyais voir autour de lui les fantômes de Kant, de Hegel, de Nietzsche, de

tous les philosophes « profonds »… qui ont empoisonné l'univers.

Je l'aimais aussi, quand il disait : « Être national-socialiste, c'est difficile ! Il y faut un grand mouvement de foi, une révolution du cœur ! » Mais cet aveu ne le satisfaisait pas ; il ajoutait vite :

— Je suis devenu national-socialiste par instinct. Je le suis resté par raisonnement.

Toujours la pensée, plus respectable que tout ! La pensée, pas les intellectuels ! Le régime est dressé contre eux. Le premier qu'on ait brimé, c'est bien Herr Professor, l'homme qui ne s'aère pas, qui n'est pas dans la vie, dont la pensée manque de simplicité. Pour agir il faut penser simplement. Telle est la thèse de M. Rimmermann, ce petit homme vif et tout heureux, quand il affirme que maintenant les classes sont unies grâce à des pensées simples, qu'il existe un esprit de communauté dans l'exploitation, qu'on a institué des « conseils de confiance » pour approfondir la confiance mutuelle, avec des « curateurs du travail » qui vérifient si elle s'approfondit.

Ce travail, on en a prôné partout la noblesse ; on ne cesse d'en développer le goût. Toute l'Allemagne à présent se lève avec la passion du travail, s'y rue, s'y enfonce, et se couche, la conscience radieuse, parce qu'elle a travaillé. Travailler, c'est créer, c'est étendre sa paternité ; l'Allemand est heureux d'être père. Il travaille avec acharnement, joie, solennité. Ce travail devient un orchestre wagnérien, et il vise non seulement la quantité comme jadis, mais bien la qualité. M. Rimmermann l'a souligné maintes fois :

— Puisque nous sommes idéalistes, un de nos buts, c'est la qualité !

Le « puisque » m'enchantait ; le reste me plaisait moins. Concurrence à la France ! Heureusement, les usines que j'ai visitées ne fabriquaient que des moteurs, et des machines qui me sont si étrangères que je n'ai pu me rendre compte si mon pays faisait mieux, ou moins bien. J'avais honte de déranger des ingénieurs pour voir des choses qui m'assommaient, mais M. Rimmermann le voulait, et les autres étaient heureux, comme s'ils m'avaient montré les jardins du Paradis.

Le travailleur, au bout de son travail, a besoin de se détendre. « Il faut, a dit Hitler, je veux qu'il soit heureux dans son cœur. » Il sait, en homme du peuple, le grand nombre de métiers terribles qui usent l'ouvrier sous prétexte de le nourrir. Il comprend qu'il faut au travailleur de la joie pour endurer le travail, mais il a créé la joie obligatoire, et malgré les chaudes démonstrations de M. Kiss à qui M. Rimmermann m'a confié, je ne suis pas convaincu que l'Allemagne ainsi tienne du bonheur. Il est vrai que le bonheur pour un Allemand c'est peut-être la force. Alors…

M. Kiss ne m'a pas déplu. C'est un homme simple, le rêve de M. Rimmermann. Il m'a montré des photographies d'enfants qui rient, de parents qui rient, d'ouvriers qui partent en vacances et qui rient ; et lui-même riait ! C'est un grand diable qui se contente d'apparences et de disciplines. Il m'a dit, avec la satisfaction du statisticien pour qui les chiffres sont une preuve :

— Il y a douze mille Allemands, qui en 1936 ont pu se rendre à Madère. C'était des ouvriers en marmelades et gelées… On construit dix bateaux, qui en dix voyages pourront emmener,

l'été prochain, trois cent mille Allemands vers la Norvège. Et on prépare une plage chez nous, pour en recevoir vingt mille !

Il trouvait ces résultats magnifiques : j'ai peur de les trouver lugubres. Ce qui plait à M. Kiss, c'est d'être engagé dans une voie morale. Il se gargarise de cette idée que tous les hommes ont droit aux beautés naturelles, et qu'il doit être à tous permis de jouir des biens terrestres ! Seulement, il n'y a pas de beauté qui résiste à trois cent mille Allemands, et les trois cent mille Allemands qui croient tenir la beauté, ne tiennent rien, puisqu'elle meurt en les rencontrant.

Illusion. Duperie ! Les pauvres à qui on promet le plaisir des riches ne l'ont jamais. Ils ne peuvent pas l'avoir. Ils en connaissent un autre. On les mène sur une plage : ils se baignent les pieds à trois cent mille ; ils ont la satisfaction des pieds dans l'eau. Mais comment éprouveraient-ils le haut plaisir de goûter la nature, qui, en femme honnête, se refuse à trois cent mille personnes ? L'organisation des loisirs ne procure pas de joies raffinées à ceux qui n'en ont pas ; elle les enlève à ceux qui en avaient. Quand on est Norvégien, et qu'il débarque trois cent mille Allemands, il ne reste qu'à quitter la Norvège et à renoncer à la solitude qu'on y goûtait. Ces grands régimes de troupeaux dirigés blessent mortellement les délicats. Le monde moderne n'est pas pour eux.

Ai-je eu tort de le faire remarquer — oh ! pas devant M. Kiss, il ne m'aurait pas entendu ! — mais devant M. Rimmermann ? Il a paru interdit, puis ayant réfléchi, m'a affirmé :

— Il y a des compensations ! De cette joie forcée, de ces loisirs de masses, de tout ce qui vous paraît laideur et pauvreté, nous ti-

rons, nous, monsieur, une beauté patriotique, car nous en retirons une patrie plus forte. Du fait que les Allemands travaillent ensemble et se distraient en commun, ils n'abandonnent jamais le sentiment national, et se trouvent ainsi d'accord sur tout. Ne croyez pas que nous nous soyons diminués en chassant les juifs. Il n'y a sur eux dans le pays qu'une pensée : on s'est débarrassé d'une vermine ! De même avec l'Église il n'y a pas de lutte tendancieuse. C'est elle qui a commencé. Et tout le peuple le sait bien ! Jusqu'en 1933, l'Église a refusé de nous enterrer religieusement. Pas un national-socialiste n'était admis dans la maison de Dieu ! Pourquoi ? Hitler avait reconnu que Dieu est le grand Directeur de l'humanité ! La preuve, c'est que le dimanche, on conduit encore à la messe les soldats qui le désirent. Mais l'Église n'a pas voulu de nous. Est-ce à nous de vouloir d'elle ? Voilà le raisonnement national. La nation sait très bien que nous la défendons contre ce qui la menace, Juifs, Église, bolchevisme. Et au contraire, que nous tendons la main à qui nous aime, l'Autriche. Vous vous énervez au sujet de l'Autriche… et de l'Anschluss ? Je vous avertis qu'il y a longtemps qu'il est fait ! Vous croyez le prévoir, l'attendez, le guettez. Mais ce n'est pas de l'avenir… c'est du passé déjà ! Réfléchissez, je vous prie. Est-ce que l'Autriche peut vivre toute seule ? Et Hitler n'est pas Autrichien ? Notre mouvement ne vient-il pas de l'Autriche ? Quelle folie si l'Autriche en était exclue ! Ce qui vous effraie, c'est notre agrandissement ! Avez-vous calculé que l'Autriche ce n'est que six millions d'habitants ? Londres… pas plus. Nous prenons Londres ! Cela vaut-il de s'inquiéter ?

Il y avait chez M. Rimmermann, quand il se plaisait à ces considérations, une sorte de roublardise si naturelle qu'elle touchait à la candeur : en Allemand fort, dont la force est voyante, il

tenait alors à me rassurer. Mais d'autre part, il passait ses journées à me montrer comme l'Allemagne est forte. Force du travail, force par la joie, la force de l'ordre, l'emploi de la force ! Le mot force, l'adjectif fort étaient la conclusion de toutes nos études, de toutes nos visites.

Kraft ! Kraft ! Kraft !... Curieuse langue ! Je croyais entendre un bruit de mâchoires et d'appétit ! Comme je ne cache pas mes impressions, M. Rimmermann et ses amis s'apercevaient à mon visage, quand la mesure était comble. J'avais brusquement la sensation de leur faire envie ; ils avaient tout à coup le sentiment de me dévorer. Alors, ils devenaient souriants, empressés, bonasses.

On m'emmenait voir les camps de travail, on me persuadait que c'étaient des bergeries. On me faisait visiter la jeunesse hitlérienne, en m'affirmant : « Nous préparons de petits bergers ! » On me parlait de l'armée, pour me signaler qu'elle est inoffensive. On philosophait sur la guerre et la paix, en précisant que la première est impossible à cause de ce qu'elle coûte, puis... était-ce le regret de cet état de choses ou l'espoir de le voir changer, on gémissait soudain, et on se mettait à mendier, sans fierté, sans pudeur, en m'étalant l'immense, l'effrayante pauvreté de l'Allemagne !

Toutes ces scènes, que de fois me les a-t-on jouées ? À Munich, à Berlin, à Francfort, à Hambourg ! Que de fois me suis-je demandé si je devais rire, répondre, croire, hausser les épaules ! La vérité, c'est que parmi ces aimables gens, j'ai tout le long de mon voyage éprouvé un malaise indicible. Et je crois que toute âme nettement française l'éprouverait comme moi. Causer avec les Allemands... ce n'est possible qu'en imagination ! Nous

n'avons ni idées ni sentiments qui puissent être échangés. Échangeons du fer, du charbon, des pommes de terre, de la volaille. Faisons du commerce ; mais de loin. De près, je ne réussis pas à m'abandonner… Eux non plus.

M. Kiss, dans son bureau de propagande pour la joie, m'a assuré ingénument que l'Allemagne ne désirait plus conquérir la France, et comme je hochais la tête, il a dit :

— Non, non ! N'oubliez pas que nous sommes racistes ! Nous n'avons de ce fait nulle envie d'asservir une race mêlée comme la vôtre, et inassimilable !

Le Français est inassimilable ! Je le regardais dans les yeux : il me souriait. Il se croyait amical, puisqu'il me disait sa pensée. Si j'avais répliqué par une impertinence, c'est moi qui aurais paru l'agresseur. Il n'y avait qu'à encaisser, en rageant. Mais voilà le genre d'humiliation qu'on subit partout… quand on veut causer.

Aussi, presque partout, j'ai regardé et écouté… en me taisant.

J'ai regardé le camp de travail qu'on m'a montré près de Berlin, au milieu des sapins, dans la boue. C'est M. Kiss, encore, qui m'accompagnait. Il parlait comme Jean-Jacques :

— Voyez : c'est le retour à la Nature ! L'Allemagne était entre les mains des maîtres d'école. Grâce à notre Chancelier, elle revient aux saines traditions.

Il y avait une guérite à l'entrée du camp. Devant elle, un jeune garçon, vêtu en soldat, tenait une pelle.

— Voyez, dit-il encore, les hommes ici n'ont qu'une pelle. Ils ne font aucune excitation militaire !

Mais ils excitaient à rire, car le jeune garçon, comme j'avançais, présenta les armes… avec sa pelle !

M. Kiss voulut m'expliquer l'importance hygiénique et sociale de cette institution toute pacifique. L'étudiant vit avec le paysan ! L'étudiant défriche, dessèche, fait des routes, travaille de ses mains !

Pourquoi ai-je eu l'idée, dans une baraque, d'apercevoir l'annonce d'une conférence sur la guerre ?

— Attendez, dit M. Kiss. Attendez !

Et d'un tiroir il sortit un album, rempli d'horribles photographies de cadavres entassés.

— Voici ce qu'on leur fait voir… pour qu'ils en aient le dégoût !

Àmoins que ce ne soit pour les endurcir. Je ne fis pas de réflexions.

J'ai regardé la jeunesse hitlérienne, Hitlerjugend. Je l'ai vue à Munich. D'abord sous forme de bureaux, de douzaines de bureaux, débordants de fiches, chaque fiche représentant un enfant, sa famille, sa santé, ses finances. De cette fiche on m'a dit : « Elle le suivra toute sa vie ! » Miséricorde ! J'ai compris pour la première fois la nécessité de la mort, où l'âme enfin s'envole… sans fiche ! — Ensuite, on me mena dans une salle basse, sous des poutres noires. Il y pendait de curieux lustres, fabriqués avec des roues de charrettes, tenues à plat par de grosses chaînes. On avait piqué dedans des bougies couleur sang. La muraille était blanche ; l'ensemble funèbre. Une soixantaine d'enfants se trouvaient là, dont dix debout, trois tambours, trois trompettes, trois au garde à vous, un dernier qui hurlait. Il hurlait, quand tam-

bours et trompettes cessaient d'assourdir l'auditoire. La résonance sous le plafond bas était terrible. Il hurlait : « Heil Hitler ! » et « Deutschland über alles ! » Après quoi, il avait l'air de prêter serment sur un livre ; il lisait des noms de morts ; puis il refaisait signe aux tambours et trompettes.

J'avoue que j'étais atterré. Je retrouvais la pire Germanie d'avant-guerre. M. Kiss le comprit, et parla à un jeune homme d'environ vingt ans, qui avait une jolie figure fine et semblait le moniteur des gamins. Il s'approcha, me salua, et avec beaucoup de gentillesse me dit que ce spectacle, à cause de l'anniversaire, était exceptionnel. D'ordinaire, on avait la plus grande attention à ne faire que des exercices… il cherchait le mot :

— Plus humains, n'est-ce pas ! Plus élastiques ! Plus…

Ne trouvant pas l'expression française, il dit en allemand :

— Plus… lustig !

J'ai regardé l'armée… partout : elle est partout ; elle emplit tout ! La moitié des Allemands sont redevenus des soldats.

M. Rimmermann m'a amené à l'hôtel un de ses amis, M. Torsthoffen, qui connaît en détails la réorganisation de cette armée. C'est un professeur de droit, ce qui n'offre pas, à première vue, grande garantie de compétence, mais il s'en excusa spirituellement, m'indiquant les rapports du droit et de la force, et que puisque celle-ci est capable de supprimer celui-là, il n'est pas superflu, en s'adonnant à celui-là, de bien étudier celle-ci. C'était son cas. À la vérité, la nouvelle force allemande lui paraissait pacifique. Il est vrai que M. Torsthoffen est gras et bienveillant.

— Ce qui est curieux, me dit-il, c'est que la France ne veuille pas croire que l'armée allemande est purement défensive.

— Comment ? demandai-je surpris.

— Je vous dis la vérité ! reprit M. Torsthoffen.

— Mais encore, répliquai-je, qu'est-ce qui est défensif ?… N'avez-vous pas de quoi transporter vos troupes pour une offensive ? N'avez-vous pas d'avions pour bombarder l'ennemi ?

— Nous ferons cela, si nous y sommes forcés ! me dit M. Torsthoffen. Mais… je répète que les plans de notre État-Major ne sont rien que défensifs.

Je baissai les yeux devant tant de modération.

— Ce n'est pas pour la guerre, dit avec force M. Torsthoffen, que notre Chancelier Hitler a voulu rendre une armée à l'Allemagne. C'est pour l'honneur ! Parce qu'il est plus honorable de porter les armes que de ne pas les porter, et qu'il n'y a pas un Allemand qui juge autrement ! (Il parlait, le corps raide et tendu.) L'Allemagne sans armée, continua-t-il, était malheureuse. Elle se sentait déchue. Monsieur, l'Allemand se plaît tellement à porter les armes que les trois quarts de nos soldats possèdent un uniforme à eux, payé par eux. Notre Chancelier a compris ce goût profond de la race.

Je pensai en moi-même : « Ce qui n'est pas rassurant ! » Mais M. Torsthoffen poursuivit :

— J'ajoute que l'esprit de notre armée est sans rapport avec l'esprit des troupes qui ont fait la terrible guerre. Il est difficile de parler de nos chefs ; nous en avons encore si peu ; mais ceux que

nous avons sont les amis de leurs hommes. Armée démocratique, où l'officier est enfin, comme dans la vôtre (il s'inclina), près du soldat.

Je pensai en moi-même : « Donc, elle devient plus forte. Ce qui n'est pas réconfortant. » Puis je dis tout haut :

— En somme… c'en est fini de la guerre ?

M. Torsthoffen réfléchit ; après quoi, comme s'il exhalait sa conscience, il répondit d'une voix chargée de tout son souffle :

— Je ne crois pas que nous recommencions à nous battre. À moins que ce ne soit… contre le communisme. Alors, ce ne sera pas une guerre : ce sera une croisade !

Puisqu'il restait une possibilité de s'égorger, la place était réservée au bon sens : je n'avais rien à dire de plus.

Et puis, comment feraient-ils la guerre ? Ils sont si pauvres ! Forts mais pauvres ! Et nous, si riches, pouvons-nous les comprendre ? Que de fois fonctionnaires, industriels, professeurs m'ont expliqué :

— Nous ne tenons que par un travail acharné. Mais nous n'avons rien, rien d'acquis. Pas d'or ! En tout et pour tout, l'Allemagne possède cent quatre-vingt millions d'or. Concevez-vous cela ? Et pas de graisse ! Ni lait ni beurre ! Le traité de Versailles nous a pris toutes nos vaches. Nous n'avons jamais, jamais pu reconstituer notre cheptel !

Un soir, M. Rimmermann a ajouté avec un grand sérieux :

— Pourquoi la France, qui a la réputation d'une historique générosité, ne retrait-elle pas une conférence internationale, où elle

dirait : « Je trouve juste qu'à l'Allemagne qui souffre et est si pauvre nous offrions ensemble… un petit peu de graisse ! »

Heureusement, j'étais dans l'ombre ; il y avait à la lampe un abat-jour épais ; j'ai pu dissimuler que je prenais du plaisir, là où j'aurais peut-être dû ressentir une émotion sacrée.

Donc, ils sont pauvres… et forts. Mais ils nous trouvent riches… et faibles. Et ils voudraient que nous partagions nos richesses… en devenant forts. C'est difficile à combiner !

Ne croyez pas qu'en vous rapportant cela, je déforme leur pensée, qu'en la synthétisant je la grossisse. M. Rimmermann, un dimanche, m'a emmené déjeuner chez sa sœur, dont le mari fabrique des ronds de feutre à mettre sous les pots de bière. Quoique cette industrie n'ait rien pour éveiller l'esprit, cet industriel allemand est loin d'être grossier. C'est un petit homme débile. Je l'ai vu manger de grandes quantités de charcuterie, qui ne l'épaississent pas. Cependant, il n'a pas de tact. Il s'est battu à Verdun comme moi, et il a tenu à le rappeler d'une curieuse manière. Près de nos serviettes, entre les verres et le pain, il y avait de petits tanks en plomb. Il m'a dit gracieusement : « Vous pouvez emporter… en souvenir. » Et il s'inclinait, ému.

Dès que nous fûmes à table, il m'a remercié d'être venu voir l'Allemagne, les dispositions financières de l'état hitlérien ne permettant guère d'exporter des marks et par conséquent d'aller voir la France, et pour la seconde fois, pensant être galant, il m'a demandé des nouvelles de « ce grand pays où il avait tiré tant de balles de mitrailleuses » ! Est-ce que le gouvernement de la République ne devenait pas bolcheviste ? Devait-on s'inquiéter ? Où allait la France ? Pourquoi n'était-elle pas plus forte ?

Je n'hésitai pas. Je répondis :

— Mais elle est très forte ! Seulement… elle n'est jamais tout à fait ce qu'elle paraît.

— Ah ! oui ? me dit vivement son épouse. Et comment cela se fait-il ? Ce n'est pourtant pas une nation d'hypocrites ?

— Oh ! Dieu ! reprit-il lui-même. C'est une nation aussi honnête que l'Allemagne !

Ils attendaient de moi que je les éclaire.

— Madame, continuai-je, la France ne s'intoxique pas comme les autres pays. Elle a une résistance miraculeuse aux poisons. On la croit malade ; elle est à peine souffrante. Le bolchevisme y fait des ravages ; il ne la tuera pas.

— Voilà qui est réconfortant ! dit M. Rimmermann, car il faut pour nous que la France soit forte, il le faut !

Son beau-frère l'approuva :

— Ainsi que vous l'avez constaté, nous avons maintenant une grande force. Mais que deviendrions-nous, au centre de cette Europe, menacés comme nous sommes à l'Est, si la France à l'Ouest n'était pas comme nous, forte ?

Je touchais là sur le vif la peur qu'ils ont ou font semblant d'avoir d'une Allemagne isolée de nouveau, encerclée de dangers. Personne ne souffla mot de l'Italie, mais ce fut en chœur qu'ils reprirent :

— Votre armée est très forte, n'est-ce pas ?

Je dis tranquillement : « Elle est très forte ! »

— Ha ! Ha ! reprit le beau-frère, il faudrait une alliance de nos États-Majors !

Je ne répondis pas. Je demandai un verre d'eau. Il ajouta :

— Si cette alliance s'établissait… notre Führer pourrait sauver, avec l'Allemagne, l'Europe… et le monde !

Mes yeux le remercièrent, et je restai de nouveau silencieux. Je vérifiais — je l'ai vérifié cent fois — que c'est le silence qui est le meilleur échange entre Allemands et Français.

Je ne leur ai, bien entendu, jamais indiqué que certains d'entre nous redoutaient la guerre ; mais eux, après le repas, n'hésitèrent pas à me dire que le traité franco-soviétique ne pouvait avoir qu'un but : les « agresser » ; et ils crièrent le mot, comme des gens qui reçoivent déjà des bombes et appellent « au secours ! ».

Je m'efforçai de sourire. Je dis que je ne connaissais pas de Français qui eût le désir de se battre avec l'Allemagne.

— Mais la Russie, monsieur, je vous prie, me dit le fabricant de feutres, elle arme ! elle arme !

— Comme vous !…

— Enfin, enfin, balbutia-t-il, si l'Europe est amie, pourquoi ne comprend-elle pas que nous ne pouvons plus sortir de chez nous, que forts comme nous sommes, nous éclatons… et qu'il nous faut des colonies !

— De quel genre ? dis-je doucement. Des colonies anglaises ?

— Anglaises ! Grand Dieu !

Il sauta ; sa femme aussi ; et Rimmermann fit comme eux.

— Anglaises ! Mais si l'Angleterre, monsieur, perdait ses colonies, c'en serait fini du prestige de l'Europe ! Son discrédit commencerait, et avec lui la montée du péril jaune ! Non ! Non ! Nous avons besoin d'une forte Angleterre, dans une forte Europe, car pour demeurer fort, on doit être entouré d'une famille qui soit forte.

J'entendais de nouveau les litanies interminables de la force ; mais à cette minute-là, il m'apparut clairement que c'était la peur, le premier de leurs sentiments. La peur, qui leur fait voir des francs-tireurs partout, chaque fois qu'ils entrent dans une ville. La peur, qui en attendant qu'ils se déchaînent, leur inspire un respect profond pour le voisin. Les Allemands ne connaissent ni la gratitude ni la pitié : c'est une race méfiante et cruelle, sous des aspects bonhomme ; mais ils ont des provisions, des stocks, des réserves de respect !

— Qu'attendons-nous, me disais-je, rentrant à mon hôtel, qu'attendons-nous pour être forts… et respectables ? Nous les aurions à nos pieds. Et si heureux d'y être ! Ils seraient tenus, ils auraient un but précis. Ce sont des esclaves, qui ont besoin de se croire des maîtres. Et quand ils se sentent respectueux, c'est l'euphorie, donc la maîtrise.

Mais nous ne serons pas capables de leur donner cette joie !

J'ai fait mon bagage ; j'ai pris le train ; j'ai failli pleurer d'émotion en repassant la frontière…

Depuis deux jours, je revis ; j'essaie de remettre en place des idées ballottées dans ce pays dangereux, où j'ai toujours, toujours

été si mal à l'aise. Comme je me sens latin ! Que la Germanie pèse à mon cœur !

Ce qui me pèse aussi, c'est d'aller raconter tout cela à Saint-Remy. À vous, c'est un plaisir. Je me réfugie dans votre esprit, qui m'aide et qui m'inspire. Mais Pont-sur-Indre !… Enfin, c'est la France ; je n'ai pas le droit de me plaindre.

Je vous écrirai, quand je serai revenu.

9

16 juillet 1937.

Chère amie, réjouissez-vous : voici une lettre moins longue que la dernière. Il est toujours plus long d'exposer des idées que des faits. J'avais la prétention, il y a trois jours, de vous confier des idées. Aujourd'hui, ce sont des faits, et… qu'il faut s'abstenir, je pense, de commenter !

Je vous écris ; après quoi je vais dormir. Dormir un jour ou deux. Je voudrais m'enfoncer dans le sommeil et l'oubli ; ne pas manger, ne plus voir la lumière, ne pas rencontrer d'humains avant… quarante-huit heures. Ne riez pas ; vous trouvez que c'est peu ? La vie est brève ; il faut tout proportionner à sa brièveté ; si je dors profondément, ce sera beaucoup.

Je vous avais dit : « Je pars pour Pont-sur-Indre. » Je suis parti. J'ai trouvé là-bas Saint-Remy et sa femme devant la gare.

— Comment ? leur ai-je dit. Ce n'est pas moi que vous attendez ?

— Ne m'enlevez pas mes illusions ! s'est écrié Saint-Remy, me donnant une accolade, riant, me prenant le bras, me félicitant d'un vêtement neuf, qui, je le reconnais, est d'une étoffe anglaise assez agréable.

Et M Saint-Remy souriait, paraissait moins lasse, balbutiait deux mots sur son plaisir de retrouver un ami.

J'avoue que j'ai été touché ; j'aurais voulu tout de suite avoir un geste de gratitude. Il m'a semblé brusquement que j'avais donné pour l'œuvre nationale qu'entreprend Saint-Remy un chèque bien mince, mon Dieu ! Et j'ai eu honte de lui avouer, une fois de plus, l'échec de mes tentatives. Car ce voyage est un échec… comme le reste ! Que je sois rue Saint-Honoré, chez un receveur des postes à Pont-sur-Indre, en Allemagne au milieu d'hitlériens, je découvre partout que je ne suis bon qu'à me retirer, à méditer, à juger mes contemporains, mais jamais à les aider.

— Alors ? Alors ? me demandait Saint-Remy. Cette Allemagne ?

— Ah ! cette Allemagne, ai-je dit, il est bien difficile d'en parler brièvement…

— Nous allons en parler longuement, a repris Saint-Remy, qui riait de nouveau dans le soleil.

Nous sortions de la gare.

— Mon bon ami, dit-il, regardez-moi, je vous prie, cette campagne française !

Sa voix chantait ; un peu ; pas trop.

— Quelles lignes ! Quelle douceur ! Ils n'ont pas cela en Germanie ? Parbleu ! On a envie de s'asseoir et de dire du Ronsard. Voyons, il faut sauver ce pays-là !

— Oui, il faudrait, soupirai-je.

— Cessons de faire de la politique ! Et fabriquons de la bonne humeur ! C'est mon programme, en deux phrases. La bonne humeur, cela se fait naître, comme autre chose.

— Ah ! que vous me soulagez ! lui dis-je. Dès que je suis près de vous, je deviens un autre homme !

— Eh bien, cher homme nouveau, me demanda Saint-Remy, que diriez-vous, pour achever la métamorphose, d'une promenade en voiture ? J'ai quelqu'un à voir à Noisel. Trois kilomètres. J'ai loué un équipage. Voulez-vous monter ?

Il me montrait une touchante bagnole, aux cuirs craquelés, aux draps mités. Des roues mal ajustées, un cheval historique, un cocher de musée.

— Je veux vous voir au fond, près de M Saint-Remy !

Je protestai. Ce fut une lutte : tous deux nous voulions le strapontin, cette planchette curieuse, où nos grands-pères réussissaient à se maintenir assis. Saint-Remy l'emporta.

— Voyons, dit-il, vous serez mieux pour parler !

Déjà il écoutait.

Alors, je commençai à expliquer ce pays d'Allemagne, où il est si difficile d'avoir confiance.

Je parlais en même temps à Saint-Remy, penché vers moi, parce que le siège du cocher lui repoussait la tête, et à la bonne M Saint-Remy, qui à chaque tour de roue piquait mon chapeau d'une des baleines de son ombrelle.

— Vous êtes bien mal ! disais-je à Saint-Remy.

— Je vous gêne affreusement ! reprenait pour moi sa femme.

Et entre les deux refrains, sous un ciel lumineux, qui avait l'air de bénir une campagne féconde, je me mis à raconter M. Kiss et ses statistiques, M. Rimmermann et sa foi, M. Torsthoffen et l'armée pacifique.

Saint-Remy était enchanté. Il dit :

— C'est une race incroyable !

Je remarquai :

— Quand on rentre en France…

Il conclut :

— On s'aperçoit que c'est le premier pays du monde !

C'est sur ces mots de satisfaction que le groupe formé par le cheval, la voiture, le cocher, nous quatre, passa brusquement de la vie normale à la vie catastrophique, car sur ces mots — et bien entendu, sans qu'on puisse croire au moindre rapport entre eux et l'événement — le cheval s'emballa ! Ce cheval étique devint épique. Il avait l'air d'une carcasse couverte d'une peau : il devint Pégase ! Il se mit à ruer, à voler, à faire du feu. Fut-il piqué ? Avait-il un harnais mal mis ? D'un coup de sabot il brisa net le siège, et envoya le cocher promener. Puis, quand il sentit les

rênes libres lui friser le dos, il devint fou, et partit à la vitesse d'un train ! M Saint-Remy poussa une clameur horrible, lâchant l'ombrelle qui fit cerf-volant. Je criai simplement « Ah ! », et Saint-Remy, accroché au strapontin, devint blême, en étouffant : « Nous sommes perdus ! Nous allons mourir ! » Ce qui parut assez vraisemblable. Grâce à Dieu, la route était droite, mais la voiture disloquée, faisait de terribles bonds.

Comment, dans sa position, Saint-Remy, non seulement put-il tenir, mais parler ? Une force indépendante de lui le souleva, le mena, et créa toute une scène incroyable, où il émit des paroles inattendues. Un philosophe dirait : « Crise de conscience ! Il n'est rien de plus fort et de plus imprévu que les mouvements de la conscience. » Mais le comique… ou le drame, c'est un cheval emballé réveillant la conscience d'un homme. Enfin, les faits sont ce qu'ils sont. La voiture sauta, craqua, rasa les arbres, à chaque instant parut se briser, et Saint-Remy commença un monologue haletant, dramatique, où j'entendis ceci :

— Mes amis… mes bons amis, nous mourrons, c'est affreux ! Dans une minute, nous serons morts ! Ah !… (La voiture venait de sauter sur un tas de pierres.) Pardonnez-moi tous deux, je ne veux pas mourir sans vous dire la vérité ! Je vous ai trompés ! Je vous ai volés ! C'est horrible ! horrible ! Je suis un misérable !… (La route se mit à monter légèrement ; il sembla que la bête folle ralentissait un peu.) Mon ami, cher ami, ne pouvez-vous pas saisir les rênes ? (Je devais être livide, je ne bougeai pas ; on atteignait le haut de la côte ; c'était ensuite la descente sur Noisel.) Nous allons être fracassés !… … Mes amis !… Marie !… J'ai deux maîtresses… C'est atroce !… Je veux que tu me pardonnes… avant de mourir, Marie ! (Il était vert, de remords et de peur ; il étouf-

fait au milieu de ses grimaces et se cramponnait à son bout de siège. M Saint-Remy, les yeux hors de la tête, le regardait, prise d'un tremblement. Le cheval, avalant l'espace, commençait à dévaler la côte.) Ah !... Ah !... continua-t-il. Quelle horreur ! Mon cher ami... votre chèque... je l'ai donné à ces deux femmes ! (Un paysan, levant les bras, venait d'essayer de courir. Il était déjà loin, derrière.) Marie, dis-moi que tu me pardonnes !... Cher ami, il faut que vous me pardonniez ! (La route allait atteindre Noisel et tourner. Une lanterne sauta de la voiture. Au lieu de pardonner, j'étais occupé par la vue des maisons qui s'approchaient et sur lesquelles nous allions sûrement nous écraser. M Saint-Remy les voyait aussi ; elle ferma les yeux en m'enfonçant ses ongles dans le bras.) Marie... ma bonne Marie, avant ces deux maîtresses, j'en ai eu d'autres ! Cher ami... si cher ami, je n'ai pas volé que vous ! J'ai mangé soixante-dix mille francs donnés par...

Une secousse atroce l'arrêta dans sa phrase. Il fut jeté sur sa femme. Un second soubresaut le rappliqua sur son strapontin ; on venait d'accrocher une charrette ; mais le cheval continuait. Qui allait-il tuer ? Cette femme qui passait : il l'évita. Un enfant devant une porte : il le frôla seulement. Allait-il donc se ruer contre cette boulangerie, à l'angle d'une rue ? Non... là, — miracle — il ralentit. Ses brancards cassés il se dressa, puis retomba, puis repartit, et tournant court, entra dans un garage, où brusquement, il s'arrêta !

C'était fini... et nous étions vivants ! Mais le cheval, la voiture, la femme, les hommes, tout tremblait... Des paysans accoururent, demandant : « Qui qu'est blessé ? » Personne d'abord ne répondit. M Saint-Remy tomba dans les bras qu'on lui tendait. Saint-Remy, titubant, se mit à dire : « Marie !... Ma bonne Marie ! » On

s'empressa, et on les fit entrer dans une pièce qui attenait au garage.

Encore assis, je dis doucement aux gens qui m'entouraient :

— Je n'ai rien du tout… C'est miraculeux.

Le cheval ne tenait plus sur ses jambes : il s'abattit. Un homme remarqua : « Regardez c'te roue d'arrière. Encore vingt mètres, elle serait sautée ! »

Peu à peu je retrouvais mon souffle, le battement normal de la vie. Je regardai le garage d'autos, où ce cheval était venu faire amende honorable ! Une telle joie de vivre m'envahit que j'eus envie de sourire devant l'ironie de l'événement, mais tout le long de la course folle, j'avais eu cette clarté de vue qui ne m'abandonne jamais dans le danger ; et je gardais une telle stupeur des choses que je venais d'entendre, qu'un besoin de solitude, un besoin impérieux, comme toujours, s'imposa. Sous le prétexte de m'asseoir à l'air, j'entrai dans la cour de la maison. Personne ne m'y suivit… Une porte donnait dans un jardin : je la passai… Au bout du jardin, c'était une prairie, que je traversai vite ; et je me trouvai dans un chemin, qui me remit sur la route, au sortir du village. Là je m'assis ; on ne me connaissait pas ; j'étais libre.

Je réfléchis. Je vis mon enfant dans la montagne, vous dans le désert ; la petite statuette du Ravi sur la cheminée de ma chambre. Avec mon instinct, plus fort que tout, je retrouvais des raisons de vivre. Je lus sur une borne : « Méran, 4 kilomètres. » Le chemin de fer passe à Méran. Je n'avais qu'à y aller. Je ne reverrais personne. Pas de paroles inutiles et cruelles. Et je marchai vite, en me disant :

— Ils ont failli me tuer. J'ai bien le droit de disparaître, comme si j'étais mort !

Hélène, profitez du soleil, et portez-vous bien !

10

20 juillet 1937.

Hélène, chère amie du désert, femme des actes de plein jour et des pensées sans vanité, puis-je vous apprendre que ma cure de sommeil a réussi ? Je me suis levé au bout de trois jours, pas deux, trois, avec cette idée qui tout à coup m'éblouit, que partout en Allemagne on m'a montré le plus grand souci de la France. Comme notre sort leur importe ! Et ils ne sont pas les seuls. Le monde entier demeure les yeux fixés sur cette nation qui a tant donné à l'humanité. Qu'est-ce qu'elle a donné ? De l'esprit… je l'espère. Voilà donc ce qu'il s'agit de sauver, au lieu de s'aligner avec les autres sur le terrain des concurrences matérielles.

— Thierry, à nous deux ! me suis-je écrié.

Thierry, c'est mon fils. Je viens de décider de ne plus rien chercher d'autre. N'est-ce pas un passionnant programme de se dire : « J'essaierai que mon fils soit ce que je devais être. Homme, j'ai fait des rêves d'enfant. Je rêve pour mon enfant qu'il soit vraiment un homme… avec une passion qui comblera sa vie, au lieu de s'épuiser en incertitudes, de s'accrocher à celui-ci, à celui-là, à tout le monde, à personne.

J'étais décidé à aller voir Thierry, et à le ramener. Mais où ? Dans ma chambre d'hôtel ? Paris n'est plus un lieu propice à l'éducation poétique d'un enfant. Ne ferais-je pas mieux de prendre le singe, l'Égyptien, le Ravi, de les lui porter, de m'installer avec eux près de lui ? Bien sûr ! C'est l'évidence !

J'étais en train déjà de décrocher le singe, quand on m'a annoncé la visite d'une de mes nièces, qui est cheftaine, ce qui veut dire, paraît-il, qu'elle promène des scouts, les guide, les chapitre, leur tient lieu de père, de mère, de marraine, de nourrice. Elle avait revêtu, pour la dignité nécessaire à tous ces emplois, un costume gris bleu, qui, à la rigueur, peut paraître féminin, mais elle portait aussi de gros souliers, un fort bâton, un sac très lourd et un large chapeau, tel un homme de la montagne. Cette pauvre fille est l'enfant de mon frère, dont je ne vous ai peut-être pas parlé. Je ne le vois jamais, pas plus que sa femme, pour la simple raison que je n'ai rien à leur dire. Mais je vois ma nièce, parce que je lui donne des étrennes, et qu'à Pâques, à la Trinité, pour sa fête aussi, j'envoie de menus cadeaux. Elle ne me fait jamais de bien longues visites. J'ai du penchant pour les femmes fines : elle est forte et bruyante. J'aime la grâce des propos légers : elle est oratoire, et d'une éloquence interminable.

Quoique le sujet ne m'amuse guère, puisqu'elle était déguisée en cheftaine, je crus bon de lui parler de son rôle. Elle me dit, les yeux au ciel :

— J'ai la plus belle des vies !... Et j'espère, que quand Thierry reviendra, vous me le confierez !

J'ai répondu en souriant :

— Il faudrait au moins que je sache... ce que tu lui apprendras.

— Je lui apprendrai, fit-elle en dressant la tête, d'abord le don de soi !

Ces quatre petits mots trop vite prononcés, me firent un étrange effet. Je ne comprenais pas bien.

— Nous ferons pour lui, reprit-elle, ce que nous faisons pour tous : l'éducation du dévouement, du courage, de la pureté !

— Mazette ! dis-je, quel programme !

Elle ne vit dans ce propos que de l'admiration, et se mettant à prêcher, poursuivit :

— Il faut d'abord que l'enfant soit gai, qu'il s'habitue à sourire, même avec le cœur triste. Je leur dis souvent : « Faisons de l'allégresse… pour les autres, avec tous les débris de nos bonheurs et de nos rêves ! »

Je la regardais ; je baissai les yeux ; elle crut que je me recueillais pour mieux l'entendre, et elle enfla la voix :

— Il faut, proclama-t-elle, que l'enfant s'épanouisse dans des rires et des chants ! Il faut que les commandements qu'on lui donne soient énoncés clairement, avec des termes d'amour. Il faut que l'effort ne lui soit jamais présenté comme une chose austère, mais comme un moyen de se grandir à nos yeux. Il faut que l'enfant soit en contact avec le monde extérieur, ses formes, ses couleurs, ses sonorités. Il faut que l'enfant apprenne à vouloir en voulant, comme il apprit à marcher en marchant. Il faut…

Elle eut une seconde d'hésitation ; j'en profitai pour lever les yeux et dire vite :

— Je vois maintenant, je vois !

Je voyais aussi que le caoutchouc de son chapeau marquait sa joue et son cou, et que les courroies de son sac écrasaient sa poitrine naissante. Je me dis : « Pauvre petite… elle a d'autres courroies sur l'esprit ! » Et comme j'avais pitié d'elle, — je regrette tant de ne pas avoir de fille ! — je lui dis :

— Débarrasse-toi un instant. Veux-tu un biscuit dans du Porto ?

Elle répondit avec l'accent le plus puritain :

— Merci, mon oncle, jamais d'alcool ! L'eau de la rivière et du torrent !

Il n'y avait en face de nous que les Tuileries, qui, malgré leurs bassins, ont un aspect de sécheresse. Je ne pouvais lui dire que : « Au revoir, ma nièce ! » et c'est ce que je fis promptement.

Dès qu'elle fut partie, je repensai à Thierry, et je dis tout haut, comme s'il devait m'entendre : « Sois tranquille, je ne t'habillerai pas en cow-boy ! Que c'est bête, cette importation de l'étranger ! Toutes les jeunesses du monde marchent au pas. Tu marcheras ton pas, ayant la chance d'être né Français… Ah ! que ce serait beau, de pouvoir en ce pays élever un fils, sans le confier à tous ces gens, souvent de rare mérite, mais qui marinent dans l'imitation, la convention, l'ennui, et qui hommes ou femmes, tout le long de la journée, donnent des leçons ! C'est cela le terrible ; c'est bien cela le drame ! Ils ont remplacé l'affection, l'éducation, le plaisir de vivre par l'enseignement — l'enseignement péremptoire !

Il n'y avait plus un moment à perdre. Je voulais partir pour la Savoie, et d'abord téléphoner à Thierry, pour être attendu… c'est-

à-dire désiré. Comme je n'ai pas voulu de téléphone dans ma chambre, je suis descendu demander la communication chez M. Seigneur.

— Hélas ! a dit celui-ci avec une mine désespérée, je crois que les téléphonistes sont en grève !

Il se renseigna.

— Pas encore. Profitez-en vite !

Et il m'a laissé discrètement dans son bureau.

Chère Hélène, comme j'étais ému devant cet appareil dont je dis toujours du mal : j'allais entendre Thierry ! Je désirais tant l'entendre bien. De la poste, on m'avait annoncé : « Dix minutes ! » Au bout de quatre, on sonna, en ordonnant : « Parlez ! » Je fis « Allo… Allo… c'est toi, Thierry ?… » Ce ne pouvait pas être lui. Il fallait qu'on le fît venir. J'entendis, dans un grésillement, une voix de femme qui criait : « On va vous l'appeler : il apprend ses leçons ! » J'avais peur qu'on ne coupe. Je répétais : « Allo !… ne coupez pas !… » et je me représentais le fil à travers la France. Melun… Dijon… Bourg… Aix-les-Bains. Le bureau de M. Seigneur était éclairé d'une lampe qui me gênait. Est-ce que la France, la nuit, est éclairée ? J'éteignis, et dans l'obscurité je me figurai la Savoie sous le ciel noir. Le fil argenté courait le long des routes, traversait des prés, des torrents, arrivait à la maison où était Thierry.

— Allo… c'est toi, papa ?

Oh !… j'entendais la petite voix, comme si l'enfant me touchait ; il me sembla qu'il allait m'embrasser. Je balbutiai :

— Oui, Thierry, oui, mon petit, c'est moi ! Mais c'est miraculeux, ce que je t'entends bien. M'entends-tu bien aussi ?

— Pourquoi pas ? me dit Thierry sans étonnement.

— Oh ! repris-je, c'est admirable ! Écoute, écoute : on n'entend aucun bruit, nulle part !

— Alors, papa, ce n'est pas la peine que j'écoute ! dit Thierry qui éclata de rire.

Le rire résonnait si frais, que je lui dis :

— C'est bon de t'entendre rire… à travers toute la France ! Mais que la France est sage, Thierry ! Pourtant, il n'est que sept heures : les gens ne peuvent pas tous être couchés.

L'enfant rit encore.

— Mon petit Thierry, es-tu heureux ?

— Non, fit Thierry brusquement, pas ce soir !

— Pas ce soir ? Pourquoi ?

Et j'entendis une voix décomposée qui disait :

— Parce que je suis sur ma leçon depuis deux heures ! Parce que je n'y comprends rien ! Parce que c'est une sale leçon ! Parce que c'est pas bien de faire apprendre des leçons comme cela à des enfants de onze ans !

Dans le ton il y avait une révolte contre l'injustice. Je fus touché, je dis vite :

— Qu'est-ce que c'est que cette leçon ?

L'enfant me répondit avec dégoût :

— C'est sur la composition de l'eau de Javel !

Je fis répéter, Thierry répéta, et la triste chose courut sur le fil à travers la France. Mais Thierry fut aussitôt vengé.

— Mon chéri, lui dis-je, je n'en crois pas mes oreilles ! Si c'est vrai…

— Trois minutes !

La voix aigrelette de la téléphoniste.

— Ah ! elle est aimable, celle-là ! dit Thierry. Elle doit être agréable à voir !

— Tu ne la verras pas, sois tranquille, tu as bien assez de l'eau de Javel. Mais comme je n'admets pas ce genre de leçons…

— Moi non plus, papa !

— Je te prie tout de suite de fermer le livre où tu apprends ces choses affreuses…

— Bien, papa !

— De les oublier.

— Oui, papa !

— Et de te dire seulement qu'en compensation, tu me verras demain.

— Ah ! non, papa !

— Comment non !

— Papa, c'est impossible demain.

— Qu'est-ce que tu veux dire, Thierry ?

— Papa, fais-moi confiance. Je ne peux pas t'expliquer au téléphone. Tu penses que je suis ravi de te voir, papa, mais pas demain !

— Thierry, permets-moi de te dire que je te trouve étrange !

— Non, papa, après-demain ! Après-demain ! Et raccroche vite, papa ! Sans quoi, tu vas payer trois communications !

J'ai raccroché, ma chère amie, j'ai rallumé, j'ai remercié M. Seigneur, et je suis remonté dans ma chambre vous écrire.

11

22 juillet 1937.

Chère amie, devant le mystère je suis toujours passif. Dans le ton de Thierry il y avait trop d'alarme, trop d'autorité pour que je n'obéisse pas. J'ai remis mon voyage ; je ne m'en irai que demain. Et comme j'ai reçu une invitation au « Congrès de l'Éducation des Parents » j'en ai profité pour aller voir ce que représentent ces mots curieux. Je suis parti gai, revenu triste, mais sans avoir perdu mon temps : je tiens une précision de plus sur l'égarement de mes contemporains.

Ma mélancolie ne m'est d'ailleurs venue qu'en rentrant. Le temps que j'ai passé au Congrès fut léger ; je me suis diverti.

Le Congrès se tenait dans la salle de la Société de Géographie, boulevard Saint-Germain. Ce n'est pas une mauvaise salle pour mettre en relief des orateurs comiques. Ils parlent dans une grande coquille renversée. Rien ne se perd de ce qu'ils disent ; et leurs gestes prennent de la valeur dans cet encadrement.

Le but du Congrès, — international grâce à Dieu, ce qui permet à la folie de s'étendre, — était d'apprendre aux parents à élever leurs enfants. Louable idée, mais vaste. Le programme précis de la journée se trouvait être : « L'éducation sexuelle chrétienne. » Je suis depuis longtemps convaincu qu'il n'y a sur ce sujet rien à apprendre, mais tout à éviter. C'est le bolchevisme, qui en remplaçant la pudeur par l'hygiène, a tourneboulé la tête des démocrates chrétiens. Comme toutes les troupes dont le destin est d'être vaincues, ils ont accepté la lutte sur le terrain qu'on leur offrait ; et ils sont divagants, tel le Roi Lear sur sa lande. Le jour où j'ai pris ma part du spectacle, il se composait d'un discours de M Lherminat, Présidente de la « Ligue de l'Oasis chrétien », et d'une conférence du Pasteur Bleakok de Philadelphie, le tout sous la présidence d'honneur de M Dumont de la Plaine, évêque d'Alabama.

J'étais en avance, mais dans une salle remplie bien avant l'heure. Je réussis à avoir une place de côté, ce qui me permit de voir le public de profil, et de me rendre compte de sa composition. Mères de famille assez sévères, vêtues de sombres couleurs, une vingtaine d'abbés, tête haute, qui semblaient venus à la conquête d'un droit, quelques hommes résignés, des maris qui s'étaient laissé dire : « Tu ne comprends pas ton rôle ; viens ; on te l'apprendra ! »

Sur l'estrade, dans la coquille, une rangée de vieux messieurs. C'était une chaste corbeille. À l'heure exacte, prévue par le programme, M Lherminat parut au milieu d'eux.

Femme charpentée, qui avait de l'homme en elle, ce qui lui donnait peut-être des vues spéciales sur certaines questions. Son visage, jeune encore, ne manquait pourtant pas de charme ; les traits en étaient fins ; ils avaient pu susciter de l'amour. On éprouvait en la voyant une impression assez trouble.

En s'installant à sa table, elle commença par sourire à l'auditoire, et ce sourire intimidé ne fut pas sans grâce, mais en même temps, elle avança un pied sous sa table, et je remarquai qu'il était grand.

— Je voudrais d'abord, dit-elle, qu'il n'y eût dans mon auditoire personne d'effarouché par mon sujet… (Des yeux de mères se baissèrent.) Nous sommes entre parents. (Un jeune abbé approuva.) La fausse pudeur n'est pas de mise. Quant à la vraie, nous allons la définir. Et pour cela ne faut-il pas la regarder en face ? (Elle remua une petite cuiller dans un verre d'eau.) L'humanité la meilleure a cru bon longtemps de couvrir d'une feuille de vigne certaines parties des œuvres d'art. C'était d'une sagesse… provisoire. Il nous paraît plus sage de ne pas voiler le problème.

Après ce préambule, elle but, et la bouche rafraîchie, lança :

— Les sens ! Eh bien, mesdames, je les trouve respectables, les sens ! Encore faut-il les éduquer ! Ils sont là braqués sur tout ce qui se voit, se goûte, s'entend, se touche ! (Deux abbés se mirent à prendre des notes.) Nous avons l'habitude d'appeler les tout petits des « anges ». Je le veux bien, mais prenons garde ! Ce sont

des anges sensuels. Donnons-leur donc le plus tôt possible, par une vie avertie, le profond respect des organes créateurs. Bref, en un mot comme en dix, il y a une éducation de l'amour, qui doit être faite au foyer, parce que les parents seuls connaissent l'heure de la révélation opportune. M. le Chanoine Bour et M. le docteur Barre me le confirmaient ces jours-ci : l'âge de la puberté est redoutable ! Il est pour l'Esprit Malin l'occasion de faire vaciller l'âme de l'enfant, que d'anormales émotions envahissent et saisissent. Période douloureuse entre toutes, souligna M Lherminat d'une voix grave, mais qu'il faut regarder… en face !

Sur ces mots, qu'elle répétait, elle fut applaudie par les femmes. Les hommes restèrent prudents. M Lherminat trempa de nouveau ses lèvres dans son verre, et continua les yeux miclos :

— Mesdames… les passions sont un don magnifique, puisqu'elles deviennent, quand la volonté les maîtrise, des instruments de vertu. Je crois pouvoir le dire : « Heureux l'homme passionné, puisque par un effort il peut devenir l'homme chaste ! »

Elle prit un temps :

— Que c'est beau un homme chaste ! Heureuses les femmes qui peuvent sans rougir penser à leurs maris !

Je vis tout près de moi une femme pâlir. Je me dis : « Ce congrès est désopilant ! » Mais je n'eus pas le loisir d'une pensée plus étendue : M Lherminat continuait avec assurance, et même un certain contentement de soi :

— Les mères, mesdames, ont un grand rôle. Je leur demande de ne pas craindre les idées. Nous pouvons toutes dire à nos

jeunes adolescents, d'une belle voix simple, les choses les plus graves. Il nous faut leur parler de l'amour, sans perdre de vue sa réalité, puisque c'est Dieu qui veut que l'union de l'homme et de la femme soit totale ! (La salle était médusée face à la brochette de vieillards, qui faisaient à la conférencière un fond de dignité.) Mais, dit M Lherminat, n'oublions jamais que l'amour est une source mêlée, qui contient toutes les beautés… et toutes les hontes ! C'est pour filtrer la source qu'est née la mère chrétienne. Elle se tient entre Dieu et l'enfant, but de la famille chrétienne. Et elle a pour devoir, quand elle s'est tournée vers Dieu, de servir l'enfant, en épanchant dans son âme le trop-plein de Dieu ! Voilà la collaboration que le Ciel attend de nous : éduquer le jeune homme, l'arracher aux humiliations de la chair ! Le pauvre enfant a besoin de nos prières, bien plus, de nos souffrances. La mère chrétienne doit être une conquérante : elle doit conquérir l'enfant ! Travaillons la sueur au visage, et comptons ensuite sur la rosée du ciel !

La dernière phrase fut dite avec une figure extasiée. Le succès fut très grand. Je dévorais des yeux cette dame en pleine crise oratoire, et me disais : « Je paierais cher pour voir la bobine de M. Lherminat ! »

Le docteur Barre prit la place, un instant, de cette femme lyrique. Il avait une petite bouche ronde assez ridicule, dans laquelle les mots roulaient comme des billes, et on ne perçut guère de sa communication scientifique que : « éclosion pubertaire », « éveil sexuel », rejet « de la chrysalide ». Je crois que j'étais devenu franchement gai.

M. le Pasteur Bleakok de Philadelphie, qui était le morceau de résistance, lui succéda.

C'était un homme sanguin. En soufflant, sur un ton prophétique, il commença par annoncer qu'il parlerait net — comme M Lherminat avait dit qu'elle regardait en face. Le christianisme, expliqua-t-il, est l'ennemi des fausses pudibonderies : ses textes le prouvent. Dans la plus pure des prières ne lit-on pas : « Jésus, fruit de vos entrailles ! » Les chrétiens parlent net.

Et la face rouge, les lèvres blanches, il se mit à accabler l'homme, « l'élément mâle », qui pour maintenir sa domination sur la femme, prétend ne pas pouvoir contenir le dynamisme de son sexe. Ah ! Ah !

Le rire du Pasteur Bleakok était à entendre. Il amena du rayonnement sur le visage des dames. J'avais avancé ma chaise : je le buvais littéralement.

— Ainsi, mesdames, clama le Pasteur Bleakok, le sexe le plus animal serait celui chargé par Dieu de l'autorité ! Oh ! Oh !

Le rire recommençait ; mais il s'étouffa dans la colère. Le Pasteur avec violence se mit à dénoncer un préjugé des familles, une folie des mères, des mères les plus chrétiennes : on en trouve, oui Mesdames, qui sont fières des prouesses amoureuses de leurs fils ! Et le bras tendu, il déclara : « Le mal, c'est la passivité des chrétiens ! » Vingt femmes se tournèrent vers leurs maris, qui ne bougèrent pas.

Le Pasteur continua de tonner. Il proclama nécessaire l'éducation de la pureté : l'homme doit se réserver pour le mariage, où il connaîtra l'amour dans sa plénitude. Brusquement, M. le Pasteur devint doux ; sa voix se mouilla ; on entendit :

— Car ce que je viens de dire ne va pas du tout à l'encontre d'un certain plaisir légitime, conforme au plan du Bon Dieu, qui a voulu que les sens, pourvu qu'on en use avec modération, soient une juste cause de joies méritées !

Le bonheur se répandit dans la salle sur cette déclaration. Presque un avant-goût de la volupté. Je ne me contenais plus d'aise.

Mais M. le Pasteur ayant repris sa voix forte, expliquait comme on doit initier l'enfant pubère.

— Vous le prendrez et lui direz : « Tu es au monde : sais-tu comment ? Je ne veux pas que tu l'apprennes d'un autre. Mon petit, suis-moi bien. Dieu est le maître de la vie. C'est lui qui fait naître les enfants… avec la collaboration des créatures. Dans ton cas, c'est la mère et moi que Dieu convia à collaborer. Pour qu'un enfant puisse naître, il faut qu'un homme et une femme prêtent au Bon Dieu leur cœur et leur corps, tu m'entends bien, leur corps ! » En parlant de la sorte, vous offrez à l'enfant l'occasion de vous poser des questions sur ce corps, et l'important, c'est qu'il ne vous interrogera plus sous l'impulsion d'une curiosité malsaine, mais bien par besoin de mieux comprendre l'ordonnance du monde, je veux dire l'œuvre de Dieu !

Je voulais rester bien élevé ; je me retenais pour ne pas me frotter les mains, et crier ma joie. Je me contentai d'applaudir avec les mères, et surtout les abbés, qui, visiblement passionnés, rendaient un vigoureux hommage à ce pasteur véhément.

— Ah ! me disais-je, si on pouvait apercevoir la bobine de la pastoresse Bleakok !

Mais ce n'est pas elle qui se présenta sur l'estrade : ce fut une mère de famille. Elle tenait à remercier le Congrès et « l'Oasis » de tant de fins conseils, d'une propagande si avertie, et venait faire savoir aux mères assemblées les premiers résultats merveilleux d'une initiation personnelle. Petite boulotte aux yeux ronds, aux seins ronds, au ventre rond, elle agitait de petites pattes de taupe, et clamait avec une vanité déconcertante :

— Mesdames, je m'en suis tirée par la botanique ! J'ai expliqué la reproduction chez les fleurs ; puis j'ai dit : « Maintenant, réfléchis : la Nature, dans le règne animal, comme dans le végétal, veut impérieusement la continuation des espèces. » C'est tout : l'enfant avait compris ! Ce qu'il faut, mesdames, c'est que l'enfant saisisse qu'il est un porte-graines !

Àl'audition de ces mots, j'ai senti un regret cuisant de n'avoir pas un appareil photographique pour emporter l'image de cette toute ronde éducatrice et de tout le public qui saluait d'applaudissements cette initiation humano-botanique. Cependant, un jeune professeur suisse, M. Conrad Bauer, demanda humblement la parole pour présenter quelques modestes réflexions, et la corbeille des vieillards ayant acquiescé, on le convia à monter sur l'estrade.

Il était blond ; il était fin. Il dit doucement l'intérêt qu'il avait pris à entendre les uns et les autres, mais… qu'il croyait de son devoir, puisqu'il enseignait des enfants, d'affirmer que rien ne lui semblait plus dangereux que d'éveiller des curiosités sexuelles chez les adolescents. De terribles expériences venaient d'être faites en Autriche, en Allemagne, hélas en Suisse. Et il ajouta fort gentiment :

— À force d'éclairer toutes les fonctions, nous oublions que les plus importantes ne restent saines, que tant qu'on leur laisse quelque inconscience. (Ce mot plongea les jeunes abbés dans la stupeur.) Danger de l'intelligence et de ses curiosités ! Un médecin me disait récemment qu'il ne pouvait concentrer sa réflexion sur les maladies de l'estomac, sans se mettre à en souffrir lui-même. Je crains qu'il n'en soit de même de la fonction créatrice. C'est Dante, messieurs, qui a dit : « L'œuvre sacrée de la Nature doit être enveloppée de la pudeur, du silence et de l'ombre. » Et il y a dans Plutarque, quand il raconte la vie de Caton, un passage émouvant. Il dit que devant son jeune fils, celui-ci mettait à s'exprimer plus de prudence et de délicatesse que devant les Vestales !

Ce trait n'enchanta que moi, mais déçut la salle, qui se mit à murmurer : « Caton !... Plutarque !... Le monde a marché depuis ! Il y a d'autres nécessités sociales ! » Les abbés haussaient les épaules, les mères les regardaient en soupirant. Le jeune Suisse fut intimidé. Pourtant, il eut le courage de poursuivre, et de conseiller, au lieu d'une initiation physique dangereuse, l'éducation de l'âme, pour qu'elle fût de taille à résister aux tentations.

— Ce qu'il faut apprendre au jeune homme, dit-il, c'est à devenir un chevalier, à avoir le respect de soi et des autres, à être maître de lui devant les dangers, parmi lesquels le danger sexuel. Enfin, fit-il en souriant, je crois... que la méthode indirecte est préférable à l'autre...

Des rires lui répondirent, et bien directs, ceux-là, tandis que j'applaudissais, me trouvais sur son passage, sortais avec lui, lui demandais son adresse en Suisse. Au moment où nous quittions

la salle, le pasteur Bleakok, faisant écho à la désapprobation générale, reparlait de sa place, et stigmatisait « les enfants de ténèbres, qui craignent le grand jour » !

— Ce sont là de dangereux excités, dis-je au professeur Bauer, aussitôt que nous fûmes dehors.

Mais celui-ci restait doux, se refusait à les accabler, et me dit simplement :

— Le monde entier, monsieur, est dans le même désordre sur toutes les questions, parce que le monde entier touche à tout sans en avoir le droit ni les moyens. Sincèrement, je commence à craindre… que ce ne soit la fin de l'esprit.

12

26 juillet 1937.

Ma chère Hélène, j'ai fait de Paris jusqu'en Savoie un curieux voyage ! Ce Congrès que j'ai tenté de vous peindre a dû me surexciter. Le mouvement du train aidant, je ne serais pas surpris d'avoir parlé tout haut : j'ai vu des voyageurs m'envoyer un coup d'œil étrange. C'est que je me figurais ma nièce cheftaine, la dame Lherminat, les abbés, le pasteur, tous en tas, en agglomération noire telles des fourmis, puis en regard je pensais à Thierry, ce petit être clair, animé des plus beaux dons, qui toujours s'est montré libre, dont l'ardeur m'a sans cesse émerveillé. Au téléphone, il venait, une fois de plus, de me prouver cette passion de vivre, apportée en naissant, manifestée dès le début de son existence. Ah ! comme il mérite que je lui donne mes forces ! Qu'ai-je

de mieux à faire que de lui consacrer ma vie, non pour en faire forcément un amiral, un général, un archevêque, mais pour essayer qu'il soit à part et mieux que les autres, au-dessus, par l'esprit. C'est de là que viendra le salut.

Seulement, Dieu que ce voyage est long !... On ne va pas dans les Alpes directement. La ligne a été conçue par des esprits tortueux. Je suis arrivé comme le jour finissait : il est vrai que le crépuscule est pour moi l'heure de l'espérance.

Àla gare, qui paraît en plaine, j'ai pris une auto pour atteindre le village de montagne où réside M. Thierry, et je l'ai trouvé à micôte, pelotonné contre un arbre, les genoux à hauteur du menton, dardant deux yeux de chat sur la route. Ce qui est beau c'est qu'il a deviné son père. Il s'est élancé vers la voiture, bien avant de m'avoir vu, mais il était sûr !

— Papa, m'expliqua-t-il en riant, il n'y a qu'une Panhard sans soupapes dans le pays : celle de la gare. C'était forcé que tu la prendrais ! Comment vas-tu, papa ? Oh ! que c'est drôle !

Il éclata de rire.

— Tu as l'air d'avoir grandi ! Je t'aime papa ! Si tu savais comme je t'aime ! Mais comment le saurais-tu... je ne le savais pas. Je le sais depuis cette nuit : je n'ai pas dormi ; et c'est la première nuit de ma vie que je ne dors pas. Je me suis retourné cent vingt fois. Cent dix-huit exactement ! J'ai compté. J'aurais voulu cent vingt : cela faisait mieux. M Hébert m'a fait lever. Tu sais, elle n'est pas agréable, M Hébert ! Je ne sais pas ce que tu la payes : elle n'a jamais voulu me le dire ; mais c'est trop. Elle n'est pas aimable et le beurre est rance, et elle t'a écrit qu'elle me donnait des crèmes le soir ? Ce n'est pas vrai, papa ! Je n'ai de la

crème que si M. le Curé me donne dix en latin, et comme je n'aime pas le latin, je n'ai jamais dix et jamais de crème ! Mais toi, tu payes la crème ! Alors, qu'elle te l'envoie !

J'étais ravi… et décontenancé. Quel feu ! Quel flot de paroles ! Et tout ensemble, que d'enfantillages mais quel jugement ! Je le pris, je le serrai contre moi. Une émotion me gagnait, en retrouvant la chaleur de ce petit homme, que je voyais développé, plus musclé, si ardent ! Je l'embrassais comme une mère aurait fait, dans le cou, sur le front, sur les yeux. Je lui dis :

— Tu sens bon, Thierry ; tu sens le lapin de garenne. Mais, tu n'es qu'un fou ! Veux-tu te calmer ! Comme tu t'agites !

— Je t'attends depuis deux jours, papa !

— Ah ! celle-là est bien bonne ! Je t'offrais de venir hier, dis donc, petit monstre !

— Hier ! C'était impossible, papa. Hier, j'avais la visite d'une dame que j'aime, et à qui je dois trois mille francs !

Cette fois, je restai sans voix… Puis, comme ces propos s'échangeaient sur la route, je le fis monter dans la voiture afin de gagner le village, et je dis doucement :

— Voilà une grande nouvelle ! Je serais curieux de savoir qui peut bien être cette dame ?…

Mais Thierry répondit vivement, gravement :

— Au grand air, je pouvais te parler d'elle… Pas dans cette bagnole !… Ah ! elle est jolie, la sans-soupapes !

Nous fûmes vite arrivés. En descendant, avant d'entrer dans le chalet de M Hébert, il me fit voir une maison, très haut dans la montagne, et il me dit, les yeux enflammés :

— C'est là qu'elle habite ! Elle s'appelle la comtesse d'Eauxvives. Tu n'as jamais rien vu de si joli ! Tu ne peux pas savoir la couleur des écharpes qu'elle a sur son cou. Et elles sont aussi belles, quand elle les enroule à son bras !... C'est la mère d'un camarade. Son mari était un héros. Les Touareg l'ont tué. J'ai sa photographie. Elle vient souvent me chercher. Nous nous promenons longtemps. Elle me fait un cadeau à chaque promenade : j'ai d'elle un portefeuille avec un chiffre en or, un portrait de saint François d'Assise, une noix porte-bonheur, donnée par un Chinois. Moi, je ne sais que faire ! Elle me dis en riant : « Je ne vous demande, Thierry, que de me raconter des histoires ! » Mais j'en sais trop peu. À mon âge, n'est-ce pas ! Alors, j'en invente... mais elles ne sont pas fameuses !

Je le dévorais des yeux ; j'avais envie de l'embrasser de nouveau.

— Et les trois mille francs ? demandai-je. Je suis un peu inquiet.

— Oh ! dit Thierry en se redressant, tu n'as pas à être inquiet : ça ne regarde que moi. C'est un pari que j'ai fait avec elle. Nous étions un soir là-haut : elle a allumé du feu, il faisait humide. J'avais ramassé une magnifique pomme de pin. Jamais je n'en avais vu de si belle, papa : c'était comme une fleur en bois ! Alors, j'ai dit à la comtesse : « Elle est trop belle, elle résistera au feu ! Je le parie, madame. Je fais le pari ! Je parie trois mille francs ! » Et j'ai prié Dieu de toutes mes forces pour qu'elle n'éclate pas ! La

comtesse me disait : « Mon pauvre petit, elle va s'ouvrir tout d'un coup ; et vous perdrez ! » Alors, j'ai crié : « Madame, donnez-moi votre main, pour le pari, donnez-moi votre main ! » Elle a des mains très belles, tu verras ! J'ai tenu sa main, le temps de faire encore une prière. Puis je l'ai lâchée tout à coup, parce que tout à coup j'ai pensé que c'était perfide de mettre le Bon Dieu avec moi. Elle, qu'est ce qu'elle avait ? J'ai donc lâché la main, et changé ma prière. J'ai dit tout bas : « Non, non, je me suis trompé ! J'aime mieux perdre ! » Et aussitôt, tu entends, aussitôt la pomme de pin a éclaté. Ah ! j'étais content ! Seulement, j'ai trois mille francs à payer. J'ai dit à la comtesse : « Madame, je ne suis qu'un enfant. Je vous demande dix ans ! » Elle a accepté. Il n'y a pas plus adorable.

Quand il eut fini, je remarquai seulement :

— Il me semble que tu as une belle vie.

Thierry me répondit :

— C'est que la vie, c'est passionnant ! As-tu pensé, papa, à tout ce qui vit, les poissons, les oiseaux, toutes les bêtes dans les trous, et ces gens qui sont de toutes les couleurs dans le monde entier ? Je voudrais voyager, faire des collections !

— Pour cela, lui dis-je, il faut d'abord se fortifier, prendre du poids. Je suis sûr que tu parles trop, que tu as trop d'idées, que tu te consumes toi-même !

J'appuyai la main sur sa petite tête :

— J'ai peur qu'il n'y ait trop de vie là dedans !

— Non, non, dit Thierry sérieusement, tu peux tâter, ce n'est pas chaud !

Puis il ajouta vite : « Viens voir ma chambre ; comme je l'ai arrangée ! »

Il y avait un Mussolini sur la porte, qui avait l'air d'entrer, avec son air rapide et autoritaire. Au mur, le Normandie, partant du Havre, pour gagner le ruban bleu. Sur la table, le portrait d'un jeune officier.

— C'est le comte, dit Thierry : que les Touareg ont tué.

— Comment ? lui dis-je, tu as le comte, et pas la comtesse ?

— La comtesse, dit Thierry avec ferveur, je ne pense qu'à elle : je ne peux pas l'oublier. Le comte, c'est un héros : il mérite qu'on le regarde. Chaque fois qu'il entre un camarade, je lui dis : « Regarde-le, c'est un héros ! »

Sur une chaise il y avait un phonographe :

— C'est à toi ? Encore un cadeau ?

— C'est un gros lot. De la Société des Phonographes Sipson. J'ai fait un concours dans un journal de modes, qui était chez la comtesse. Hélas, idiot, papa, idiot !

Il soupira : « Quelle époque ! » Puis, il reprit :

— Une société de phonographes, rue Royale, demandait combien passeraient de personnes devant son magasin, dans la matinée du 1 juillet. J'avais envie de répondre : « Le marchand est gâteux ! » Mais j'ai eu encore plus envie d'un phonographe ; c'était

le prix pour qui donnerait le chiffre le plus près de la vérité ; j'ai dit n'importe quoi : 4798 ! C'était 4800 !

— C'est merveilleux ! m'écriai-je. Plus tard, tu seras devin !

— Si je pouvais ! dit Thierry.

— Et qu'est-ce que c'est, demandai-je, que ce jeune monsieur barbu, à la mode de 1880 ?

— C'est M. Serge Alexandreff, le mari de la dame russe qui me donne des leçons d'anglais. Allons la voir, papa, avant qu'il fasse nuit. Tu vas t'amuser ! Viens vite ! C'est par ici.

On eût dit, au-dessus du hameau, que le soleil n'avait été créé que pour une fenêtre, où il mettait tous ses rayons, son dernier éclat, une vraie folie de lumière. Et c'était la fenêtre de M Alexandreff, qui habite, la pauvre, son « vieux chalet à puces » (ainsi le désigne le jeune Thierry). Chalet de bois, tout branlant, mais qu'elle anime d'une vie aussi chaude que celle de son élève, malgré qu'elle ait près de soixante-dix-huit ans ! J'étais à peine assis, qu'elle commença, avec des rires, et toute une danse des mains, des litanies d'adoration. Thierry s'était éclipsé pour voir un lapin blanc qui a des yeux rouges, et c'est sur Thierry qu'elle s'extasia. Il était après tant d'autres, sa raison de croire en Dieu et de le chanter :

— Monsieur, quel enfant ! L'esprit d'un homme, et le cœur d'un ange, et cet ange-là, c'est sans doute sa pauvre mère !

Je ne bronchai pas ; je ne savais pas…

— J'ai un fils, moi aussi ! dit M Alexandreff. Ne le répétez jamais, parce qu'en somme c'est affreux, mais quand il avait l'âge

de Thierry, je crois que je l'aimais moins que lui !... Peut-être qu'en vieillissant... on comprend mieux. Quel trésor, monsieur !

Elle portait une vieille robe de taffetas, un collier de pierres multicolores, un bracelet pareil, et tout cela, tandis qu'elle parlait, faisait un bruit ému. Son cœur allant plus vite que ses paroles, on avait l'impression qu'elle ne savait où donner de la tête. Elle parlait d'elle, en voulant parler de Thierry ; elle mêlait les histoires.

Elle vivait dans une vérandah, devant des verres de couleur, enchâssés dans du bois de sapin : la fameuse fenêtre à laquelle, en se couchant, le soleil rendait hommage ! Elle avait décoré ses murs de toiles de Jouy, emportées sous sa robe, en fuyant la Révolution.

— Ah ! Thierry les regarde, monsieur, durant des heures ! On y voyait des hommes et des bêtes dans les cinq parties du monde, sous d'immenses palmiers, au bord de lacs, dans des montagnes. Pour moi elle se mit à sortir des photographies jaunies, à ouvrir des coffrets, puis une malle, à déficeler des paquets de journaux. Elle montrait l'Impératrice, qui l'honorait de son amitié, le portrait de son père, gouverneur de Varsovie. Mais... j'étais surtout désireux de savoir ce que faisait mon fils.

— Il se passionne pour la pauvre Russie, ffit-elle d'un ton langoureux. Il se passionne pour l'anglais, ajouta-t-elle avec l'accent de la Tamise. Et il se passionne pour les pigeons français ! Regardez cette photographie, je vais vous raconter une admirable histoire !

Mais d'abord elle me montra son couvre-lit, broderie faite par des paysans d'Ukraine ; des fleurs stylisées, jaunes et vertes. Elle

y mit un baiser, poussa un soupir, enfin commença. Ce cher Thierry était amoureux d'une fée… qui habitait là-haut dans la montagne. La fée l'avait emmené, un jour, à M… Des amis lui avaient donné rendez-vous au tir au pigeon. Thierry, entendant ces mots assassins, avait eu un pressentiment, et demandé des explications. La fée avait essayé d'adoucir la vérité ; mais il avait compris, et dit : « Jamais… jamais je n'entrerai ! » Elle avait dû le laisser dans sa voiture. Elle avait de l'appréhension : sûrement, il entendrait les coups de feu ; comment allait-elle le retrouver ? Elle le retrouva débordant de joie ! Et M Serge Alexandreff, à cette minute de l'histoire, en débordait aussi. Thierry s'était sauvé dans le parc, au milieu duquel était le tir. Au premier coup, il s'était bouché les oreilles, en fermant les yeux. Mais au second, qu'avait-il vu ? Un pigeon échappé à la mort, qui de son bec avait l'air de soigner son aile, réfugié dans un pin, juste au-dessus de lui ! Mon Dieu, s'il avait pu lui faire comprendre que quoique de race humaine, il n'était pas comme les autres, qu'il voulait le soigner et l'aimer ! Mais… au premier mot, le pigeon s'envolerait ! — « Quelle torture, madame, disait-il le soir à M Alexandreff, de ne pouvoir persuader à une bête qu'on est un honnête homme ! » Fou de dépit et de regret, il avait voulu du moins emporter l'image du pigeon, et dirigeant son petit kodak comme si c'était une lunette d'astronome, il l'avait pris par en dessous, tel qu'il le voyait… Sur l'épreuve il n'y avait que lui pour le retrouver. J'avoue que moi, son père, je ne vis rien. Mais M Alexandreff répétait confiante : « Je vous jure qu'il dit qu'on peut le voir ! »

Des romans de Dickens traînaient sur une table, débrochés, toutes les pages éparses :

— Ce sont nos lectures, fit-elle. Je les lui lis tout haut en anglais. Puis je les lui traduis en français. Après quoi, je les lui fais remettre en anglais. Mais pour qu'il saisisse bien la différence de son anglais avec l'anglais des anglais, ensemble (nous ne sommes pas gros, nous tenons dans le même fauteuil) nous les relisons encore dans son vrai texte anglais. Ah ! monsieur, ajouta-t-elle, les larmes aux yeux, j'accepte de l'argent de vous, parce que je n'ai rien, rien de rien, et… que j'aime bien tremper de temps à autre un bout de biscuit dans une goutte de thé ; mais je vous le vole cet argent-là ! C'est moi qui devrais vous en donner, tant j'ai de joie avec cet enfant !

Elle sortit de sa manche un petit mouchoir brodé (cadeau d'un Général, de l'État-Major de l'Empereur), s'essuya les yeux, et dit dans un sourire :

— Le malheur est qu'il est adoré de tout le monde. C'est un roi dans le pays ! Moi, je l'appelle « mon petit dieu », ce qui est sacrilège peut-être ; mais sans aller jusque-là, on a raison de dire comme Fricotelli, le maçon, que c'est un petit garçon enchanté. À sa naissance, vous avez dû voir des choses extraordinaires. À quelle heure est-il né ? Comment était la lune ? Faisait-il un temps idéal ? Il dut y avoir une minute de repos dans le monde… Et c'est possible — comment le savoir ? — qu'à cette minute, personne ne soit mort, et que brusquement, les souffrances aient cessé. En tout cas, à moi, il m'a fait oublier mes malheurs : la révolution, ma jeunesse — cette jeunesse où j'ai eu toutes les maladies !… si bien que maintenant, je ne peux plus rien attraper, et que j'ai une vieillesse libre !

Elle le disait avec une figure rayonnante. Mais Thierry rentrait en courant :

— Papa, viens voir la chèvre de Fricotelli. Fais-moi plaisir : elle habite à côté !

Il fallut céder comme d'habitude. « Je reviendrai. » dis-je à M Alexandreff. Et en hâte je suivis l'enfant. J'aperçus une chèvre ; je dis bonjour au maçon : Thierry avait déjà disparu, appelé par une voix ravissante qui disait : « Trésor, monte vite m'embrasser ! » J'eus tout juste le temps de voir disparaître deux petits pieds, en haut d'un escalier de bois. Mais le maçon bredouillait d'étranges paroles de reconnaissance :

— Monsieur… c'est vous ! C'est vous, le « papa » dont il parle tant ! Quel bonheur de vous voir, puisqu'on vous doit tout, que sans cet enfant la maison serait dans le deuil, et que moi, je demanderais qu'à mourir, après ma petite fille !

Je ne comprenais rien… Comment ! Comment ! je ne savais pas ! Avec une émotion débordante et des gestes tragiques ou comiques, toute une représentation passionnée de ses souvenirs, Fricotelli, le maçon, se dépêcha de me raconter. Flora, sa fille (un ange, une colombe !), avait été emportée par le torrent. On l'en avait tirée, quasi morte. Elle rejetait de l'eau, de l'eau : c'était affreux. Puis, elle n'avait plus bougé. Et elle était pâle, verte, de la couleur du torrent. Le curé, le médecin, le forgeron s'empressaient autour d'elle, — on l'avait couchée sur l'herbe — et le forgeron, le plus fort, lui faisait faire des mouvements respiratoires. Puis le médecin avait ordonné : « Donnez-lui de l'air !… » et son père, pleurant, tremblant, lui avait soufflé dans la bouche. Mais elle ne remuait toujours pas ! Pendant près d'une heure, on avait tout tenté. Enfin, le forgeron à bout de forces avait dit : « Je n'en peux plus ! » Et le médecin : « C'est fini ! Elle est morte ! » Alors, on avait entendu un cri, et vu Thierry que personne n'avait re-

marqué, se jeter sur elle, répétant : « Il faut essayer encore ! Moi, je vais lui donner de l'air, et lui remuer les bras ! Reposez-vous ! Laissez-moi ! »

Àce moment du récit, Fricotelli, joignant les mains, s'écria dans sa chaleur méridionale :

— Qu'il était beau ! Sa petite figure annonçait un miracle !

Médecin, forgeron, curé, tout le monde avait été secoué par cette foi d'enfant. Mais ils hésitaient encore, quand Thierry montrant du sang qui coulait dans les cheveux de Flora, s'était écrié :

— Ah !... c'est par là qu'elle perd sa vie !

C'était seulement la preuve qu'elle vivait encore.

— Je me suis trompé ! Elle n'est pas morte ! dit le médecin bouleversé.

— Sauvons-la ! Il faut la sauver ! bredouilla le forgeron.

Ils s'étaient tous remis à la tâche. Au bout d'un quart d'heure, elle avait ouvert un œil, soupiré : elle était vivante ! Cris de bonheur ! Voilà tout une maison dans la joie, et le petit garçon fêté, adoré ! Le maçon, finissant l'histoire, pleurait à chaudes larmes.

— Si vous étiez mort, monsieur, disait-il, on l'adoptait !

Sur ces mots, Flora descendit. Elle tenait Thierry par le cou. Quand elle me vit, elle s'arrêta, perdue d'émotion. Puis elle se jeta sur mes mains et les embrassa. Je ne savais que dire : cette petite était belle, d'une beauté ardente et piquante, elle respirait par la volonté de Thierry. J'aurais lu ce fait divers, j'aurais dit : « Trop beau pour être vrai ! » C'était vrai.

— Faites-nous plaisir, monsieur ! Restez à dîner ! me dit Flora.

Je m'assis, et je dis simplement combien j'étais heureux…

La comtesse, M Alexandreff, la petite Italienne : j'étais ébloui de la destinée de mon fils. L'annonce d'une vie de triomphateur !… Mais où se cachait-il ? Encore disparu.

— Ne vous inquiétez pas ! me dit Flora. Il a couru chercher son phonographe pour jouer du Mozart pendant qu'on dînera.

13

27 juillet 1937.

Hélène, je suis en train de devenir heureux : vous permettez que je vous en fasse part tous les jours ? Ce n'est pas qu'aujourd'hui j'aie fait des découvertes aussi fameuses qu'hier. Disons qu'elles sont d'un autre ordre. J'ai découvert que M Hébert me volait, que le pauvre curé est dénué d'esprit, et que l'instituteur est un âne ! Mais… tout cela, Thierry le savait. Il m'a montré la liste des mots latins que lui fait apprendre le curé : scutale, la poche de fronde ; focale, la cravate ; subligar, le caleçon ; toral, la housse de lit ; minutal, le hachis ; torcular, le pressoir. Il raconte, en les illustrant d'éclats de rire, des choses épiques sur l'avarice de M Hébert, et sur les rencontres du curé avec l'instituteur. Ces messieurs, paraît-il, se saluent poliment ; puis le curé, qui est un brouillon, dit dans un bouillonnement de mots :

— Alors, vous ne voulez toujours pas croire en Dieu ?

Et l'autre reprend avec un calme sentencieux :

— Il ne s'agit pas de croire, ou de ne pas croire !… Ignoramus !

Le curé a donné à Thierry des leçons de latin. L'instituteur des leçons de « Science ». À la vérité, il ne paraît rien savoir… que des vers français ! Il s'est fabriqué un tableau des dates de naissance et de mort de nos poètes, et à ces occasions, il apprend pieusement de longs morceaux de Corneille, de La Fontaine, d'André Chénier, d'Anna de Noailles.

Il m'a paru très au courant de la politique extérieure : la Comtesse a un frère ambassadeur, elle lui fait de passionnants récits. Par Flora il n'ignore rien du fascisme et de Mussolini. M Alexandreff lui a décrit avec détails la vie européenne vers 1900 : elle connaît toutes les familles royales par le menu, et ne s'égare sur rien, même pas sur les mariages morganatiques. En outre, il parle de la T. S. F. comme s'il l'avait inventée, et des avions comme s'il en fabriquait. Pour les autos, il dit les formes « aérophagiques » au lieu « d'aérodynamiques », mais le sens ne s'en trouve guère changé. Il a d'étonnantes notions de cuisine. La ratatouille de M Hébert soulève chez lui des protestations. À l'improviste, il la surprend au fourneau, lui dit ce qu'il voit faire chez Flora, et ajoute avec autorité : « Chez papa voilà ce qu'on fait ! » Enfin, c'est d'une incroyable drôlerie de l'entendre parler d'amour. Je suis forcé de dire qu'il a, en naissant, apporté, sinon la connaissance, du moins le pressentiment le plus juste de cette grande passion. Ce qu'il dit semble réfléchi, tellement c'est nuancé. En somme, son programme n'est pas le même que celui des Universités !…

Je lui ai demandé :

— Qu'est-ce que tu aimerais voir d'abord dans le monde ? Constantinople ? Pékin ? Les Pyramides ?

Il a répondu :

— Non !... La place où est enterré Pascal, à Saint-Étienne-du-Mont, (— de Pascal il connaît juste trois pensées —) et un couvent aussi bien que la Grande-Chartreuse, mais où il y aurait des moines, pour les entendre à l'office de nuit.

Àde telles paroles je ne me tiens pas de joie. C'est pour moi une fête du cœur que la seule idée de l'emmener, de l'élever, de parler avec lui, puisqu'on parle comme avec un homme qui aurait gardé les idées fraîches de son enfance. Mais devant toutes les amitiés que Thierry a suscitées dans ce village de montagne, j'ai compris que ce serait un drame pour lui et les autres que de dire : « Je l'emmène ; il ne reviendra pas. » Il fallait donc mentir, affirmer : « Nous partons quelques jours ! » Et ensuite on verrait. C'est ce que je viens de faire. La nouvelle a été bien accueillie.

L'enfant a dit seulement :

— C'est malheureux que tu n'emmènes pas la Comtesse... Ou plutôt que tu ne lui demandes pas de nous emmener. Elle voudrait tout de suite : elle a une Chrysler magnifique !

J'ai souri... Un portrait si charmant m'a été fait de cette femme que je me suis méfié de moi et de ma faiblesse. Thierry voulait m'entraîner chez elle. Je l'y ai laissé monter seul, et pendant ce temps, dans une prairie, à l'ombre d'un noyer, j'ai entrepris la lecture du livre de « Science » avec lequel l'instituteur payé par l'État, M. Nègre, a prétendu instruire Thierry, jeune Français. C'est le livre où se trouve la leçon sur l'eau de Javel. J'é-

tais curieux de connaître le reste. Et il faut dire que j'ai passé une heure curieuse, à la fois bouleversé et diverti.

Le premier chapitre porte en fronton le mot le plus admirable : L'air. À ce mot, l'esprit s'envole. Je me suis mis à lire avec avidité :

« L'air est nécessaire à la vie. Essayons à la fois de fermer la bouche et de pincer le nez ; si nous y réussissons, nous serons asphyxiés. »

J'ai eu l'impression, dès ces premières lignes, de faire connaissance avec un loufoque. J'ai regardé le nom sur la couverture : « Bienvenu, ancien directeur d'école primaire. » Nom et titre attestaient l'enseignement officiel de la République française.

Je pensai avec indulgence : « Rien n'est plus difficile que de commencer. Continuons ! » Il y avait des vignettes. Je regardai celle de la seconde page : sous une cloche un rat crevé, avec cette légende : « L'absence d'oxygène cause la mort. » Alors, je me dispensai d'absorber plus de texte, et pour ne pas rester sur cette vue déplorable, je tournai les pages jusqu'au chapitre ii. Le titre n'en est pas moins prometteur : « Le sang. » Mon Dieu ! la vie du corps et ses passions ! Que de choses palpitantes, comme le cœur même, on peut conter sur ce sujet. Mon propre sang ne fit qu'un tour ! Je m'adossai vigoureusement à mon arbre. J'aurais voulu être l'auteur. Mais… dès que je jetai les yeux sur l'ensemble du chapitre, je vis, comme la première fois, d'abord les images, et elles sont deux. L'une représente un bocal plein d'un liquide sombre au fond, clair au-dessus ; des pointillés indiquent : caillot en bas, sérum en haut. J'ai fait la moue. L'autre représente un homme, manches de chemises retroussées, qui remue le contenu

d'une terrine ; et on lit : « Quand un charcutier agite du sang de porc avec un petit balai de brindilles, des filaments rouges s'attachent au balai : c'est la fibrine. Otez celle-ci : le sang demeure liquide. » Avec tristesse je tournai les pages… « Les nerfs. » Ah ! troisième pathétique chapitre ! Le plus important de la vie moderne. Quelque action qu'on entreprenne en ce siècle, c'est aux nerfs qu'on en appelle. Qu'on mène une auto, qu'on traverse à pied la Concorde, qu'on dirige les Finances, qu'on se marie, les nerfs, toujours les nerfs ! Il fallait là vingt pages où coure de l'électricité, où on reçoive la commotion de la foudre… « Lisons bien cela ! » me dis-je. Et je lus : « Dans les villes importantes, le bureau central de police communique avec tous les quartiers par les fils du téléphone. Arrive-t-il un malheur : le centre est averti, et donne des ordres pour parer au mal, qui ainsi peut être atténué ou circonscrit. Chez l'homme, le bureau central de police est le cerveau, siège de l'intelligence, logé dans le crâne. Les fils téléphoniques sont les nerfs qui sillonnent le corps ; ils partent du cerveau ou de la moelle, et courent jusqu'à l'extrémité des membres, qui représentent les bureaux de quartiers. »

J'avais fait un effort pour aller jusqu'au terme de l'explication. Mais quand j'eus vu l'image qui accompagnait le texte, j'eus envie de fermer le livre. « Livre de crétin ! » c'était le mot le plus doux à employer. Pauvre Thierry ! Il avait entendu débiter, répéter tout cela, avec la composition de l'eau de Javel, par Bienvenu-Ignoramus ! Et Ignoramus-Bienvenu lui avait fait contempler longuement les dessins ! On voyait sur celui-ci un commissaire central en train de téléphoner à un sergent de ville… Sergent de ville, charcutier, rat crevé, voilà les images poétiques dont on ornait son jeune et tendre cerveau ! Ah ! Socrate ! Ah ! Saadi ! L'expres-

sion si belle « élever un enfant », en ce triste siècle, n'a donc plus de sens !

Je n'aime pas la violence, mais j'avais envie de dépecer ce bouquin. Puis tournant machinalement les pages, je suis tombé sur un chapitre qui s'appelle les animaux, et ma curiosité fut la plus forte. Les animaux ! La Fontaine ! Le royaume de la fable ! Peut-être qu'au milieu d'eux j'allais trouver l'apaisement et la poésie. Je parcourus :

« Les harengs habitent les mers polaires. Ils peuvent pondre jusqu'à cinquante mille œufs. »

Je passai :

« La morue peut atteindre un mètre de long. Elle est plus féconde encore que le hareng. »

Je passai :

« Le cheval a les yeux à fleur de tête. Sa vue est perçante et pénètre les ténèbres. Il sait se conduire la nuit. Ses oreilles sont en cornets. Par ses narines largement ouvertes, il respire bruyamment. Le pied du cheval n'a qu'un doigt, sur lequel le maréchal-ferrant fixe des fers. Le cou est surmonté d'une crinière abondante. »

Je pensai à Phidias, aux Panathénées… J'éclatai de rire !

« Le bœuf est un animal pacifique, dont la démarche est lourde et lente. Ce n'est qu'accidentellement qu'il court… Il présente les mêmes avantages que la vache, le lait en moins. »

Je lançai le livre en l'air, et me tenant les côtes, je roulai dans l'herbe.

14

29 juillet 1937.

Chère amie, deux heures après ma lecture, Thierry m'a dit, comme je l'aidais à sa valise :

— Papa, iras-tu voir M. Bienvenu ?

— Ah ! non, mon fils. Pas dans cette vie.

Thierry a soupiré :

— Dire que moi, j'allais le voir tous les jours !... Quelle fréquentation pour un enfant !... C'est drôle, on force les enfants, parce qu'ils sont enfants...

— Tais-toi ! lui dis-je tout de suite. Tu ne seras plus jamais forcé de le voir. Nous réformerons cela, et d'autres choses avec. Ne m'accuse de rien : je crois que je t'aime.

— Pas tant que moi ! C'est impossible ! m'a déclaré Thierry, qui m'a sauté au cou. Car je me rappelais que tu étais intelligent, mais pas tant. Et avec toi, je veux bien tout apprendre... enfin tout ce que tu sais ; le reste, c'est inutile, puisque en ne le sachant pas, tu es un monsieur tout de même.

— Tiens, c'est curieux, dis-je en souriant, tu as envie d'être « un monsieur » ? C'est cela ton ambition ? Mais quand on te demande ce que fut saint Vincent de Paul, est-ce que tu dis : « Ce fut un monsieur ? »

— Oh !... fit Thierry, je ne peux pas devenir un saint Vincent de Paul !

— Pourquoi ? lui dis-je. Cela me ferait plaisir.

Thierry baissa le nez dans sa valise.

Et je m'écriai :

— Moi, j'ai envie de réussir avec toi quelque chose d'extraordinaire. Seulement, il faut m'aider !

— Bien, papa ! me dit sérieusement Thierry.

— Tu arrives, mon petit, à un moment où dans ce pays il faut tout réformer : comprends-tu cela : les mœurs, les institutions, le cerveau des hommes ?... La France était une nation privilégiée, qui avec le vin avait une spécialité magnifique : l'esprit. Elle s'est laissé envahir, entamer par l'étranger. Elle a eu peur d'être en retard ; elle a copié les autres ; elle a perdu ce qu'elle avait de mieux ; il faut qu'elle le retrouve ! Et elle peut le retrouver, si elle retrouve son rôle, qui est un rôle d'honneur d'abord, d'idéal aussi, de charité enfin.

J'ai bien regardé l'enfant sur ces trois mots, parce que je me rappelais : « Papa, j'ai parié trois mille francs : je les paierai ! » (l'honneur) — la photographie du pigeon (l'idéal) — la confiance en la vie devant cette pauvre Flora : « Elle n'est pas morte ! C'est impossible ! » (la charité). Et je me disais : « Il est Français jusqu'à la moelle. Je n'ai qu'à l'empêcher de se gâter. L'avenir est sûr ! Je n'ai jamais vu un si beau feu !

— Dis-moi, Thierry, est-ce que tu n'es pas content de n'avoir jamais été enfermé dans ces lieux affreux où sont les autres enfants, et qui s'appellent des pensions et des collèges ?

— Mais peut-être... Je le crois, papa ! me dit vivement Thierry.

— Moi, j'y ai été ; je les connais, Thierry. Pendant dix ans, on m'a expliqué des choses que je ne comprenais jamais, et puni chaque fois que je demandais qu'on me les explique.

— Pauvre papa ! dit Thierry.

— Mon ambition, c'est de t'éviter ce malheur, lui dis-je. Je voudrais que tu saches peu de choses, mais que tu les entendes toutes !

— Merci, papa ! Merci ! Je t'aime ! Je t'aime encore plus que tout à l'heure ! m'a dit Thierry.

— Si c'est vrai, nous allons avoir la plus belle vie, repris-je avec enthousiasme. Finis ta valise !

— Oui, papa !

— J'essaierai de te préserver des gens grossiers et des imbéciles jusqu'à la majorité ? Est-ce que tu ne crois pas que c'est considérable ?

— Oh ! si papa !

— Ta valise est-elle finie ?

— Elle est finie.

— Nous allons commencer par nous reposer huit jours au lac de Genève. Et pendant huit jours, Thierry, nous causerons.

— Quel bonheur ! Je n'aime rien tant que causer !

— Dans un paysage où tu auras le sens, comme nulle part ailleurs, du don qu'est la vie.

— Je voudrais déjà y être ! me dit Thierry.

— Alors, partons ! lui dis-je.

— Partons ! Partons vite ! fit Thierry.

J'avais donné l'ordre d'envoyer les bagages dans une auto. Il faisait nuit, mais une nuit douce et comblée d'étoiles, et je voulais gagner le train, à pied, par la route, avec l'enfant.

Je l'avais pris par sa petite main, que je serrais dans la mienne, et nous allions d'un même pas ferme, celui du bonheur.

— Thierry, j'ai voulu que nous commencions sous ce ciel-là ton voyage de la vie. Ce ciel-là, Thierry, tu le regarderas tous les étés, et tu ne connaîtras rien de plus beau, même les yeux de la femme qu'un jour tu choisiras pour l'aimer. Si tu sais garder en toi-même, dans le plein jour et le soleil, le souvenir constant de ce grand ciel mystérieux, Thierry, tu es non seulement sauvé, mais tu es capable de sauver la France ! Je voudrais savoir, mon chéri — tu as onze ans déjà — comment tu te représentes la vie. Tu dois l'imaginer, tu dois vouloir des choses. Peut-être as-tu des passions ! Qu'est-ce que tu prétends faire de ton existence ?

Je le serrais contre moi ; je l'aimais tant ! Et c'était comme si je m'interrogeais moi-même, avec ma propre vie à recommencer. J'entendais Thierry respirer ; je mis la main sur son cœur, qui battait fort. Thierry ne répondait pas.

— Aimerais-tu être soldat ? demandai-je. Un grand soldat ? Commander toutes les armées de ton pays ?

— Oh ! je ne pense pas ! me répondit Thierry à mi-voix.

— Alors, lui dis-je d'une voix vibrante, aimerais-tu être un orateur ? Enseigner ce qui est bien ? Entraîner des foules vers le

beau ?

— Ma foi non ! dit Thierry d'une voix résolue.

— Comme c'est curieux ! lui dis-je décontenancé. Alors, quel serait ton rêve ?

— Moi ?… Faire plaisir, me dit Thierry doucement.

— Ah ! Oui ?… Et de quelle manière ? repris-je assez surpris. En soignant, en soulageant, en dirigeant ?

— Non, dit Thierry d'une voix calme et presque nonchalante, je voudrais être sourcier !

— Sourcier ?

— Oui, papa !… J'aimerais deviner où il y a de l'eau… fendre la terre… faire partir des sources…

Il soupira ; il prit un temps.

— Parce que tout le monde a soif… et qu'il n'y a rien qui me plaise tant, avec la voix de ceux que j'aime, que le bruit de l'eau, quand elle coule doucement.

Je ne dis rien tout de suite. Je restai d'abord stupéfait de bonheur devant cette réponse qui pouvait s'interpréter, où il y avait des possibilités miraculeuses. Puis, brusquement, j'embrassai l'enfant et je songeai : « C'est bien plus beau que tout ce que j'espérais ! »

Ceci se passait hier, Hélène. Et ce n'est que ce matin, quand je relis ce que je vous écrivais, que je m'aperçois des supercheries de l'amour-propre. Je croyais en me donnant à Thierry, résoudre avec honneur un des vastes problèmes de ce temps. Mais… après

tout, qu'ai-je fait d'autre que de l'ajourner à la prochaine génération ?

FIN

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Chronique_d%E2%80%99un_-temps_troubl%C3%A9. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.